

VOYAGE

DANS LE HAOURAN

ET

AUX BORDS DE LA MER MORTE

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1857 ET 1858

PAR

M. E. GUILLAUME REY

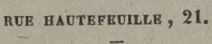
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, ETC., ETC.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, 21.





VOYAGE

DANS LE HAOURAN

ET

AUX BORDS DE LA MER MORTE.

Voyage en Palestine et en Syrie, par M. *G. Robinson*, avec vues, cartes et plans. 2 vol. in-8. 20 fr.

Voyages en Arabie, contenant la description des parties du Hedjaz regardées comme sacrées par les musulmans, celles des villes de la Mecque et de Médine, et des cérémonies observées par les pèlerins ; suivis de notions sur les mœurs, coutumes et usages des Arabes sédentaires et scénites, et sur l'histoire de la géographie de ces contrées; par *Burckhardt*. 3 vol. in-8 ornés de cartes et de plans. 22 fr. 50 c.

Description historique et géographique de l'Asie Mineure, comprenant les temps anciens, le moyen âge et les temps modernes, avec un précis détaillé des voyages qui ont été faits dans la Péninsule depuis l'époque des croisades jusqu'aux temps les plus récents, précédée d'un tableau de l'histoire géographique de l'Asie depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours, par M. *Vivien de Saint-Martin*, secrétaire général de la Société de géographie. 2 très-forts vol. in-8 avec cartes. 20 fr.

Description des hordes et des steppes des Kirghiz-Kazaks, ou Kirghiz-Kaissaks, par *Alexis de Léochine;* traduite du russe par Ferry de Pigny, revue et publiée par *E. Carrière*. 1 vol. in-8. 21 fr.

Étude de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique, par M. *L. Vivien de Saint-Martin*, secrétaire général de la Société de géographie de Paris. 2 vol. in-8. 30 fr.

Cet ouvrage a été tiré à un très-petit nombre d'exemplaires.

La Syrie sous le Gouvernement de Méhémet-Ali jusqu'en 1840, par *F. Perrier*, aide de camp de Soliman-Pacha. 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

L'Afghanistan, ou description géographique du pays théâtre de la guerre, accompagnée de détails sur les tribus de ces contrées, leurs mœurs, leurs usages, etc., par *N. Perrin*. 1 vol. in-8 avec une carte. 8 fr.

Du Rhin au Nil, souvenirs de voyages. Tyrol, Hongrie, Provinces danubiennes, Syrie, Palestine, Egypte, par *Xavier Marmier*. 2 vol. in-12. 7 fr.

Journal d'une résidence en Circassie, par *Stanislas Bell;* ouvrage traduit de l'anglais, augmenté d'une introduction historique et géographique, et de notes tirées d'ouvrages récents et non traduits, par *L. Vivien de Saint-Martin*, secrétaire général de la Société de géographie. 2 vol. in-8 accompagnés de plusieurs planches et carte. 22 fr.

La Turquie et ses ressources, par *Urquhart*, secrétaire d'ambassade à Constantinople. 2 vol. in-8. 16 fr.

Bibliothèque asiatique et africaine, ou catalogue des ouvrages qui ont été publiés sur ces deux continents jusqu'à ce jour, par *Ternaux-Compans*. 2 vol. in-8 terminés par une table des noms d'auteurs, etc. 15 fr. 50 c.

Histoire de la guerre de Méhémet-Ali contre la Porte Ottomane en Syrie et en Asie Mineure; ouvrage accompagné de pièces justificatives, de notes et de documents officiels, par *Éd. de Cadalvène*. 1 vol. in-8. Au lieu de 10 fr. 6 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 5.

VOYAGE
DANS LE HAOURAN

ET

AUX BORDS DE LA MER MORTE

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1857 ET 1858

PAR

M. E. GUILLAUME REY

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, ETC., ETC.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, 21.

ERRATA.

Page 6, ligne 26, *au lieu de* silhouettes du palmier, *lisez* silhouettes de palmiers.
19, 24, *au lieu de* qui dominent, *lisez* que dominent.
30, 3 (de la note), *au lieu de* connu, *lisez* connue.
88, 5, *au lieu de* en jetant, *lisez* consignant çà et là.
169, 12, *au lieu de* vide, *lisez* aride (voir la note).
201, 3 (de la note), *au lieu de* ciale, *lisez* sociale.
226, 20, *au lieu de* Decam, *lisez* Decamps.
266, 16, *au lieu d'*altitude, *lisez* latitude.

AVANT-PROPOS.

Pendant mes études, je me suis toujours senti un attrait particulier pour l'archéologie, et je désirais vivement ajouter mon faible tribut aux observations que j'avais recueillies dans les ouvrages des auteurs qui se sont spécialement occupés de l'Orient.

Les récits de Seetzen, de Burckhardt, de Von Richter me firent pressentir qu'il y avait dans la Syrie orientale de curieuses explorations à faire.

Avant de me mettre en voyage, je croyais que le Haouran n'avait encore été visité que par ces savants et par le révérend M. Porter; mais j'ai appris, depuis mon

retour en France, que cette contrée avait été aussi parcourue, durant l'automne de 1858, par M. Wetzstein, consul de Prusse à Damas.

J'ai donc pensé que ce pays, avec les régions transjordanes, devait être la partie de l'Orient où mes études archéologiques auraient le plus de chance de succès; car toutes les ruines de la Palestine et de la Galilée ont été tant de fois décrites, qu'il me semblait n'y avoir plus rien à faire de ce côté.

De plus, les discussions passionnées qu'avait soulevées la relation des récentes découvertes de M. de Saulcy dans le bassin du lac Asphaltite contribuèrent puissamment à me faire comprendre dans le programme de mon expédition le théâtre des études des lieutenants Malgneux et Castigna, morts victimes de leur dévouement à la science, et que, depuis, avaient visité tour à tour le capitaine Lynch et M. de Saulcy.

J'avais compté d'abord n'avoir qu'un seul compagnon, le docteur E. Delbet; mais, peu de jours avant notre départ, je vis avec plaisir notre petite caravane s'augmenter du prince Eugène Lubomirski, que nous trouvâmes à Marseille et qui fut bientôt pour nous un ami de vieille date.

III

Nous quittâmes Paris le 16 septembre, en compagnie du P. Ratisbonne, qui se rendait à Jérusalem et qui devait faire route avec nous jusqu'à Jaffa. Le lendemain, nous étions tous réunis à Marseille, et deux jours après nous prenions passage sur le *Danube*, paquebot des messageries impériales, qui devait nous conduire à Beyrouth.

Qu'il me soit permis d'exprimer ici toute ma gratitude envers M. le lieutenant de vaisseau Payen de Valance, commandant du *Danube*, pour les égards sans nombre dont il n'a cessé de nous entourer pendant toute la traversée.

Je dois aussi remercier MM. de Saulcy et Reinaud, membres de l'Institut, qui ont bien voulu me guider dans la rédaction de ce travail; M. le Play, conseiller d'État, à qui j'ai dû la connaissance du docteur E. Delbet, qui devait partager les travaux et les fatigues de notre expédition; et enfin M. Alexis Noël, ancien officier d'artillerie, qui m'a initié à la topographie et dont les conseils m'ont mis à même de lever à peu près régulièrement la plupart des points que nous avons visités.

J'ignore si la relation de nos courses dans des régions

si peu explorées jusqu'à ce jour pourra intéresser quelques personnes, mais je m'estimerais heureux si elle inspirait à quelques autres le désir d'aller poursuivre les recherches que je n'ai fait qu'ébaucher sur cette terre d'Orient, si féconde en souvenirs et où il reste tant à faire.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

W.

Y.

Z.

VOYAGE

DANS

LE HAOURAN

ET

AUX BORDS DE LA MER MORTE.

I.

DE BEYROUTH A DAMAS.

DU 2 AU 21 OCTOBRE.

Arrivés dans la nuit devant Beyrouth, à peine descendus à terre, nous nous sommes installés à l'hôtel Bellevue, chez le signor Andrea; c'est là que nous faisons notre apprentissage de la vie orientale, en organisant le personnel et le matériel de notre expédition. — Je ne saurais assez remercier M. de Lesseps, notre consul général, et M. Peretié, son chancelier, des bontés et des prévenances dont ils n'ont cessé de nous combler durant notre séjour à Beyrouth. Pour nous conformer à un usage arabe, il nous a fallu faire une course d'essai avant de commencer notre long voyage. Nous allons donc passer quelques jours à Saïda, près de l'excellent docteur Gaillardot, dont j'aurai souvent l'occa-

sion de parler dans la suite de cet itinéraire. Chirurgien-major de l'armée égyptienne, ce savant, aussi distingué que modeste, recueillit, durant la campagne du Haouran, un grand nombre de notes sur ce pays encore très-peu connu. Il avait même commencé des levers topographiques avec M. Arago, officier d'état-major d'Ibrahim-Pacha, et il a bien voulu me les communiquer : je le prie d'en agréer ici tous mes remercîments, car ces documents m'ont été fort utiles dans le travail topographique annexé à cet ouvrage, en complétant pour la partie nord et nord-ouest de ma carte les levers que j'ai exécutés dans le Haouran.

Le prince Lubomirski nous quitte à Saïda pour se rendre directement à Jérusalem, où nous espérons le retrouver.

Delbet et moi profitons du voyage de l'Agent consulaire de France pour l'accompagner à Sour.

Chemin faisant, j'ai trouvé au ras Sarfend les débris d'un colosse phénicien (1) que j'achète aux Arabes qui viennent de le découvrir ! Je constate, en passant devant la nécropole d'Adjloun, l'existence de la stèle égyptienne indiquée par M. de Bertou, et qui avait échappé aux recherches de M. de Saulcy.

Nous sommes rejoints à Sour par Mohammed-es-Safedy (2), que M. de Lesseps a eu la bonté de faire prévenir de mon arrivée à Beyrouth.

(1) Planche I.

(2) Mohammed-es-Safedy, habitant de Nazareth, fut le compagnon de M. de Saulcy durant *son voyage autour de la mer Morte*.

Le lendemain nous étions de retour à Saïda ; j'eus le plaisir d'y faire la connaissance de M. de Saint-Chaffray, attaché au consulat de France à Damas ; deux jours plus tard nous revenions à Beyrouth, où nous retrouvions, au sein de la colonie française, cet accueil, plein de bienveillance, qui nous avait fait paraître si court notre premier séjour.

Si j'ai été sobre de détails sur notre course de Saïda à Sour, c'est que cette route a été décrite avec tant de soin par nos devanciers, MM. de Saulcy et de Vogüé, qu'ils n'ont rien laissé à glaner sur leurs traces.

Tous nos préparatifs étant terminés (1), nous fixons notre départ de Damas au 21 octobre.

MERCREDI 21 OCTOBRE.

Ce matin, à neuf heures, après avoir réglé nos comptes avec Andrea, d'obséquieuse, mais d'honnête mémoire, nous sommes à cheval dans la cour de l'hôtel Bellevue, que nous quittons à neuf heures douze minutes. Nos bagages ont pris les devants, et nous les rejoindrons, ce soir, au bivouac de Djesr-el-Kadi.

M. de Lesseps, aimable comme toujours, nous a envoyé ses caouas, dont la présence donne à notre départ

(1) Notre maison se composait d'un drogman et d'un cuisinier nommés tous deux Antonio, d'un domestique maronite nommé Pharaon et de neuf moukres, dont le chef s'appelait Dervich; si je donne ici ces noms, c'est qu'ils se retrouveront fréquemment sous ma plume dans le cours de cette narration.

une certaine solennité. Il y a foule dans la cour de l'hôtel, et plus d'une fenêtre s'ouvre pour nous voir passer.

Il est neuf heures vingt-quatre minutes quand nous sortons de Beyrouth, et c'est sur la place des Caravanes que nous congédions nos caouas, qui nous quittent en nous accablant de bénédictions et de souhaits de réussite, Je crois, du reste, que le bakhchichh dont nous les gratifions aidera ces braves gens à garder un excellent souvenir de notre passage.

Nous traversons le bois de pins, en passant par la grande allée du milieu, si l'on peut donner ce nom à l'espace sablonneux qui sépare les deux massifs principaux de ce bois. Ces bouquets d'arbres reportent encore nos souvenirs sur la gracieuse Beyrouth que nous venons de quitter, et sur l'excellent accueil que nous avons reçu de ses habitants.

Au delà des pins, nous nous engageons, par un chemin creux, au milieu des plantations de mûriers qui entourent la ville, et de temps à autre nous passons devant de petits khans qui servent de cafés, au-dessus de chacun desquels deux ou trois palmiers balancent gracieusement leurs têtes agitées par la brise de mer qui se fait sentir jusqu'ici.

A dix heures vingt-deux minutes nous franchissons le Nahr-Adeh, petit affluent du Nahr-Beyrouth. Une végétation abondante couvre ses bords; au delà, nous commençons à suivre un chemin où il y a des traces évidentes de pavés, mais qui n'en est que plus détestable

pour cela. A dix minutes plus loin nous rangeons, à notre gauche, Adeh, village entouré de beaux oliviers, et qui donne son nom au ruisseau. Nous marchons sud-sud-est ; nous ne cessons de monter, notre vue s'étend sur Beyrouth, et la plaine qui l'entoure nous paraît plus belle à mesure que nous la dominons mieux. Il est dix heures quarante minutes, et nous avons à notre gauche une gorge de l'aspect le plus pittoresque : les maisons d'un village nommé Abou-Adeh sont disséminées sur la pente de droite, et à gauche s'élève un mamelon arrondi que couronne un monastère ; puis nous passons devant un petit khan nommé Bir-el-Ouarna, et, ayant franchi une crête qui le domine, nous traversons l'ouad Scheffroun, torrent assez large, dont le lit, rempli de nombreux cailloux roulés, rappelle un peu les torrents du Tyrol. Les pentes que nous commençons à gravir sont couvertes, comme presque toutes les montagnes du Liban, de gradins en amphithéâtre, plantés de figuiers, de mûriers et d'oliviers. Chaque gradin est soutenu par un mur d'une largeur de 4 mètres à peu près. A onze heures quarante-cinq minutes, nous nous trouvons sur des pentes couvertes de beaux pins-parasols, dont le vert bleuâtre et le port majestueux concordent si bien avec l'aspect des lieux qui nous entourent. Il me semble que je viens d'apercevoir des ruines ; je pousse mon cheval de ce côté et je trouve les débris d'un édifice cyclopéen construit en pierres énormes. Je remarque, entre autres, un bloc qui ne mesure pas moins de $2^{m},40$ de long sur $1^{m},10$ d'élévation. Les pierres qui forment

cette enceinte sont à peine équarries; elles sont jointoyées sans ciment, et d'autres plus petites remplissent les intervalles. Cette construction présente un parallélogramme divisé en deux par une muraille semblable à celle qui forme l'enceinte de l'édifice. (Fih Deir), c'est un couvent, me disent les moukres. (Fih qalaah), c'est une forteresse, me dit Antonio. En attendant, je mets pied à terre, et je prends un croquis de cette étrange ruine. A 7 mètres environ au sud se trouve une tombe taillée dans le roc. Ce lieu se nomme Aïn-Sabah, nous dit encore Antonio. Il est midi trente minutes quand nous remontons à cheval. Nous trouvons aussitôt, à gauche, une belle fontaine qui a donné son nom aux ruines. Dès que nous avons dépassé la fontaine, nous voyons le flanc de la montagne couvert de blocs erratiques, sans doute par suite de quelque cataclysme récent. Nous longeons alors une vallée profonde qui s'ouvre à notre droite, et et à une heure nous traversons un effroyable ravin qui forme le fond de cette vallée. Au-dessous du chemin, ce ravin donne naissance à une cascade élevée qui doit être d'un bel effet quand il y a de l'eau. Plus bas, les profondeurs de l'ouad sont encombrées de blocs de rochers, et de chaque côté s'élèvent de beaux massifs de pins de Syrie que dominent à mi-côte des gradins garnis d'oliviers séculaires, au feuillage desquels se mêle celui des chênes-liége et quelques gracieuses silhouettes du palmier; le tout s'enfonce brusquement vers la plage, qui doit être éloignée de nous de 3 lieues à peu près ; le Tyrol même ne présente pas de sites plus pittoresques.

Nous prenons alors à gauche, et à une heure vingt minutes nous entrons dans un village nommé Anoub. C'est à l'extrémité du village, près de l'Aïn-Anoub, que nous allons mettre pied à terre, à l'ombre d'un oranger.

Comme notre déjeuner a éprouvé un retard de plus de deux heures, et que, depuis ce matin, nous cheminons au milieu des montagnes dont l'air pur a aiguisé notre appétit d'une manière démesurée, nous expédions en un clin d'œil toutes les provisions que maître Antonio extrait des sacoches suspendues de chaque côté de sa selle.

A deux heures trente minutes nous remontons à cheval et nous longeons à gauche, sur le Djebel-Schoumla, une filature de soie fondée, il y a deux ans, par un Français. Depuis que nous nous sommes mis en marche nous montons toujours, et il n'y a plus que quelques arbres isolés ; le paysage est assez triste et les nuages passent fort près de nous, non sans nous causer une impression de froid que nous n'avons pas ressentie depuis que nous sommes en Syrie. La teinte un peu triste du ciel et la température même rappellent à mes souvenirs les hauts plateaux de la Suisse. Il est trois heures quarante minutes quand nous atteignons le col, et c'est à peine s'il y reste quelques traces de la route qu'avait fait construire l'émir Beschir. A quatre heures vingt minutes, je remarque, à gauche du chemin que nous suivons, des sarcophages antiques ; je les montre à Delbet, qui me traite de visionnaire et me dit que ce sont des auges

inachevées que mon ardeur archéologique me fait prendre pour une nécropole. Je persiste, et, mettant pied à terre, j'entraîne hors du chemin mon incrédule docteur et lui montre huit énormes sarcophages encore en place ainsi que les débris d'un bien plus grand nombre encastrés dans les murs de soutenement des cultures. Ce lieu se nomme Farsébit. A quatre heures quarante-cinq minutes nous nous remettons en marche ; devant nous, sur un promontoire, se trouve le joli village de Roum-allah. La vallée la plus rapprochée est ravissante, nous y descendons par un chemin étroit et qui paraît très-fréquenté. Presque à chaque pas, nous rencontrons des moukres conduisant des animaux chargés ; puis un jeune émir maronite, suivi de plusieurs cavaliers richement vêtus et fort bien montés. L'émir, en passant, nous salue d'un bonjour français. Il est cinq heures quand nous apercevons le moulin qui domine le Djesr-el-Kadi. Encore quelques pas sous les massifs d'oliviers qui couvrent les pentes riveraines du Nahr-Damour, et nous sommes au milieu de notre campement, qui a l'aspect du monde le plus coquet. La soirée se passe à mettre à l'encre les notes de la journée, et chacun de nous va se reposer.

JEUDI 22 OCTOBRE.

La nuit a été pluvieuse, nous avons même entendu le tonnerre à plusieurs reprises ; heureusement, ce matin,

tout semble nous présager une belle journée. A sept heures trente minutes nous gravissons la pente par laquelle nous devons gagner Deir-el-Kamar.

Tout le flanc de la montagne est planté ; ce sont des oliviers, des noyers, des chênes verts et des pins-parasols ; nous ne tardons pas à dépasser le village de Chefren situé à mi-côte ; il est neuf heures dix minutes quand nous arrivons sur un plateau ; nous apercevons alors un kalouet (ou oratoire druse) situé à 1 kilomètre de nous environ sur un point élevé ; une fois sur le plateau, nous changeons de direction en appuyant à gauche, et à neuf heures trente minutes nous entrons dans Deir-el-Kamar, dont les rues sont tortueuses et sales. Un bâtiment massif ressemblant plutôt à une forteresse qu'à un palais domine l'ancienne capitale des Druses. Il rappelle de grands souvenirs, car ce fut la résidence de l'émir Fakhr-el-din, qui, dans le courant du XVIIe siècle, porta à son apogée la gloire des Druses, et qui, durant plusieurs années, fut maître de la Syrie où il promena ses armes victorieuses. Les montagnes de Naplouse, le Haouran, les provinces d'Adjloun et Karak même reconnaissaient ses lois ; mais il succomba victime de la trahison.

Presque en face, de l'autre côté de la vallée, un monument de grande apparence attire nos regards, c'est le palais de Beit-ed-din, ancienne résidence de l'émir Beschir, qui a joué un si grand rôle dans les derniers événements de la Syrie. Étrange coïncidence ! les palais des deux princes, qui, à deux siècles de distance, rem-

plirent le Liban de leurs noms, servent aujourd'hui de caserne à quelques misérables soldats déguenillés du Nizam, et demeurent comme les derniers témoins d'événements mémorables.

Il est dix heures cinquante minutes quand nous quittons Beit-ed-din, dont nous nous éloignons en suivant le flanc de la montagne à laquelle le palais est adossé; nous ne tardons pas à nous engager dans une série de plateaux coupés en tous sens par des ouads profondément déchirés. Il est une heure trente minutes quand nous atteignons le village de Kafr-nedra, qui est assez triste, par suite de l'absence totale d'arbres. Au delà de ce village, nous descendons dans une vallée par un chemin difficile, et nous ne tardons pas à nous trouver au milieu de plantations d'oliviers qui entourent la résidence de Katar-Bey, à la porte duquel nous mettons pied à terre vers deux heures et demie. L'émir est venu nous recevoir, suivi de toute sa maison. C'est un homme de taille moyenne, sa tête a quelque rapport avec le type mongol. Aussitôt que nous sommes entrés, commence la réception avec tout le cérémonial usité en pareil cas et qu'il serait fastidieux de décrire ici. Dès que la conversation fut engagée, j'expliquai à Katar-Bey mes projets de voyage dans le Haouran et lui dis que, connaissant ses relations avec plusieurs cheikhs de cette contrée, je lui demandais des lettres d'introduction près de ces hauts et puissants petits seigneurs.

Nous dînâmes chez l'émir; le repas était servi à l'arabe; mais Katar-Bey avait eu l'attention de faire mettre

devant nous des couverts européens, ce dont nous lui sûmes fort bon gré, attendu notre inhabileté à manger comme les Orientaux.

La nuit paraissant devoir être pluvieuse, l'émir nous contraignit de loger dans son divan.

VENDREDI 23 OCTOBRE.

Dès le point du jour, nous nous rendons au camp pour surveiller les préparatifs de départ; pendant ce temps l'émir dicte à son secrétaire les lettres que nous devons emporter. Enfin l'heure du départ a sonné ; nous sommes à cheval à huit heures quarante-cinq minutes. Toute la journée se passe à monter, à descendre ou à suivre des ouads serpentant entre les masses calcaires ; le temps est couvert, et les montagnes qui nous entourent sont d'une stérilité affreuse. A une heure quarante minutes, nous atteignons le col qui doit nous amener dans la vallée de Béqâa.

A nos pieds s'élève, sur le premier échelon du Liban, le château ruiné de Kab-Elias, théâtre de luttes célèbres à l'époque du règne de Fakhr-ed-din. Nous descendons par des sentiers difficiles que coupent, à chaque instant, de petits ouads ; il nous semble toujours que nous allons atteindre la vieille forteresse, mais toujours elle s'éloigne ; c'est à croire que nous n'y arriverons jamais. Enfin un dernier lacet nous amène au pied de la pente que couvre le village de Kab-Elias et qui est dominée par les restes du château. Nous laissons le village et la forteresse

à droite pour continuer à marcher directement vers un monument taillé dans les rochers et dont Antonio me parle depuis deux jours. A 600 mètres environ au sud-ouest des dernières habitations, nous apercevons, taillé sur les parois d'un rocher à pic, un énorme cadre qui rappelle les monuments de Pétra, mais qui me paraît remonter à une antiquité bien plus reculée que la plupart d'entre eux, car je suis bien tenté de le considérer comme phénicien. Était-ce un monument consacré aux divinités protectrices de la Béqâa, c'est possible ; mais plusieurs sarcophages, qui gisent au pied du rocher, donnent plutôt à penser que ce fut un monument funéraire (1). Après avoir passé une heure environ à dessiner et à mesurer ce curieux spécimen d'archéologie phénicienne, nous remontons à cheval pour gagner notre campement, qui est placé à mi-chemin de Kab-Elias à Zahleh, près du village de Djeireh.

SAMEDI 24 OCTOBRE.

Une nuit de repos a suffi pour nous faire complétement oublier les fatigues que nous avons eu à supporter pour traverser le Liban ; nous ne songeons plus qu'à Bâalbek, que nous espérons bien atteindre ce soir. A neuf heures et demie nous entrions dans Zahleh, et nous allions mettre pied à terre à la porte des pères jésuites qui ont ici un établissement des plus florissants. Nous y

(1) Planche I.

passâmes presque toute la journée, car on s'oublie facilement en compagnie du père Ricadonna, supérieur de la mission de Zahleh. Cet homme distingué a longtemps habité l'Orient qu'il connaît bien ; aussi sa conversation est-elle pleine d'attrait pour nous, et il est près de quatre heures quand nous songeons à nous mettre à la poursuite de nos bagages, qui, s'ils marchent depuis ce matin, ne doivent plus être loin de Bâalbek : un des pères veut nous accompagner jusqu'à l'étape de ce soir, dont le gîte est encore un problème pour nous. Mais, vers neuf heures et demie, nous apercevons des feux dans plusieurs directions. Ne sachant trop où étaient nos tentes, comme nous ne nous souciions nullement d'aller tomber au milieu de la nuit sur quelque campement d'Arabes errants que l'on rencontre fréquemment aux environs de Bâalbek, nous nous décidâmes à tirer plusieurs coups de revolvers, bien assurés que les nôtres nous répondraient s'ils étaient en vue. Effectivement, à peine le quatrième était-il déchargé, que le même nombre de coups nous répondit des feux que nous apercevions à notre gauche. C'était là que nos gens s'étaient décidés à camper, vers quatre heures, en ne nous voyant pas venir, et jugeant bien que, pour ce soir, il ne fallait plus songer à atteindre Bâalbek. Ce village se nomme Och-er-Rafi.

DIMANCHE 25 OCTOBRE.

La nuit a été très-fraîche, et ce matin, dès la pointe

du jour, nous sommes sur pied. Sitôt hors de la tente, nos regards se portent vers Bâalbek, dont nous commençons à distinguer les ruines à 2 lieues environ sur notre droite. Ces ruines ont été tant de fois décrites, que nous n'en fatiguerons pas le lecteur, non plus que du chemin que nous avons suivi jusqu'à Zebdany ; je dirai donc, seulement, que nous passâmes Bâalbek la nuit du 24 au 25, et que le 25 au soir nous campions à Zebdany. Comme de ce point à Damas nous nous sommes écartés de la route ordinaire pour visiter la source d'Aïn-Fidjeh, et que ce lieu peu connu des voyageurs est à coup sûr l'un des sites les plus charmants que j'aie rencontrés en Syrie, je me crois obligé de lui consacrer quelques lignes.

Partis de Zebdany à sept heures et demie, nous atteignons, à neuf heures quinze minutes, la cascade formée par le Barada dont nous suivons le cours et qui s'engage, vers ce point, entre deux rochers calcaires. Sur celui de droite s'élève un petit oualy que les musulmans révèrent comme le tombeau d'Abel, fils d'Adam. A gauche, le flanc de la montagne est percé de grottes sépulcrales ; ce sont les restes de la fameuse nécropole reconnue près de Souk-el-Barada par M. de Saulcy et qui a soulevé contre lui les critiques fort injurieuses, quoique peu justifiées, du révérend M. Porter.

Tout à coup les montagnes s'abaissent, la vallée s'élargit, et nous voyons paraître sur la rive droite du torrent un joli village entouré d'arbres, c'est Souk-el-Barada. A dix heures trente minutes, nous tournons à

gauche et franchissons le Barada, dont le lit est en ce point ombragé par de beaux noyers. Nous nous éloignons toujours de la rivière dont la route de Damas suit le cours et qui s'infléchit vers la droite ; il est alors onze heures vingt-six minutes. Nous remontons le cours d'un petit ruisseau ; à droite s'élève une montagne presque à pic que couronnent des plantations d'arbres fruitiers. Le chemin que nous suivons est tracé sur des pentes calcaires dominées par des rochers assez escarpés ; mais, sur ces pentes, de belles cultures de mûriers, des vergers bien entretenus nous annoncent que la population du pays doit prendre une part considérable à l'approvisionnement des marchés de Damas. Nous ne tardons pas à traverser le village d'Aïn-Fidjeh qui est comme perdu au milieu de beaux arbres, et à midi vingt-cinq minutes nous arrivons à la source, qui est à 800 mètres environ à l'est du village ; c'est elle qui donne naissance au ruisseau dont nous avons remonté le cours pour arriver ici. Au pied d'un rocher à pic, sort des ruines d'un *nympheum* une masse d'eau que, pour son volume, je n'hésite pas à comparer à la fontaine de Vaucluse ; mais source et ruines disparaissent, pour ainsi dire, au milieu de noyers, d'ormeaux, de platanes et de peupliers très-élevés, quoique assez grêles. Nous nous établissons au pied d'un noyer, et, tout en faisant honneur aux provisions qu'Antonio tire de son sac, nous assaisonnons notre déjeuner de tous nos souvenirs classiques, dont Horace et Virgile font surtout les frais. Enfin, vers trois heures, nous nous rappelons que nous sommes encore loin de Damas : en

route donc ! Nous passons au-dessous du village, puis à vingt minutes plus loin nous nous engageons sur la gauche dans un ouad à sec dont les pentes sont plantées de figuiers. Bientôt nous débouchons par un petit col sur une espèce de vaste plaine que coupe la vallée du Barada qui nous semble fort encaissée, car nous n'apercevons que le sommet des arbres qui ombragent cette rivière. Après avoir traversé ce plateau, nous rencontrons un petit ouad dont le lit est couvert de roseaux et de sauges; c'est en miniature la vallée du Barada. Comme nous y entrons, Mohammed nous crie qu'il voit des gazelles; en effet, nous apercevons sur notre gauche quatre de ces jolis animaux qui s'éloignent assez lentement. Nous leur envoyons quelques coups de fusil, mais qui restent sans effet, car elles sont hors de portée; pourtant nous nous hâtons; nous ne sommes point encore à Damas, et le soleil vient de se coucher.

Nous traversons le village de Doummar, situé sur le Barada et entouré de beaux vergers, sans songer à faire une halte, car la nuit vient et nous commençons à nous impatienter de ne point arriver à Damas. A chaque tournant de colline je pousse vivement mon cheval en avant, avec l'espoir de découvrir la perle de l'Orient (Médinet-ech-Cham), la ville si vantée des poëtes arabes. Mais, au delà du village, nous nous engageons dans le lit d'un ouad, dont les détours sont si nombreux, que bientôt nous perdons toute espérance de voir la ville autrement qu'au clair de lune.

Enfin, sur la droite, nous apercevons au sommet d'un mamelon un petit oualy. Antonio nous annonce que nous touchons au terme de nos désirs. Le chemin taillé dans le roc, que nous suivons depuis une minute, cesse tout à coup et nous voyons devant nous une plaine immense qui nous paraît couverte d'une noire forêt au milieu de laquelle se profilent une foule de silhouettes blanches.

Mais, pour y arriver, il nous faut effectuer notre descente par une pente dont l'inclinaison est de plus de 25 degrés; aussi nous hâtons-nous de mettre pied à terre et de laisser cheminer nos chevaux à la grâce de Dieu. Dix minutes après, nous atteignons un bureau de douane dont l'existence nous est révélée par les aboiements d'un dogue. Un douanier, armé d'une hachette, vient nous reconnaître. Mohammed lui demande des nouvelles de nos bagages, et nous apprenons qu'ils sont passés depuis plus de quatre heures.

Nous touchons alors aux premières maisons du faubourg de Salehyeh; à notre gauche, plusieurs mosquées en ruines projettent leurs ombres sur le chemin dans lequel nous allons nous engager. Comme nous aurons lieu d'y revenir, disons seulement qu'à huit heures et demie nous étions installés dans une de ces somptueuses habitations arabes, comme on n'en rencontre qu'au Caire ou à Damas, et où le Kaouadj-Gibran-Malouk cumule les fonctions de maître d'hôtel avec plusieurs autres industries.

II.

SÉJOUR A DAMAS.

DU 26 OCTOBRE AU 9 NOVEMBRE.

Dès le lendemain de notre arrivée nous avions l'honneur de faire la connaissance de M. Lanusse, chargé de l'intérim du consulat de France, pendant toute la durée de l'absence de M. Outray, qu'on attendait dans quelques jours. Nous visitons aussi la colonie française, c'est-à-dire les Lazaristes, qui ont ici un collége florissant, et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, dont l'établissement à peine achevé compte déjà un grand nombre de jeunes filles.

Durant les premiers jours, notre temps se passa à parcourir les immenses bazars et les jardins de la ville ; j'avais une lettre d'introduction pour le révérend M. Porter, auteur d'un travail sur le Haouran ; c'est ainsi que je fis connaissance de ce voyageur dont j'aurai souvent occasion de parler dans la suite de cet ouvrage.

Le vendredi 30 octobre, la journée ayant été magnifique, nous nous décidons à escalader le Djebel-Kaïshoum, qui domine Salehyeh, afin de jouir du coup d'œil que présente Damas au soleil couchant. A trois heures nous montons à cheval et, guidés par Pharaon à travers un dédale de rues et de bazars, nous nous dirigeons de ce côté.

Au sortir de la ville, nous prenons une longue avenue qui traverse le faubourg, dont le milieu est pavé de pierres calcaires sur lesquelles glissent les pieds de nos chevaux.

Nous ne tardons pas à dépasser une belle caserne bâtie par les Égyptiens; elle est moins grande que celle de Beyrouth; c'est une construction assez basse à laquelle donne accès un fort large escalier à double rampe.

Cette avenue, avec son pavé glissant, nous paraît interminable; vers l'extrémité nous apercevons quelques maisons nouvellement construites dans le genre constantinopolitain, c'est-à-dire de véritables baraques en planches découpées; au-dessus de la porte de l'une d'elles se voit, suspendu, un crocodile empaillé. Cette maison, nous dit-on, appartient à un pacha qui a longtemps habité l'Égypte, d'où il a, sans doute, rapporté cet intéressant animal. Enfin nous montons et nous sommes à Salehyeh, dont les maisons sont assises sur les premières pentes de l'anti-Liban; dix minutes nous suffisent pour traverser le faubourg et pour atteindre les mosquées ruinées près desquelles nous sommes passés la nuit de notre arrivée. Au delà du village se trouve un terrain couvert de débris de constructions; puis la montagne s'élève brusquement, en partie couverte de tombes musulmanes semées çà et là sur des pentes. Bientôt Damas nous apparaît avec son magnifique panorama. Au milieu de la zone de jardins dont elle est entourée se dessine l'enceinte de la ville que prolonge vers le sud-ouest le grand faubourg du Meïdan. Les terrasses des maisons, qui dominent de toutes parts les minarets élancés et les coupoles des mosquées, se détachent en blanc. A droite, la forêt; vers le nord-ouest, les montagnes de l'anti-Liban éclairées par les derniers rayons

du soleil dont les teintes dorées rehaussent si bien l'azur profond du ciel ; à l'est, au delà de la forêt, s'étend la plaine de Damas ; puis une ligne bleuâtre ; ce sont les trois lacs, Baharet-ech-Charkiyeh, Baharet-el-Kibliyeh et Baharet-Hidjaneh qui, de ce côté, limitent le Merdj-ech-Cham, et au-dessus l'immensité du désert ; vers le sud-est, les montagnes du Haouran, que nous allons visiter dans peu de jours, forment l'horizon de ce tableau. Mais tout cela ne serait rien sans cette lumière éclatante qui rend les formes plus nettes et les revêt d'incomparables couleurs ; à cette heure du soir le soleil n'éblouit plus l'œil, mais les vapeurs qui commencent à s'élever au-dessus de la ville se colorent des teintes les plus harmonieuses, et donnent à cette scène un charme qu'on ne saurait décrire. Aussi mettons-nous pied à terre et montons-nous toujours pour saisir mieux les détails. Enfin, comme la nuit vient, nous allons reprendre nos chevaux, après avoir visité les ruines des mosquées situées au pied de la montagne, et nous regagnons notre hôtel.

Durant notre séjour à Damas, presque toutes nos soirées se passent au consulat. Nos journées sont employées partie à visiter la ville, ses bazars et ses nombreux jardins, et partie à travailler. Delbet, qui s'occupe d'études d'économie sociale, a entrepris la monographie d'un tisseur en soie, industrie fort répandue à Damas et qui occupe près de six mille ouvriers. Le sujet se nomme Abou-Iouseph et se prête de la meilleure grâce du monde aux nombreuses questions de notre docteur.

Dans une conversation que j'ai eue avec le révérend

M. Porter, il m'a beaucoup parlé du Safah et m'a dit qu'on ne savait presque rien sur ce pays assez voisin du Haouran, mais qui est considéré comme inabordable pour les Européens. Mohammed, à qui j'ai fait part de mon désir de connaître ce pays, m'a amené, au bout de deux ou trois jours, un Arabe habitant du Safah, et, à force de café et de pipes, j'ai pu procéder à un assez long interrogatoire, dont voici à peu près le résumé.

Le Safah est un pays montagneux; sa formation est basaltique, et ressemble complétement à celle du Ledja et du Djebel-Haouran. Comme étendue il comprend une superficie un peu moindre que celle de la moitié du Ledja. Il s'y trouve aussi de nombreuses ruines de villages construits en pierre noire.

Les montagnes du Safah sont couvertes de neige. Chaque année, les pluies et la fonte des neiges forment dans l'ouad Laoua un cours d'eau important, mais qui est presque à sec en été. Il va se jeter dans un lac nommé Rahabet-es-Safah, qui se dessèche aussi à l'époque des grandes chaleurs. C'est, en hiver, un des campements des tribus de Bédouins errants.

Près de là, il y a des ruines, avec quelques colonnes et des inscriptions, nommées Kharbet-ech-cheikh-Serak. Les Arabes résidant en été dans le Safah forment une population d'environ mille tentes. En hiver, tous quittent la montagne et descendent dans la plaine. Les tribus qui campent aux abords du Safah sont : les Mesâid, deux cents tentes; les Schourafa, deux cent cinquante

tentes ; les el-Rhousan, cent soixante à cent quatre-vingts tentes ; les Rhia, deux cent cinquante tentes. Ces derniers forment la tribu la plus puissante.

Le Bédouin qui me donne ces renseignements est à Damas pour la première fois ; aussi paraît-il émerveillé de tout ce qu'il voit, et il aura, me dit-il, bien des choses à raconter à son retour au Safah, car dans cette oasis il y a bien peu d'hommes qui soient venus dans cette ville. Pendant l'hiver, les tribus du Safah se rapprochent fréquemment du Haouran. Cet Arabe m'apprend encore qu'il ne croît qu'une seule espèce d'arbre au Safah ; ce serait, d'après ce qu'il nous fait comprendre, l'amandier amer. Le fait est que, dans la suite, j'ai trouvé, en faisant le lever des montagnes du Haouran, près du Kleib, un tell el-Louz (ou des amandiers). Ces tribus sont visitées, au printemps de chaque année, par les colporteurs damasquins, qui se rendent alors dans le Haouran, où ils séjournent quelque temps en allant à Mezareib, célèbre par un grand marché qui s'y tient à l'époque du passage du Hadj. Ces marchands portent des abayas, des kefiehs, des bottes rouges, du tabac, du café, etc., etc. Ils sont payés tantôt en argent, tantôt en nature. Pour commercer avec sécurité au milieu de ces tribus errantes, ils ont recours à des fraternités, c'est-à-dire qu'ayant pris pour protecteur, sous le nom de frère, le chef ou l'un des personnages les plus importants de la tribu, ils sont protégés par ce dernier, qui s'engage même à assurer, au besoin, la rentrée du payement des marchandises vendues dans la tribu.

En retour, quand l'Arabe vient à Damas, il est l'hôte du négociant avec lequel il a contracté fraternité et par qui il doit être complétement défrayé durant son séjour à la ville; il est, en outre, d'usage que le marchand porte, chaque année, à son protecteur, en arrivant dans la tribu, un petit présent, tel qu'une abaya ou un kefieh.

Ce serait peut-être ici le lieu d'exposer en quelques mots la situation et l'histoire politique du Haouran durant ces dernières années, et il me semble que quelques mots des faits relatifs aux événements militaires dont il fut le théâtre ne seront pas ici déplacés.

Le Haouran fut le berceau de la célèbre famille Schehab, dont l'émir Beschir a été le dernier chef, et qui compte aujourd'hui un grand nombre de représentants dans le Liban. Après avoir quitté la ville de Chobba, à laquelle elle doit son nom, vers le XII[e] siècle, elle vint prendre part aux guerres des croisades, et s'établit, par suite, dans le Liban. Du reste, l'histoire politique du Haouran n'offre rien de bien saillant jusqu'à l'époque de l'invasion égyptienne en Syrie. A la fin de 1839, Ibrahim-Pacha, levant pour la seconde fois la conscription dans cette province, demanda cent soixante-quinze hommes aux Druses du Haouran. Chérif-Pacha, gouverneur civil de Damas, somma le cheikh Hamdan, prince de ces Druses, de presser la levée des conscrits. Ce dernier fit observer que, ayant une population peu nombreuse, les Druses ne pourraient plus résister aux attaques des Arabes errants, auxquelles ils étaient toujours en butte, s'il leur fallait s'affaiblir en fournissant des soldats à

l'armée égyptienne. Ces observations, pleines de justesse, ne furent point écoutées, et au bout de dix jours quatre cents cavaliers furent envoyés à Omm-ez-Zeitoun, village important, situé sur la lisière du Ledja. Après avoir été reçus avec toutes sortes de démonstrations de respect, ils furent massacrés dans une nuit ; l'aga seul put s'échapper. Les Druses se jetèrent alors dans le Ledja, véritable forteresse naturelle (1), après avoir caché tout ce qu'ils ne purent emporter avec eux, et la guerre commença.

C'est aux notes du docteur Gaillardot, qui prit part à cette guerre comme acteur, que j'emprunterai le compte rendu succinct des événements militaires qui se passèrent alors dans le Haouran.

Achmet-Bey, général de brigade, avec le 2e et le 18e de ligne, alla dans cette province, et, comme il en trouva les villages déserts, il se décida à entrer dans le Ledja par le sud. Ayant été battu, il établit à Sidjein un camp où, peu de jours après, il fut rejoint par Mohammed-Pacha, général de division, ayant avec lui le 1er régiment de la garde. Ils entrèrent dans le Ledja en passant par Emoëd, ne rencontrant devant eux qu'un petit nombre d'ennemis qui fuyaient en tiraillant. La tactique des Druses et des Arabes n'était pas de résister ouvertement, mais de feindre une retraite et de céder jusqu'à ce qu'ils eussent amené leur ennemi dans les endroits plus difficiles qui sont au centre du Ledja.

Mohammed-Pacha forma, de son petit corps, trois co-

(1) Le Ledja est un immense espace complétement couvert de déjections volcaniques.

lonnes, en tête desquelles il marchait avec un bataillon du 1er de la garde et Iakoub-Bey, colonel de ce régiment. Les Druses parvinrent à l'attirer jusqu'au village d'Aboulkadem, et lorsqu'ils s'aperçurent qu'il était complétement isolé du reste de la troupe, demeurée plus d'une heure en arrière, ils fondirent sur lui en masse. Dès le commencement de l'action, le général et le colonel furent tués, et les soldats prirent la fuite, laissant sur le terrain un grand nombre de morts.

Ibrahim se décida alors à prendre en personne le commandement des troupes et ordonna au 2e régiment de la garde qui était à Homs, au 4e de ligne qui était à Alep, et au 14e qui était à Antioche, de marcher sur Damas. A Homs, il fut arrêté par la nouvelle du mouvement du corps d'armée osmanli, qui commençait à avancer sur Beredjik. Achmet-Pacha-Merckly vint le remplacer, et il retourna à Alep.

Le petit corps d'armée, formé du 6e régiment d'infanterie, du 9e de cavalerie, avec deux obusiers et quatre à cinq cents cavaliers irréguliers, se réunit à Tibné. Achmet-Pacha en prit le commandement, et, le 17 zy'l-hadj, il entra au Ledja à la tête d'environ quatre mille hommes. La moitié de ces troupes était dans un état de misère et de démoralisation complet, exposée, depuis deux mois, à des privations de tout genre et ayant déjà essuyé plusieurs défaites de la part des Druses, dont le nom seul les faisait trembler.

Les régiments commandés par Achmet-Bey, Redjel-Bey et Welly Bey marchaient en cinq colonnes par ba-

taillons. L'ordre de marche ne tarda pas à être rompu presque complétement par la difficulté du terrain. Les troupes, n'avançant qu'avec beaucoup de peine, mirent plus de douze heures pour franchir une distance de 4 lieues. Elles arrivèrent enfin à un espace assez vaste et assez uni près du village de Djeddel, où elles bivouaquèrent sans être inquiétées par l'ennemi, qui ne s'était pas montré de toute la journée.

Le 18 zy'l-hadj, après avoir marché environ une heure au nord-est de Djeddel, les Égyptiens rencontrèrent les Druses qui fuyaient en tiraillant et qui surent encore une fois les attirer dans l'endroit le plus difficile du Ledja. A l'abri de petits murs couronnant une crête de rochers de plus d'une demi-lieue de longueur, ils tiraient à coups posés sur leurs agresseurs, qui pouvaient à peine leur riposter, n'apercevant devant eux que des rochers et des buissons. Trois fois les régiments furent conduits à la charge, et trois fois ils furent repoussés, ne pouvant escalader le mur derrière lequel était caché l'ennemi. Enfin, à la suite de la dernière attaque, lorsque les Druses s'aperçurent que les soldats, harassés de fatigue, étaient complétement découragés, ils se précipitèrent sur eux, les mirent facilement en déroute, et les poursuivirent pendant plus de deux heures. Ils revinrent ensuite sur leurs pas pour s'emparer des bagages qui étaient restés sur le champ de bataille.

Deux généraux de brigade, Welly-Bey et Ledjy-Bey, furent tués, ainsi que le colonel Tifou-Bey, le lieutenant-colonel du 4e, sept binbachi, avec vingt capitaines et plus de

trois cents soldats, et il y eut plus de deux mille blessés.

Achmet-Pacha-Merekly avait trois blessures. Les Druses s'étaient emparés de plus de six cents fusils, de deux obusiers, cinquante chameaux chargés de poudre, deux cents chargés de vivres, et de tout le bagage de l'armée.

Ils étaient triomphants : de tous les côtés de la Syrie leur arrivaient des renforts et des munitions de toute espèce. Les Égyptiens, au contraire, étaient complétement démoralisés ; ils n'avaient plus de confiance en leurs chefs. Ibrahim ne pouvait cependant pas quitter la haute Syrie, ne sachant point encore à quoi se décideraient les Osmanlis, quoiqu'il fût certain que toute autre tentative ne serait pas plus heureuse que la première. D'après le conseil de Soliman-Pacha, tout fut suspendu jusqu'au printemps. On forma à Tibné un camp d'observation composé du 2e de la garde, du 2e de ligne, du 14e et des débris du 4e. Soliman vint en prendre le commandement. Toute la saison des pluies se passa dans l'inaction; on se bornait à faire des reconnaissances aux environs du Ledja et à repousser les Druses lorsqu'ils tentaient une attaque contre le camp.

Le 20 moharram 1234, Ibrahim-Pacha arrive à Tibné, se rend à Souara, où il trouve le 1er et le 2e de la garde qui reviennent de Damas, le 6e et le 25e de ligne, le 9e de cavalerie, une batterie d'artillerie, trois cents Albanais commandés par Moustapha-Pacha, et plus de deux cents cavaliers irréguliers.

Le 30 moharram, il est rejoint par Soliman-Pacha,

qui amène le 2ᵉ de la garde et les débris du 4ᵉ et du 12ᵉ de ligne ; il ne restait au camp retranché de Tibné qu'un bataillon du 14ᵉ et Chérif-Pacha, le 2ᵉ et le 18ᵉ de ligne étant retournés à Damas.

Ibrahim et Soliman se décidèrent alors à adopter un plan tout différent de celui qui avait été suivi jusqu'alors, et dont l'exécution, quoique longue et pénible, devait nécessairement amener un résultat certain. Comme, pendant l'été, le Ledja ne possède que des sources trop peu abondantes pour suffire à une population entière, et que tous les réservoirs d'eau qui, pendant les chaleurs, servent à abreuver les troupeaux sont à la périphérie, il suffisait, pour forcer les insurgés à sortir de leurs repaires, de combler ces réservoirs. Cette opération devait être d'autant plus facile que, le sol étant tout composé de pierres, l'eau une fois répandue s'évaporerait promptement.

Le plan fut mis à exécution, et, du 20 moharram au 26 rabi-el-haouel, plus de vingt combats furent livrés. Les Druses furent toujours repoussés des positions qu'ils occupaient, et les réservoirs qu'ils défendaient furent comblés. Quelques-uns cependant furent conservés pour servir aux colonnes mobiles : ceux de Hayat, Moussmieh, Tebne Kerata, Bousr-el-Hariri et Nedjran. Un ou deux bataillons furent placés sur chacun de ces points pour empêcher l'ennemi de venir y prendre de l'eau ; le reste des troupes fut formé en colonnes mobiles, qui, commandées par Ibrahim ou par Soliman-Pacha, étaient continuellement en mouvement, soit pour combler des

réservoirs, soit pour se porter sur les points attaqués par les Druses et les rejeter dans l'intérieur.

Saouara, Bourak, Rimeh, Madouna, etc., etc., furent ainsi occupés momentanément; mais, vers la fin des opérations, leurs birkets furent aussi supprimés. Les autres réservoirs, au nombre d'une vingtaine, furent entièrement détruits, après des combats plus ou moins acharnés, dont les principaux furent celui de Laitré au commencement de l'expédition, et celui de Résin-el-Ratel à la fin. Ce fut après ce dernier combat, qui dura plus de douze heures, que les Druses manquant d'eau, cernés de tous côtés, ayant inutilement tenté de reprendre l'endroit cerné par les troupes, ne pouvant se montrer sur un point de la périphérie du Ledja sans voir Ibrahim ou Soliman arriver et les rejeter dans l'intérieur après des combats qui leur coûtaient tous beaucoup de monde, les Druses, dis-je, perdirent courage et, désespérant de tenir plus longtemps, se décidèrent à transporter le théâtre de la guerre dans le Djebel-Cheikh entre Hasbeya et Racheya. Le 26 rabi-el-aouel, Ibrahim-Pacha quitta le Ledja et se rendit au Djebel-Cheikh, après avoir laissé Soliman-Pacha à Barar en face de Moussmieh.

Plus tard, à la suite des événements qui amenèrent l'expulsion des Égyptiens de la Syrie, le Ledja faillit devenir le théâtre de nouvelles luttes en servant de refuge aux Druses insurgés, car c'est un champ d'asile inviolable ouvert à tout ce qui est obligé de fuir. Un pacha turc fut installé à Beit-ed-din, et les Druses s'aperçurent qu'en accueillant les soldats du général Jochnus comme

des libérateurs ils n'avaient fait que changer de maîtres et que leur situation allait toujours en empirant.

Ils en appelèrent donc aux chances de la guerre qui ne leur furent pas favorables. Mais ces événements donnèrent lieu, de la part de M. Wood, alors consul de Sa Majesté Britannique à Damas, à un acte qui fera mieux comprendre au lecteur que toutes les dissertations possibles la situation des populations arabes sous la domination des Osmanlis, et la perfidie des autorités turques contre laquelle les populations soumises n'ont d'autre refuge que la protection des consuls européens. Si je ne cite que ce seul trait qui est à l'honneur du représentant de la nation anglaise, ce n'est pas à dire que l'histoire des consulats de France, dans le Levant, n'en fournisse plusieurs de ce genre, mais il serait hors de saison de les raconter ici.

En 1842 les cheikhs druses, après les tentatives inutiles faites contre le pacha turc de Beit-et-din, se retirèrent au Ledja avec deux mille partisans. Le gouverneur turc de Damas s'effraya à la seule idée d'être forcé de réduire à l'obéissance ces redoutables montagnards avec trois mille hommes, la seule force dont il pouvait disposer, dans les lieux mêmes où mille Druses avaient bravé avec succès les armées entières d'Ibrahim-Pacha. Au milieu de leur perplexité, les autorités consultèrent M. Wood (1), consul de Sa Majesté Britannique dans cette ville, en

(1) Tout le monde, à Damas, parle encore avec admiration de la conduite de M. Wood dans cette circonstance, car c'est ainsi que je l'ai connu; au surplus, j'ai complété les détails de ce fait avec la relation

lui exprimant les heureux résultats qu'aurait son intervention s'il consentait à faire ses efforts pour amener les Druses à composition.

Délivré de la responsabilité d'un acte volontaire, M. Wood sentit que, comme représentant d'un pouvoir qui se disait grandement intéressé au maintien de l'autorité turque, il ne pouvait refuser d'intervenir dans une affaire qui pouvait avoir d'aussi graves conséquences politiques. C'est pourquoi il déclara qu'il était disposé à se charger du rôle de médiateur entre le gouvernement turc et ses sujets rebelles, mais à deux conditions, savoir : une amnistie et la certitude que cette amnistie ne serait pas violée. A cela Achmet-Pacha répondit que la meilleure garantie qu'il pourrait donner, c'était de permettre aux émirs et aux cheikhs rebelles chrétiens (1) et druses de devenir les hôtes du consulat. La seconde condition exigée par M. Wood était que tels prisonniers parmi les rebelles qui avaient déjà été pris lui seraient livrés, et il répéta qu'il renverrait plutôt son nichan que de souffrir la violation de l'amnistie.

Par suite de ces promesses, M. Wood envoya son drogman dans le Haouran avec la promesse d'amnistie, accompagnée de lettres de lui-même par lesquelles il engageait les Druses à se soumettre. Au bout de peu de jours, le drogman revint avec l'émir Assaad Schehab,

qu'en donne le colonel Churchill dans son ouvrage intitulé *Mount Lebanon*.

(1) Un ou deux des émirs de la maison Schehab avaient été portés, par des vues ambitieuses, à se joindre au mouvement des Druses.

Cheikh-Yousouf-Abd-el-Malek, et d'autres chefs druses, suivis de sept cents de leurs partisans.

M. Wood conduisit tous les chefs au divan du pacha, où ils furent bien accueillis, et où chacun reçut un châle en signe de pardon.

Les autres Druses arrivèrent peu après à Damas ; mais comme leur nombre était considérable, que, d'un côté, M. Wood ne pouvait faire la dépense de subvenir à leur existence et que, de l'autre, le gouvernement refusait de leur allouer des rations, il leur fut permis de retourner chez eux, tandis que soixante-quinze chefs, avec leur suite personnelle, entraient dans le sanctuaire du consulat anglais, comme hôtes du consul, pour y rester jusqu'à ce que la Porte eût ratifié l'amnistie. Au bout de deux mois, le firman, si longtemps attendu, arriva contenant l'ordre non de rendre la liberté aux cheikhs druses, mais de les mettre à mort et d'envoyer leurs têtes à Constantinople.

Le lendemain du jour où le firman avait été reçu par Ali-Pacha, qui venait de succéder à Achmet, et avant que son contenu n'eût été rendu public, le kyahya, ou secrétaire du pacha, passa le matin, de bonne heure, devant la porte du consulat anglais, et, s'étant arrêté, il demanda avec politesse pourquoi les cheikhs ne venaient pas quelquefois au palais fumer une pipe et prendre une tasse de café. Le cheikh Yousouf-Abd-el-Malek accepta cette flatteuse invitation et proposa d'accompagner de suite le kyahya ; mais il ne fut pas plutôt arrivé au palais, qu'il fut arrêté. M. Wood, informé de ce fait par son drogman, se rendit de suite au divan du pacha, et

refusa de s'asseoir avant d'avoir eu connaissance de ce qui se préparait : c'est alors que le fatal firman lui fut communiqué.

En entrant dans la grande salle du conseil, le consul anglais trouva tous les fonctionnaires publics assemblés; mais il remarqua qu'ils étaient dans une grande anxiété. S'adressant à Ali et à Achmet-Pacha, il rapplea à l'un la nature et les termes de son intervention entre les Druses et le gouvernement, et à l'autre la promesse solennelle qu'il lui avait faite de ne pas violer l'amnistie. Il lui dit en même temps qu'il pensait que, s'il avait loyalement informé la Porte de la nature de la transaction, un semblable firman n'aurait jamais paru.

Il fut décidé que le mandat impérial recevrait son exécution. M. Wood les défia d'en agir ainsi, et les avertit que l'Angleterre ne permettrait jamais qu'un de ses consuls devînt l'instrument dont on se serait servi pour rassembler soixante individus dans le but de les massacrer ensuite impunément. Il s'ensuivit une pénible et violente discussion qui dura près de trois heures; mais, malgré ses paroles de conciliation, ses remontrances et ses menaces même, M. Wood finit par être informé que, s'il ne livrait pas les cheikhs druses, un bataillon d'infanterie serait envoyé au consulat pour s'en emparer de vive force.

Rassemblant ses idées pendant quelques instants et faisant froidement appel à toutes ses facultés pour pouvoir surmonter les difficultés de cette crise, M. Wood s'approcha d'Ali-Pacha. Après lui avoir rappelé avec calme certains événements remarquables dans lesquels tous

deux avaient été engagés à une autre époque de leur vie, il conclut en lui disant : « Puisque Votre Excellence se trouve forcée de mettre à exécution les ordres de la Porte, quelque chose qui doive en résulter, et qu'elle est décidée à envoyer un bataillon du Nizam pour s'emparer de ceux qui sont sous la protection du consulat anglais, il ne me reste qu'une faveur à vous demander : j'ai la confiance que vous me l'accorderez en considération du service que je vous ai rendu personnellement autrefois ; c'est que vous m'annonciez l'approche des troupes une demi-heure avant qu'elles soient dirigées sur le consulat, afin que les femmes qui sont dans ma maison aient le temps de la quitter.

— Comptez-vous donc résister? lui dit le pacha. — Très-certainement, reprit M. Wood. Je défendrai l'honneur de mon consulat, quoi qu'il en doive advenir. Il ne sera touché ni à un Druse ni à un chrétien tant que je vivrai. C'est à Votre Excellence à réfléchir à ce que peuvent faire des hommes armés lorsqu'ils sont poussés au désespoir ; quant à moi, ce dont je suis certain, c'est que le gouvernement anglais ne laissera pas impuni un semblable massacre. »

M. Wood, se levant alors, se préparait à se retirer. Ali-Pacha lui demanda de se rasseoir. Un silence profond suivit ; puis, après quelques courts instants, Ali lui dit : « Je sais ce que vous êtes, vous autres Anglais ; je ne veux pas être la cause d'une sérieuse mésintelligence entre votre gouvernement et le mien. Je prends sur moi la responsabilité de suspendre l'exécution du firman. Je

risque seulement d'être rappelé ou de perdre mon emploi. »

Il ordonna sur-le-champ la mise en liberté du cheikh Yousouf-Abd-el-Malek, qui, précédé de six caouas du consulat britannique, traversa la foule qui remplissait les cours du palais et les bazars pour attendre l'issue de l'événement. Sir Strafford Caning fit rapporter le firman. Pendant toute la durée des négociations, les cheikhs druses restèrent les hôtes de M. Wood.

Aujourd'hui la souveraineté de la Porte sur le Haouran est ou peut être considérée comme tout à fait illusoire; car, impuissante à défendre ses habitants des déprédations des Arabes errants, elle est tout aussi incapable de contraindre les Haouraniés à l'obéissance.

L'administration ottomane est représentée par un fonctionnaire nommé caïmacam du Haouran, qui réside à Damas, et qui est censé conférer aux cheikhs l'investiture; mais l'autorité réelle n'existe qu'entre les mains des cheikhs de village. Ils constituent le grand conseil des Druses au nombre d'une quarantaine, que préside le prince des cheikhs assisté de quatre chefs de premier rang ayant seuls droit de parole dans le sein du conseil. D'ailleurs nous aurons, par la suite, l'occasion de faire faire plus ample connaissance à nos lecteurs avec quelques-uns des principaux membres de cette aristocratie, qu'il n'est pas sans intérêt de connaître.

Le 3 novembre, la petite colonie française de Damas apprit, en s'éveillant, que M. Outray, notre consul, qu'on attendait depuis quelques jours, était arrivé

dans la nuit, accompagné de deux jeunes voyageurs. J'étais toujours sans nouvelles de MM. de Carrière et de Bonneval, mes compagnons de voyage en Italie : nous nous étions bien donné rendez-vous à Damas, en nous quittant à Naples, au mois de mai 1856, quand je revins en France pour terminer les derniers préparatifs de mon voyage d'Orient; mais, depuis mon arrivée en Syrie, c'était en vain que j'avais tenté d'avoir de leurs nouvelles. Je dois avouer que je ne comptais plus guère sur eux, lorsque, vers midi, comme Delbet et moi nous nous disposions à nous rendre au consulat pour faire notre visite à M. Outray, le bruit de la canne d'un caouas, retentissant sur les dalles de la cour, me fit lever les yeux. Deux jeunes gens entraient, précédés d'un spahi à la livrée de France ; de part et d'autre nous n'eûmes pas besoin de nous regarder longtemps. C'étaient Fernand de Carrière et son cousin Hippolyte de Constant Bonneval ; dire ce qui s'échangea, à ce moment, d'accolades et de poignées de mains serait impossible. Il faut avoir retrouvé des amis à 800 lieues de son pays pour comprendre la joie bruyante qui s'empara de nous à ce moment. Ces messieurs étaient arrivés à Beyrouth par le même paquebot que M. Outray ; ayant appris par M. de Lesseps qu'ils avaient quelque chance de me trouver encore à Damas, ils avaient eu l'amabilité de se joindre au consul et d'arriver à marches forcées, afin de venir me serrer la main avant notre entrée en campagne.

Les trois jours que ces amis passèrent avec nous s'é-

coulèrent trop vite ; nous les employâmes à leur faire les honneurs des bazars et des jardins de Damas.

Il va sans dire que nous les fîmes jouir du splendide spectacle d'un coucher du soleil vu des hauteurs de Salehyeh. Nous eûmes, durant notre séjour à Damas, l'occasion de voir deux fois l'émir Abd-el-Kader, qui nous fit un accueil plein de courtoisie, et nous pûmes apprécier l'esprit de cet homme hors ligne, qui, si longtemps, résista à l'effort de nos armes.

Enfin arriva le jour de départ de nos amis, qui se rendaient à Bâalbek. Nous les reconduisîmes jusqu'à la route taillée dans les rochers, et, après les dernières poignées de main échangées, nous revînmes au consulat, où nous apprîmes que l'heure du départ avait aussi sonné pour nous. Car M. Lanusse avait eu la bonté, dès notre arrivée, d'écrire au cheikh Azmeh de Mejdel, qui est sous la protection française dans le Haouran, pour l'avertir de mon voyage, et celui-ci avait dépêché au devant de nous son oncle le cheikh Ali-Abou-Hassan. C'est un grand vieillard, à l'œil vif et intelligent, coiffé d'un énorme turban blanc ; en sa compagnie, nous pouvons nous promener en toute sûreté dans les parties du Haouran habitées par les Druses ; partout nous sommes assurés, d'avance, du meilleur accueil.

Nous donnons donc aussitôt, à nos gens, l'ordre de se préparer à entrer en campagne.

Deux ou trois jours sont absolument nécessaires pour compléter nos préparatifs, consistant en provisions et assortiments de cadeaux que nous destinons aux cheikhs

chez lesquels nous recevrons l'hospitalité. Notre départ est irrévocablement fixé au lundi 9 novembre ; pendant ces derniers jours, Delbet s'occupe de l'achèvement de la monographie d'Abou-Iousef, le tisseur de soieries, et je m'applique à étudier les monuments arabes encore debout à Damas ; j'estampai quelques inscriptions arabes, mais à la traduction je vis qu'elles étaient presque toutes sans intérêt.

C'est au milieu de ces occupations que nous atteignons la journée de dimanche, 8 novembre, qui se passe en adieux. Je dois remercier ici les Pères lazaristes et leur digne supérieur, l'abbé Leroy, à qui je suis redevable de nombreux renseignements sur les études des jeunes Arabes qui fréquentent les classes du collége ; c'est aussi grâce à son obligeance que Delbet a pu étudier à fond le système d'administration des Ouakefs.

Nous allons prendre congé du docteur Nicoras, médecin sanitaire, et des dames de Saint-Vincent-de-Paul, qui nous ont comblés de prévenances durant tout notre séjour à Damas.

Le soir, Mohammed nous amène un de ses amis nommé Iousef, et dont les frères font le commerce dans le Haouran ; nous aurons lieu, par la suite, de nous occuper d'un membre de cette famille que nous y rencontrâmes.

Notre soirée se passe à faire notre courrier pour la France.

III.

VOYAGE DANS LE HAOURAN.

LUNDI 9 NOVEMBRE.

Nous fermons les cantines et nous réglons les comptes, au milieu des témoignages de regrets qu'on nous exprime et des souhaits de réussite qu'on nous fait pour notre course aventureuse. Je vais prendre congé de M. Outray, notre consul, et de M. Lanusse, qui nous ont rendu les plus grands services pendant tout notre séjour ici.

Vers dix heures, je quitte le consulat, et M. de Saint-Chaffrey veut absolument m'accompagner pour assister au début de notre voyage.

A mon retour à l'hôtel, je trouve nos bagages partis sous la garde d'un caouas du consulat; nous les rejoindrons ce soir au bivouac, à Deir-Ali.

Nous nous mettons à table, et, tandis que nous déjeunons, on cherche notre cheikh, Ali-Abou-Hassan.

Enfin nous sommes prêts, et, pendant que Delbet est allé serrer la main à l'excellent M. Outray et à son chancelier, nous sommes montés à cheval. Toutes les personnes de l'hôtel, et même des Anglais arrivés hier de Palmyre, ont voulu nous voir partir; toute la rue est encombrée. A onze heures vingt minutes, Delbet nous est revenu; nous nous mettons en marche. Pour ma part, j'éprouve une certaine émotion en quittant ces braves gens. Quant à l'avenir, il ne nous inquiète guère;

nous sommes tous habitués à considérer notre voyage comme exempt de ces terribles dangers qui n'existent que dans l'imagination de ceux qui ne connaissent point le Haouran. Si nous devons nous attendre à avoir des fatigues et des privations à supporter, nous avons, par compensation, l'espoir de belles études et de quelques intéressantes découvertes archéologiques; aussi sommes-nous pleins de gaîté et d'entrain, malgré la fatigue des jours précédents.

Pour ne pas traverser le long faubourg de Meidan, nous sortons par une porte peu éloignée de l'hôtel ; puis, cheminant au milieu des jardins, nous contournons la ville et ce même faubourg, qui ne nous paraît pas compris dans l'enceinte de Damas. C'est là qu'habite la partie la plus misérable de la population ; pour économiser le bois, ces pauvres gens donnent aux toits de leurs maisons la forme d'un cône pointu, ce qui les dispense d'employer des poutres, parce que la maçonnerie de ces cônes est faite en briques cuites au soleil.

Nous voyons çà et là quelques femmes ; toutes sont tatouées aux lèvres et ne ressemblent pas mal aux Bédouines. Leur extérieur a un aspect misérable. Ce serait, sans doute, chose intéressante à étudier que la vie de cette population musulmane qui paraît si pauvre ; il serait curieux de comparer cette misère à celles de nos grandes villes européennes. A chaque instant, nous traversons des rigoles d'irrigation, presque toutes en mauvais état. Les chaussées, en cailloux noyés dans du mortier, sont encore plus détestables. Après avoir passé

devant un cimetière musulman, dont nous traversons une extrémité, nous arrivons en vue de Bab-Allah, la porte célèbre qui conduit à la fois à Jérusalem et à la Mekke, les deux villes saintes.

Par elle-même, cette porte n'offre rien de remarquable, mais elle est précédée d'une avenue très-large et fort droite, c'est la route du Hadj. A l'endroit où nous sommes se trouve une espèce de place qui sert de rendez-vous et de lieu de campement aux pèlerins partant pour la Mekke, et qui est entourée de jardins plantés de massifs d'oliviers énormes.

Encore quelques pas, et M. de Saint-Chaffrey nous fait ses adieux pour retourner à Damas en compagnie de Kaouadja-Gibran-Malouk, qui est venu nous conduire jusqu'ici, monté sur son petit âne blanc. Ce double adieu nous donne l'occasion de comparer les formules de politesse européennes et orientales, et il me semble que le désavantage n'est pas tout à fait pour celles-ci.

Jusque-là nous avons fait de la fantasia, et nos chevaux se sont mis en belle ardeur, quoiqu'ils fissent assez triste figure à côté de la magnifique jument que montait notre cheikh druse. Nous les modérons, maintenant que nous sommes seuls, et nous prenons une allure plus paisible et plus convenable pour des voyageurs qui veulent observer et étudier.

Il est alors midi quinze minutes, et nous sommes sur un affleurement de rochers calcaires très-durs, que le passage des caravanes n'a pu entamer.

La sphère d'activité de Damas se prolonge assez loin

dans cette direction, comme vient l'attester un dépôt de meules en pierre noire du Haouran, que nous laissons à gauche.

La route, qui est digne, par sa largeur, de servir d'avenue aux pèlerins de la Mekke, a 100 mètres en moyenne et souvent 200. Sur les abords, les jardins sont peu nombreux; on y remarque principalement de belles plantations de vieux oliviers et des champs sans arbres, mais bien cultivés. Il est alors midi trente minutes. De nombreux corbeaux voltigent autour de nous; ils ne sauraient être de mauvais présage, car, au lieu d'être noirs comme ceux de notre Europe, ils ont un joli corsage d'un blanc grisâtre.

En quinze minutes, nous sommes arrivés à un petit village situé à droite de la route et où il semble qu'il y ait quelques maisons de campagne, c'est El-Kadem, visité, d'après la tradition, par Mahomet. C'est de là que, nouveau Moïse, il vit Damas, la terre promise de l'islamisme, sans y entrer. En face s'élève une jolie petite mosquée avec un kiosque nommé Koubbet-el-Hadj, où le pacha conducteur du hadj passe la première nuit du voyage.

On sourit, malgré soi, à l'idée de cette première journée d'un quart d'heure; mais, en réfléchissant, on comprend qu'il n'est pas inutile de procéder avec précaution quand il s'agit de mettre en mouvement ces immenses caravanes. Cette première journée est, pour le hadj, l'équivalent de la promenade d'essai, qui est, chez les Orientaux, le préliminaire obligé de tout voyage un peu long.

Nous marchons vers le sud-sud-ouest; la route est de plus en plus large, et les champs deviennent nus; déjà, sur la gauche, il n'y a plus que quelques bouquets d'arbres; à droite, ils sont plus nombreux, et assez loin de nous, au pied des premières pentes de l'anti-Liban, un massif de verdure formant rideau nous indique la source et le cours d'un affluent du Nahr-el-Kessoue, l'ancien Farfar. Les terres n'ont d'autre verdure que celle des blés déjà levés, de quelques maigres luzernes et de quelques chaumes de maïs restés sur pied après la récolte des épis.

Le vent vient du sud-ouest, et comme nous l'avons en face, bien qu'il ne soit pas très-froid, il ne laisse pas que d'être fort désagréable; car il nous envoie la poussière soulevée par les nombreuses caravanes de mulets et de chameaux que nous rencontrons.

La route que nous suivons est couverte de petites pierres que je suis bien tenté de considérer comme les restes d'une chaussée musulmane. Il paraît, du reste, que, jusqu'à une époque peu éloignée, les pachas de Damas ont fait des travaux d'entretien sur la route du Hadj. Nous passons plusieurs ruisseaux et canaux d'irrigation sur des ponts en bon état; ils sont construits en plein cintre et en dos d'âne, mais la courbe n'a rien d'exagéré; l'empierrement est formé également de cailloux fixés dans du mortier. Le plus grand de ces ponts est celui du Nahr-el-Berdy, l'avant-dernier des cours d'eaux de la plaine de Damas. Les ponts sont assez né-

gligés dans cette saison, mais il paraît qu'à l'époque des grandes pluies et de la fonte des neiges de l'anti-Liban ils deviennent indispensables.

Un peu avant le Nahr-el-Berdy, la route coupe par une tranchée de quelques mètres un petit monticule près duquel nous restons un instant, en attendant notre cheikh druse qui est allé à la recherche de mon courbach que j'ai eu la maladresse de perdre. Nous profitons de ce temps d'arrêt pour examiner plus à l'aise les pays d'alentour, et nous reconnaissons plusieurs villages signalés dans la carte de Porter : à notre gauche, en venant de Damas, c'est Yelda, puis Sabinez, et plus loin la montagne Mohayerch ; à droite, après el-Kadem, nous remarquons Daraya et Achrafiyeh qui paraît être à la source du Nahr-el-Berdy ; aucun de ces ruisseaux ne va jusqu'aux lacs, épuisés qu'ils sont, sans doute, par l'eau qu'ils doivent fournir aux irrigations de la plaine.

Damas est déjà bien éloigné du point où nous sommes, et c'est à peine si, au milieu des arbres, nous découvrons le faîte de ses mosquées. Le paysage n'en est pas moins ravissant ; le côté du désert est celui qui nous attire le plus, puisque nous allons le visiter. Après la plaine de Damas, nous apercevons d'abord à notre gauche un tell isolé dont la forme a quelque chose d'étrange ; puis commence une ligne de collines derrière lesquelles se montrent d'autres montagnes plus élevées. A peu près en face de nous, à droite, ces montagnes se continuent d'abord, puis s'ouvre une plaine se dirigeant

au sud dans la direction de la Palestine : c'est là qu'est la route de Tibériade : au fond de la plaine se dresse le Djebel-ech-Cheikh enveloppé de nuages.

Il est midi trente-cinq minutes ; à ce moment nous quittons la plaine de Damas et nous nous élevons peu à peu par une pente douce où nous commençons à trouver des pierres noires d'origine volcanique ; comme plusieurs semblent couvertes d'un sédiment calcaire, je mets pied à terre pour en prendre un échantillon.

Nous passons entre deux collines en longeant de plus près celle de gauche ; les pierres d'origine volcanique deviennent de plus en plus nombreuses et plus grosses ; un second monticule succède au premier, puis au delà s'ouvre une immense plaine qui semble s'étendre jusqu'au pied du Djebel-ech-Cheikh. Cette plaine et les pentes qui y descendent paraissent être en partie cultivées, car nous y voyons des tiges de maïs encore debout, et des champs récemment labourés.

Tout à coup, en détournant le monticule de gauche, nous apercevons, dans cette direction, un massif de rochers escarpés aux formes pittoresques, c'est le Djebel-Menieh.

A chaque instant nous croisons de nombreuses caravanes chargées des grains du Haouran qu'elles amènent sur les marchés de Damas. Nous remarquons, entre autres, une femme druse assez jolie montée sur un chameau et cheminant à la suite d'un de ces convois, tandis que son mari, gardien vigilant, est à côté d'elle, monté sur un cheval et le fusil à la main ; la marche du chameau

imprime à cette femme un mouvement saccadé qui doit être affreusement fatigant.

Après avoir franchi un petit col nous commençons à descendre vers une plaine qui s'étend au pied du Djebel-Menieh. Cette plaine se prolonge à gauche vers le désert et paraît s'y perdre : de longues lignes d'arbres se voient dans la partie basse et dessinent le cours du Nahr-el-Kessoue que nous remonterons bientôt, et nous apercevons le village d'el-Kessoue surmonté d'un minaret carré que la route laisse sur sa droite. C'est là que le hadj passe la seconde nuit de son voyage. Au niveau du village on descend vers le lit de la rivière par une pente très-rapide, mais bien pavée. Il est deux heures quarante-quatre minutes quand nous traversons le ruisseau. Le pavé reprend de nouveau après une courte interruption et forme une espèce de chaussée large de 15 mètres environ qui se continue le long de la rivière. On passe celle-ci sur un pont qui est bientôt suivi d'un autre pont jeté sur un canal d'irrigation. A droite et à gauche sont de nombreux jardins, dont l'aspect rappelle ceux de Damas. Le village est caché par les arbres, et nous ne l'apercevons qu'après nous être élevés sur les mamelons de terre qui le dominent.

Laissant à droite la route du Hadj, nous marchons à gauche directement au sud, tournant autour du massif du Djebel-Menieh dont l'aspect, de ce côté, est bien moins pittoresque que de l'autre. Nous parvenons bientôt sur un plateau composé d'une terre noirâtre à la surface de laquelle les pierres volcaniques recommencent à se mon-

trer. La partie la plus basse du plateau paraît bien cultivée et les champs sont encore couverts d'une plante à fleurs jaunes qui rappelle la navette d'automne.

A notre droite, au delà de la plaine, se dresse une chaîne de montagnes qui forme une sorte de promontoire, en face du Djebel-Menieh : c'est l'extrémité du Djebel-Khyarah.

A quatre heures vingt-cinq minutes, nous rencontrons pour la première fois sur les pentes du Djebel-Menieh, à notre gauche, ces tas de pierres dont parlent Burckhardt, Robinson, etc. La route est devenue déserte, et nous ne voyons que quelques troupeaux de chèvres disséminés çà et là devant nous. Dans le lointain s'élèvent les montagnes du Haouran, à demi cachées par les nuages ; le soleil brille, et nous ne sentons plus le vent du sud que par intervalles.

La chaîne du Djebel-Menieh se prolonge, à gauche, bien au delà de Deir-Ali, que nous commençons à apercevoir. Au sommet d'une des collines de cette chaîne s'élève un monument qui ressemble à une tour très-basse : c'est le tombeau d'un santon nommé Mesrar-el-Kaledieh. Sur la droite, dans la plaine, nous remarquons le village nommé Moudjedieh.

Dix minutes avant d'arriver à Deir-Ali, nous voyons, sur la gauche, la source d'un petit ruisseau qui naît en plaine au milieu de prairies marécageuses garnies de joncs, comme nous en avions vu précédemment dans la Beqâa. Bientôt nous avons, à droite, une autre source que la route traverse et dont les eaux vont se mêler à la

précédente. Ces deux sources réunies forment un ruisseau qui va féconder les jardins de Deir-Ali, qui nous apparaissent comme un massif de verdure au nord du village. Avant d'atteindre les premières maisons, nous rencontrons de nombreuses enceintes en pierres sèches, dans l'intérieur desquelles se voient des restes de paille provenant sans doute du battage ; car ce sont les aires usitées dans tout le Haouran. Dans quelques-unes de ces enceintes sont dressées des tentes de Bédouins. Nous arrivons à notre camp, placé à l'entrée du village, à cinq heures dix minutes. On dirait que toute la population s'est portée à notre rencontre, tant les curieux sont nombreux autour de l'enceinte. Un jeune cheikh, en vêtement d'apparat, nous salue tout d'abord et nous fait, au nom de son père absent, les offres de service les plus obligeantes. Nous nous empressons de le remercier le plus poliment du monde, et nous avons grand soin de décliner l'honneur qu'il nous fait.

Sitôt le débotté, nous allons avec Mohammed nous promener dans le village. Notre guignon nous conduit devant la maison du cheikh, où il faut entrer ; tout y est assez sale et en désordre.

Suivant l'habitude chez les Arabes, une dizaine de chevaux sont dans la cour, attachés aux mangeoires, tout sellés et bridés, prêts à partir.

Notre jeune cheikh, dont le père et les frères sont à Damas, nous reçoit de son mieux. Ce jeune homme paraît avoir quinze ans environ, et véritablement il n'y aurait guère d'enfants de cet âge en Europe capables de faire

aussi convenablement les honneurs de la maison paternelle. Malheureusement ce pauvre garçon est mal servi : sorbets et café se font attendre, et ce n'est qu'après une visite qui a duré plus de deux heures que nous pouvons continuer notre promenade. En sortant, nous examinons la lance du jeune cheikh, qui est tout simplement formée d'un fer emmanché au bout d'un long bambou.

Le village n'est ni grand ni beau, et nous en avons bientôt fait le tour. Les maisons sont en pierres assemblées avec de la terre détrempée et crépies avec le même ciment. Au-dessus de la porte de beaucoup de ces maisons, nous remarquons une espèce de petit édifice fait avec cette même terre jaune et soutenu par une légère charpente en bois et en roseaux. Ces petites constructions, dont les formes varient, sont destinées à recevoir des fleurs, et presque toutes contiennent en ce moment des œillets d'Inde ou des soucis ; on les nomme ouardé (roses), et on les construit chaque année à l'automne, au moment où l'on répare les maisons pour supporter les pluies d'hiver. Toutes les réparations des maisons de Deir-Ali sont finies pour cette année ; les terrasses, les crépis des murs ont été refaits en terre jaune. C'est sans doute ce qui a fait croire à M. Porter que les maisons de ce village étaient construites comme celles de Damas.

Nous terminons notre promenade en passant devant les tentes de Bédouins que nous avons aperçues en arrivant.

A notre retour au camp, nous trouvons le dîner servi. Immédiatement après notre repas terminé, nous mettons

au net les notes de la journée, et nous gagnons nos lits en rêvant aux ruines que nous devrons visiter demain.

MARDI 10 NOVEMBRE.

Quoique la matinée soit fort belle, le réveil est un peu lent; nous sommes déshabitués de la vie de campagne, et il faut nous y remettre.

Sitôt debout, nous avons le plaisir de passer en revue toutes les femmes de Deir-Ali, qui, la cruche sur l'épaule, viennent chercher de l'eau au ruisseau voisin de notre camp.

Il paraît que ces dames n'ont pas l'occasion de voir souvent des Européens, car, pour nous regarder de plus près, elles prennent un chemin difficile et qu'elles ne suivent pas habituellement; elles excitent aussi notre curiosité. Nous en remarquons quelques-unes qui sont assez jolies, mais presque toutes sont sales. Elles sont vêtues d'une longue robe bleue et s'enveloppent la tête d'un voile blanc qu'elles ramènent devant leur visage avec la main. Les jeunes filles portent au cou une espèce de collier de pièces d'or ou d'argent qui descend sur la poitrine.

Les mœurs druses autorisent à parler aux jeunes filles, mais non aux femmes, qui, du reste, sont loin d'être sauvages; car Delbet s'étant approché du groupe, l'une d'elles lui offrit de boire à sa cruche.

Nous avons à déjeuner notre jeune cheikh, et nous remarquons qu'il se tire fort bien, pour son coup d'essai, d'un repas à l'européenne. C'est décidément un aimable

garçon, à qui nous souhaitons toutes sortes de prospérités.

Enfin tout est prêt ; il est huit heures trente-six minutes quand nous montons à cheval. Notre marche est d'abord sud-sud-ouest, par un sentier qui court entre les terres irrigables et celles que l'eau n'atteint pas ; les premières sont à notre gauche, et nous y voyons, près du village, d'immenses champs de maïs dont les tiges sont encore debout. Les pierres couvrent tellement le sol qu'on ne peut comprendre comment il est possible de le labourer. Dans les champs les mieux soignés, ces pierres sont ramassées en petits tas longitudinaux et parallèles, qui divisent les terres en planches de 4 à 5 mètres de largeur.

Nous tournons brusquement à gauche, et nous traversons des terres incultes pour aller prendre une route au sud-sud-est, plus rapprochée de la chaîne du Djebel-Menieh. Nous avons toujours sur notre droite le prolongement du Djebel-Kyarah, dont nous nous éloignons de plus en plus. A neuf heures vingt-sept minutes, nous passons devant une vieille construction fort délabrée, tout en basalte, entourée de murailles assez hautes. Était-ce une forteresse, c'est ce que nous ne pouvons savoir. Sur le côté ouest, que nous longeons, règne une grande plate-forme encore pavée en dalles de lave. De ce même côté se trouve, à l'extrémité nord, un petit koubbeh blanchi à la chaux, et près duquel pousse un grenadier. Tout à l'entrée, nous remarquons des traces d'arasements, preuves évidentes d'anciennes constructions. Au

delà de cette ruine, nous sortons tout à fait des collines et piquons directement à travers une grande plaine qui nous sépare encore du Ledja. C'est à partir de ce point que nous sommes dans le Haouran, dont nous parlons depuis si longtemps.

A dix heures vingt minutes, nous arrivons près de la source d'un ruisseau qui sort de dessous une roche de basalte, et qui, bientôt après, forme un petit marais; tout autour sont des pierres en cercle qui attestent que des Bédouins ont planté là leurs tentes. Leur présence a chassé les habitants à demeure fixe, ainsi que nous le prouvent les ruines d'habitations que nous voyons de toutes parts : nous remarquons surtout des traces de travaux d'irrigation, un petit aqueduc en maçonnerie et un ancien bassin aujourd'hui encombré de roseaux.

Ce lieu se nomme Aïn-el-Merdjan; comme nous ne trouverons pas d'eau plus loin, nous nous décidons à y déjeuner, et, pendant qu'on étend le tapis qui nous sert de table et de siéges, Delbet et moi, le fusil au poing, nous battons le marais, dans l'espoir d'y découvrir du gibier. Delbet tire, en vain, des perdrix et quelques canards sauvages partis hors de portée. Pour moi, je ne trouve que des carapaces de petites tortues de terre, si communes en Syrie, et des dépouilles de serpents; mais nous n'avons rien à craindre de ceux-ci, car le froid les a engourdis.

Au moment où nous achevons de déjeuner, des Bédouins amènent boire leurs troupeaux; ce sont de pauvres diables fort mal vêtus et n'ayant pour arme qu'un

dabbous ou massue de bois noueux ; ils nous disent qu'ils appartiennent à la tribu des Djemaïli, qui compte cent vingt tentes. Ces bergers ne sont pas propriétaires, ils sont à gages et reçoivent, par an, 200 piastres, plus le quart des agneaux.

A onze heures trente minutes, nous remontons à cheval et nous suivons le ruisseau dont les bords sont garnis d'affleurements de basalte peu saillants ; au bout de dix minutes nous arrivons à une ruine nommée Kharbet-Merdjan, encore entourée de quelques noyers et figuiers, ainsi que de traces de cultures et d'irrigations. Il n'y a plus d'eau dans les marais, et le lit du ruisseau n'est marqué que par une verdure un peu plus épaisse ; sa direction est sud-ouest, mais il fait plusieurs inflexions, et nous le traversons à deux reprises

Les petites collines qui terminent le Djebel-Menieh s'éloignent de nous ainsi que le massif du Djebel-Kyarah dont nous nous rapprochons ; cependant nous sommes à l'entrée d'une vaste plaine qui, à l'est, se prolonge jusqu'au désert, tandis qu'à l'ouest elle s'étend et sépare le Ledja du Djebel-Kyarah.

Nous marchons à travers cette plaine, directement au sud-sud-est, vers le Ledja, dont le relief est si peu sensible que nous le distinguons à peine, mais nous apercevons au-dessus les sommets du Djebel-Haouran.

La terre de la plaine est jaunâtre et semée de taches grises dues à la présence d'une espèce de lichen ; il n'y a pas de trace de culture, c'est véritablement le désert, nous jouissons même de quelques-uns des effets du mi-

rage dus à un léger brouillard qui s'est élevé au-dessus du Ledja.

A onze heures trente-cinq minutes, nous touchons à un massif de tamariscs qui forme un bois d'une certaine étendue en longueur. Mais, avant d'y arriver, nous attendons nos bagages, que nous ne voulons pas laisser exposés à l'indiscrète curiosité des Bédouins errant dans ces parages, et dont nous apercevons les chameaux paissant dans des massifs de tamariscs.

Le bois est loin d'être épais; il se compose de petits bouquets d'arbrisseaux isolés et tondus par la dent des animaux; le gibier paraît y être assez abondant, car nous voyons de nombreuses traces de lapins, et Delbet a même l'occasion de tirer quelques perdrix.

A l'extrémité sud du bois se trouvent de grands vides au milieu desquels le sol est crevassé et fendillé ; c'est une terre légère sur laquelle le pied des chevaux enfonce en soulevant une épaisse poussière; sans doute, dans la saison des pluies, cette partie de la plaine se transforme en un lac. On nous dit même que l'eau s'écoule dans l'ouad Loua; mais, en ce moment, à l'endroit où nous passons il n'y a pas trace du lit d'un torrent. A une heure, nous atteignons les derniers bouquets de bois, ayant mis ainsi vingt-cinq minutes à traverser la forêt.

Le Ledja nous apparaît maintenant comme une ligne noirâtre et profondément découpée; déjà nous apercevons les ruines de Moussmieh, formées de grands pans de murs et de débris d'édifices fort considérables.

A une heure trente minutes nous sommes au pied du

Ledja, qui paraît être un monceau de lave solidifiée ; nous y grimpons par une pente plus rapide, mais encombrée de tas de pierres.

Arrivés sur le plateau, nous nous trouvons au milieu d'un labyrinthe de coulées de lave laissant entre elles des espaces creux, plus ou moins profonds, où la terre apparaît, quoique couverte de débris de rochers volcaniques ; on dirait une immense mosaïque couverte d'arabesques en relief, et c'est à peine même si les laves solidifiées des environs de Catane peuvent en donner une idée.

Nos pauvres chevaux ont fort à faire pour marcher sur un pareil terrain, et plus d'une fois, quand nous sommes parvenus au fond d'une de ces cavités, nous nous demandons comment nous pourrons en sortir. Néanmoins nous touchons les maisons, mais le chemin n'en est que plus difficile ; c'est à croire que la ville n'avait pas de rues.

Enfin, à deux heures dix minutes, nous sommes arrivés à un édifice carré que sa masse nous signalait au loin, c'est un joli petit temple hexastyle d'ordre dorique (1) dont trois colonnes seulement sont encore debout. Nous nous décidons à camper sur un espace dégagé de ruines, à environ 30 mètres de distance de ce temple, et, en attendant que les bagages arrivent et que l'on dresse nos tentes, nous prenons nos fusils et nous nous mettons à explorer les ruines. Delbet et moi, quoique nous ayons

(1) Voir planche III.

visité l'Italie et la Sicile, et que nous ayons vu, quelques semaines auparavant, les ruines colossales de Bâalbek, nous ne pûmes retenir un cri d'admiration et de surprise à l'aspect de celles-ci.

Un auteur a dit que les Égyptiens bâtissaient pour l'éternité; on pourrait en dire autant des anciens peuples de la Trachonitide, à voir ces maisons où le basalte, taillé en longues poutres jointoyées avec un art admirable, a formé des plafonds qui ont défié l'effort des siècles, et, taillé en dalles, a fourni des portes et des fenêtres qui tournent encore sur leurs gonds, comme au jour où Moussmieh était la métropole des Phénésiens et comptait de nombreux habitants.

Que dut être la civilisation qui nous a légué de tels monuments, et combien nous sommes petits près d'elle !

Au point de vue du pittoresque, ces ruines ne laissent rien à désirer. Il n'y en a pas en Europe qui offrent au même degré un aspect sinistre et désolé, mais plein de grandeur et de puissance. On se sent ému, malgré soi, en parcourant ces maisons presque entières encore et complétement désertes, et l'on se demande ce que sont, près de cela, les misères si vantées d'Herculanum et de Pompéi.

Après ce premier moment donné à l'émotion, nous en venons à l'analyse et nous nous occupons des détails.

Nous visitons d'abord une grande maison située à 300 mètres au sud-est du temple; elle est parfaitement construite, mais la chute des parties supérieures a amené un tel désordre, que la distribution générale nous paraît

un problème insoluble. Actuellement elle sert de retraite à des pigeons ramiers et à d'énormes chats-huants que Delbet salue d'un coup de fusil.

Nous passons de là à une petite colonnade donnant sur une plate-forme élevée qui, de loin, nous a paru intéressante; mais, en approchant, nous reconnaissons que c'est une espèce de khan fait, à une époque moderne, avec des matériaux antiques; dans le dallage de la plate-forme se trouve une petite stèle grecque dont nous copions l'inscription.

Nous visitons ensuite une foule d'autres maisons que nous trouvons bien conservées; nous y admirons de belles voûtes à linteaux soutenues par des arcs, et nous y remarquons aussi d'assez beaux ornements d'architecture sculptés en lave.

A notre retour au temple, notre camp est installé; notre cheikh druse a découvert de l'eau, dont nous avions craint un instant de manquer. Ainsi donc tout est pour le mieux; c'est charmant de bivouaquer ainsi au milieu des ruines, et nous sommes ravis de notre entrée en campagne.

Nous nous mettons à l'œuvre, et, pendant que je prépare mon appareil photographique ou que je copie des inscriptions, Delbet commence à prendre des mesures dans le temple.

Puis, après dîner, chacun de nous se remet à écrire.

Le cheikh Ali-Abou-Hassan nous conseille de mettre en sûreté, pour la nuit, nos bêtes de somme, car les Arabes des environs de Moussmieh sont très-mal famés,

nous dit-il. Son avis est accepté et suivi, et nos moukres bivouaquent avec leurs bêtes dans le temple.

Les quelques Bédouins que nous avions rencontrés dans la journée ont, en effet, des mines de brigands fieffés.

Vers dix heures, Mohammed, qui était à fumer avec Antonio, vint nous prévenir que notre cheikh druse, en faisant une ronde, avait aperçu des Arabes rôdant autour du camp; il s'arme d'un fusil double et va, de son côté, faire la garde.

Delbet et moi nous nous contentons de dégager nos revolvers et de les garder à portée de la main, prêts à nous en servir à la première amorce brûlée.

A dix heures et demie environ, un coup de fusil, auquel répond une espèce de feu de file, nous fait sortir vivement de notre tente tout armés. De toutes parts, nos hommes ont pris les armes. Au milieu du bruit de voix confuses qui s'élèvent autour de nous, je reconnais celle de Mohammed, qui prononce la formule de malédiction musulmane. Enfin le calme renaît, et nous savons que plusieurs Haramieh, rôdant autour du camp, ont été surpris par Mohammed, et que l'un d'eux n'a dû son salut qu'à ce qu'une capsule a fait long feu. Mohammed, à qui cela aurait fait son quinzième Bédouin tué, en est furieux. Pour nous, nous sommes ravis que toute cette affaire se soit terminée sans qu'elle ait coûté la vie à personne.

Voilà une bonne soirée d'émotion pour notre début, et nous en sommes tout fiers. L'odeur de la poudre a

mis nos gens en belle ardeur, et ils ne parlent de rien moins que d'éventrer tout Bédouin qui viendrait nous visiter de trop près.

Nous nous couchons tous après cette petite scène, mais en gardant guêtres et souliers, et les armes posées à portée de la main, ce qui ne nous empêche pas de dormir, jusqu'au jour, du sommeil le plus calme, et tel est l'effet de la fatigue, que pas un de nous ne songe à rêver Bédouins.

MERCREDI 11 NOVEMBRE.

Ce matin, au réveil, nous avons trouvé la température un peu fraîche; mais tout nous promet une chaude journée. En attendant que le soleil soit assez élevé pour prendre la vue photographique du temple, je m'efforce, la lorgnette à la main, de déchiffrer l'inscription grecque placée au-dessus de la porte. Ce temple, d'ordre dorique, comme nous l'avons dit plus haut, est hexastyle et n'a conservé que trois colonnes de son péristyle. Consacré aux divinités de l'Olympe dans l'antiquité, il devint église chrétienne sous le Bas-Empire, comme le prouvent les monogrammes du Christ qu'on rencontre parmi les inscriptions qui couvrent ses murs en plusieurs endroits. Il fut changé en mosquée à l'époque de la conquête musulmane, ainsi que semblent l'annoncer les inscriptions koufiques gravées sur les piédestaux de la première et de la seconde colonne du péristyle.

L'histoire de Moussmieh nous est à peu près in-

connue. L'*Oriens christianus* ne fait mention que d'un seul évêque d'OEnos ou Phœnos, nommé Malchus. Cette ville est pourtant citée dans tous les itinéraires.

Dans l'après-midi, dès que j'ai terminé ma photographie du temple, je vais rejoindre Delbet, qui achève le plan de l'édifice, et nous reprenons nos courses à travers les ruines.

Moussmieh est située dans une espèce de presqu'île de lave, qui prolonge de ce côté le Ledja dans la plaine. Mais la ville n'en occupe pas, à beaucoup près, tout le sommet ; elle est bâtie au bord de son flanc oriental, et l'inspection des lieux montre de suite que c'est de ce côté que se trouvait la principale entrée ; car c'est de là que la grande voie venait aboutir à une place située devant le temple. Depuis la limite du Ledja jusqu'à cette place, la voie traversait un espace occupé presque en entier par des édifices publics ; elle est encore, en grande partie, pavée en dalles de lave, surtout aux abords du temple.

A droite de cette voie, en arrivant dans la ville, s'élevait un monument aujourd'hui à peu près complétement détruit, mais qui, à en juger par la masse de ses débris, paraît avoir eu une grande importance. Ces ruines forment, autour d'un petit monticule, un amas de pierres bouleversées parmi lesquelles on remarque un grand nombre de tambours de colonnes, de frises et d'entablements : sur un fragment assez bien conservé on distingue encore une abeille fort bien rendue, ainsi que de riches moulures.

En montant à travers les décombres jusqu'au sommet du monticule, on découvre bientôt des traces d'escaliers et on peut, vers l'ouest, mesurer 14 mètres d'un côté de la plate-forme qui le couronnait et qui, sans doute, supportait un temple.

C'est au sud et à l'ouest de cet édifice, ainsi que près du temple, que paraît s'être étendue la partie la plus riche de la ville. C'est là, du moins, que se trouvaient les maisons les plus belles et les mieux conservées ; car derrière le temple, au nord, il n'y a que des ruines informes.

A notre retour aux tentes, nous causons avec un vieux Bédouin qui est venu vendre un mouton à notre cuisinier Antonio. En faisant la guerre contre Ibrahim-Pacha, il a eu le pied droit mutilé par une balle, ce qui ne l'empêche pas de marcher parfaitement au milieu des rocailles. Ce diable d'homme a une affreuse figure de brigand ; il est armé d'un fusil et d'un dabbous, et appartient à une tribu qui compte cent cinquante tentes environ ; c'est grâce à lui que nous mangeons un rôti ce soir, car il est parvenu à acheter un chevreau à des Bédouins de la plaine, après que deux autres émissaires d'Antonio n'avaient pu réussir dans cette mission délicate.

Le soir vient trop vite à notre gré ; après dîner, nous visitons nos mulets et nos chevaux qui sont dans l'enceinte du temple, et, après avoir pris toutes nos mesures en cas d'alerte, nous allons nous reposer.

JEUDI 12 NOVEMBRE.

Ce matin, nous sommes tous sur pied de bonne heure, nous jetons un regard d'adieu au joli temple de Moussmieh, et à huit heures nous sommes en marche; nous prenons directement à l'est par un sentier qui laisse à sa gauche le monticule que nous avons visité hier, et à droite les grandes maisons encore debout. En dix minutes nous sommes hors des ruines, et nous cheminons au milieu de ces laves tourmentées qui constituent la masse du Ledja.

A huit heures quarante-cinq minutes nous sortons des roches qui, de ce côté, forment la limite extrême du Ledja, et qui ont, en ce point, une dizaine de mètres d'élévation ; nous nous engageons alors dans une plaine de terre rougeâtre semée de pierres éparses et qu'on a réunies sur une ligne en amas peu élevé, large de 4 à 5 mètres, et suivant constamment une direction parallèle à notre route; je suis bien tenté de prendre ces débris pour ceux d'une voie romaine allant de Moussmieh à el-Bourak. A huit heures cinquante-huit minutes, nous avions fini de traverser cette plaine qui forme comme un golfe dans le Ledja, en mettant en saillie la presqu'île où est située Moussmieh. Nous longeons alors l'extrémité d'une autre pointe que la voie contourne; notre marche devient est-nord-est. A neuf heures quinze minutes nous rentrons dans le Ledja par une autre pointe que la route traverse après avoir décrit une légère courbe au

fond de la plaine que nous venons de traverser ; notre cheikh nous a signalé quelques masures et un bouquet d'arbres connus sous le nom de Haouch-el-Nemr. Nous sommes alors en plein Ledja, et nos pauvres chevaux ont bien de la peine à marcher sur ce terrain inégal; rien ne peut mieux donner une idée des formes fantastiques qu'ont prises ici les torrents de lave en se solidifiant, que l'aspect de laves soulevées par une violente tempête, ou bien encore de gigantesques écailles de tortues à demi brisées. Dans les creux du genre de ceux que nous avons rencontrés en arrivant à Moussmieh, nous voyons quelques traces de cultures et quelques touffes de grenadiers sauvages; à notre droite nous sommes dominés par une escarpe plus élevée que le plateau où nous marchons de 6 à 7 mètres environ.

A neuf heures trente-cinq minutes nous rangeons à notre gauche des enceintes de pierres où se trouvent des chameaux. Depuis quelques moments nous avons pris la tête de la colonne et nous avons déjà considérablement distancé nos bagages, quand, en nous retournant, nous apercevons des rôdeurs arabes qui, l'escopette au poing, les suivent, évidemment dans l'intention de profiter du désordre inséparable d'une marche en pareil terrain, surtout avec les mauvais pas qui se rencontrent à chaque instant.

Nous faisons donc halte et formons peloton d'arrière-garde. Il paraît que nos aspirants détrousseurs comprennent qu'il ne fera pas bon de se tenir trop près de gens

bien décidés à ne pas se laisser dépouiller impunément, car ils passent au large et nous laissent bientôt continuer notre voyage en paix, convaincus qu'il n'y a rien à faire pour eux avec nous.

La lave présente, à ce point, toutes les apparences de celles que l'on rencontre en Auvergne ; même densité et même couleur grisâtre. A neuf heures trente minutes nous descendons un escarpement de quelques mètres, et nous nous trouvons sur un plateau moins élevé; peu après, nous rencontrons un cheikh vêtu d'une magnifique abaya verte, mais ayant la figure du plus mauvais coquin que j'aie jamais vu.

Nous avons un temps superbe, et, grâce à la pureté de l'atmosphère en Orient, nous jouissons d'un horizon magnifique. A gauche, l'anti-Liban dont les sommets sont déjà couverts de neige ; plus près de nous, le Djebel-Menieh dont la direction paraît être du nord-ouest au sud-est ; devant nous, le désert avec ses montagnes arides; à droite, le Djebel-Haouran que, pour la première fois, nous voyons sans nuages. A dix heures vingt minutes nous descendons de nouveau du plateau pour traverser encore une avancée de plaine dans le Ledja ; nous y remarquons des traces d'anciennes cultures, les pierres ont été ramassées et forment des lignes éloignées les unes des autres de 15 mètres environ. A dix heures trente-cinq minutes nous rentrons dans une nouvelle presqu'île de lave peu escarpée ; mais nous touchons enfin à el-Bourak. Avant d'y arriver nous traversons de

nombreuses enceintes, en pierres sèches, destinées à renfermer les troupeaux ; il est onze heures quand nous mettons pied à terre devant quelques masures qui constituent les ruines d'el-Bourak, qui ne paraît avoir jamais été qu'un village de peu d'étendue. Ces ruines n'ont rien de grandiose, n'en déplaise à M. Porter, car, n'ayant pas laissé une masure sans y pénétrer, nous n'avons pu trouver une seule de ces portes de basalte, richement sculptées, dont il a été jusqu'à donner des dessins dans son ouvrage. Il ne se trouve même pas à el-Bourak une seule maison intacte. Dans la partie des ruines la plus voisine de la plaine on voit, au contraire, dans les murs d'une maison en ruine, une pierre sur laquelle est grossièrement sculptée une couronne de lauriers, et devant cette maison se trouvent aussi deux pierres de taille renversées qui paraissent avoir servi de bases à des colonnes.

En attendant le déjeuner, Delbet et moi nous nous mettons en chasse sur l'indication du cheikh Ali-Abou-Hassan, qui a entendu chanter des perdrix ; après dix minutes de chasse, nous revenons à nos chevaux ; moi, les mains vides, mais Delbet avec trois belles perdrix rouges, dont s'arrangera parfaitement notre cuisinier. Pendant notre halte à el-Bourak le bagage a pris les devants, car nous sortons du Ledja ; nous le rejoindrons ce soir à el-Hayat, village catholique et, par conséquent, en pays ami ; à midi cinquante minutes nous quittons les ruines d'el-Bourak, en passant devant des tas de terre amoncelée pour en extraire le salpêtre ; nous traversons

les restes d'un petit aqueduc et nous descendons enfin dans la plaine; celle-ci est encore bien pierreuse; mais c'est un chemin superbe auprès de celui que nous venons de quitter. Notre marche est alors au sud-est; dans la plaine, à notre gauche, aussi bien que dans le Ledja, nous voyons de nombreux restes d'enceintes pour parquer les troupeaux; nous rencontrons encore une presqu'île de lave dont l'orientation est au nord-est, et qui dure dix minutes; nous remarquons qu'ici la lave affecte la forme de cônes ouverts à leur sommet; près de nous, sur le talus même du Ledja, nous trouvons un grand nombre de petits buissons. Bientôt nous apercevons sur notre gauche le lit d'un ouad rempli de grandes plantes encore assez vertes; c'est évidemment l'ouad Loua. Nous le traversons à une heure quarante-deux minutes; il coule à très-peu de distance de la falaise du Ledja, et il se rapproche de plus en plus, en remontant vers le sud; en descendant, il s'en éloigne au contraire, et passe entre la presqu'île que nous venons de traverser et les monticules que nous avons observés, pour continuer son cours vers les lacs; nous marchons vers un petit tell situé à notre gauche, et sur la pente duquel nous passons entre ce mamelon et le flanc du Ledja; il ne reste qu'un étroit passage pour le lit de l'ouad Loua; sur la pente sud de ce tell se trouvent trois puits, qui paraissent communiquer avec de vastes réservoirs voûtés qui s'étendent jusque près de l'ouad, et que celui-ci doit remplir lors de la saison des pluies. La plaine qui s'étend sur la rive droite de l'ouad Loua et

où nous cheminons en ce moment présente partout des traces de culture, ainsi que le prouvent les nombreux tas de pierres amoncelées. À deux heures quinze minutes nous sommes en vue d'un village ; c'est Saoura, dont nous a si souvent parlé l'excellent docteur Gaillardot. C'est là qu'Ibrahim-Pacha vint rejoindre ses troupes et leur amena des renforts ; c'est là, enfin, que fut inaugurée la tactique à laquelle l'armée égyptienne dut l'évacuation du Ledja par les Druses, qui s'y étaient retirés pour échapper à la conscription.

Pour y arriver, nous traversons l'ouad Loua, dont le lit est encombré de rochers, et les berges garnies d'une végétation assez chétive; parmi ces plantes, nous remarquons des rosiers, des astragales et quelques sauges.

Les maisons sont dans un bon état de conservation, mais complétement inhabitées ; nos chevaux font lever, au milieu des ruines, une magnifique volée de francolins, mais nous ne pensons guère à les inquiéter, car ici nous sommes en quête de découvertes archéologiques ; au bout d'un instant, nous parvenons à une porte en pierre, à deux battants, et d'apparence antique; nous reconnaissons une petite église chrétienne aux monogrammes du Christ dont elle est marquée. En avant du village, au bord du torrent, nous voyons des tas de terre semblables à ceux que nous avions remarqués précédemment à el-Bourak ; nous repassons le lit de l'ouad à un endroit où il est rempli de débris, de pierres

de taille qui, sans doute, faisaient partie d'un ancien pont.

Nous suivons ensuite l'immense réservoir en partie comblé par les Égyptiens, et Mohammed y trouve à peine de quoi désaltérer son cheval.

Le torrent qui doit rouler au fond de l'ouad paraît prendre sa source du côté d'une chaîne de tells situés à notre droite, au pied du Djebel-Haouran, et qu'on nous dit se nommer les tells Cheihan et Garrarrah.

Nous marchons au sud-sud-est, et la falaise du Ledja fuit au sud-sud-ouest; nous nous éloignons donc assez rapidement, en gagnant le sommet d'une petite crête un peu plus élevée que le Ledja et d'où nous le dominons entièrement. L'horizon nous offre un coup d'œil magnifique; nous croisons alors une caravane de seize chameaux conduits par quatre Druses montés sur des ânes; peu après, nous en rencontrons une autre de quarante-deux chameaux, qu'accompagnent une vingtaine d'hommes avec lesquels notre cheikh Ali-Abou-Hassan échange quelques mots.

Après avoir couru quelque temps au sud-ouest, la frontière du Ledja vient au sud et se rapproche de nous qui marchons toujours sud-sud-est.

A quatre heures dix minutes nous traversons un plateau désert, couvert de petits chardons desséchés, ayant à notre droite un monticule de pierrailles que nous suivons à une centaine de mètres, depuis une heure environ. A quatre heures vingt minutes nous apercevons les ruines d'un village situé sur les bords du Ledja, mais

on ne peut nous dire son nom, et peu après, sur une pointe avancée, nous voyons celles d'Omm-el-Erazeraz.

A quatre heures quarante-huit minutes le soleil baisse vers l'horizon et nous hâtons l'allure de nos chevaux, car nous désirons rallier notre campement avant qu'il ne fasse tout à fait nuit close.

Les terres que nous traversons paraissent bien cultivées; nous rencontrons alors deux Bédouins assez mal armés, car pour deux ils n'avaient qu'un dabbous et un vieux sabre turc rouillé, mais qui n'en ont pas moins des mines dignes du crayon de Callot; nous apercevons un plan incliné assez doux, et nous ne tardons pas à dépasser une ruine considérable avec des tours, placée sur une presqu'île du Ledja; mais l'heure avancée ne nous permet pas de la visiter; il est alors cinq heures dix minutes, et nous longeons le cours de l'ouad Loua; la nuit vient grand train, et nous sommes contraints d'abandonner nos observations pour veiller sur nos montures. Nous cheminons déjà depuis quelque temps dans l'obscurité, quand un aïoh enta (qui vive!) du cavalier qui nous guide vient nous appeler aux armes. Au même instant, Delbet, Mohammed et moi, suivis d'Ali et d'Antonio, mettons nos chevaux au galop, le sabre à la main; mais bientôt nous reconnaissons que nous avons affaire à une caravane druse. Ce sont des amis! Nous en sommes donc, grâce à Dieu, pour notre branle-bas de combat, et à six heures quarante-huit minutes nous rejoignons nos bagages à el-Hayat.

VENDREDI 13 NOVEMBRE.

Ce matin, dès que j'ai été sur pied, et tandis que Delbet dormait encore, je suis sorti pour aller à la recherche de la maison antique, signalée par Porter sur la route d'el-Hit; dès que j'ai contourné le village, j'aperçois, à 100 mètres de moi environ, cette maison en assez bon état de conservation; elle paraît avoir été un palais restauré à l'époque romaine. J'y cours aussitôt, et je me mets à la parcourir en tout sens, puis je retourne aux tentes pour chercher le docteur, qui est bientôt prêt, car la toilette n'est pas longue à faire quand on ne se déshabille pas.

Nous avons invité à déjeuner, pour ce matin, le cheikh d'el-Hayat, et il ne se fait pas attendre; c'est un homme de taille moyenne, à barbe blonde, comme tous ceux de son pays. C'est là un fait que nous avons observé, dans nos promenades d'aujourd'hui, en comparant le teint et la chevelure des Bédouins et des chrétiens; nous notons ce fait en passant, espérant que, peut-être un jour, nous en pourrons tirer quelques indications sur l'origine des chrétiens du Haouran.

Cheikh-Iousef, tel est son nom, a une physionomie assez agréable et des yeux singulièrement perçants, mais il est loin d'avoir la fière contenance d'un Druse, et nous remarquons dans son attitude je ne sais quoi d'humble et de soumis qui n'est pas de la dignité; il ne faut pas en faire un reproche au pauvre diable, qui, placé entre

les Bédouins et les Druses, doit se trouver souvent dans une position bien critique.

Nous le faisons parler de son pays, de ses rapports avec les Bédouins et les Druses ; il se montre complaisant et nous donne volontiers tous les renseignements que nous lui demandons, mais évidemment il a une crainte horrible d'être entendu par notre cheikh druse, et nous changeons vite de sujet.

Cheikh-Iousef est, du reste, un convive très-convenable, et qui se sert, sans trop de maladresse, des ustensiles de table européens, ayant seulement soin d'observer comment nous nous en servons, avant d'en faire usage lui-même.

Sitôt après déjeuner, Delbet part, accompagné d'un moukre, pour commencer le plan de la maison que j'ai visitée ce matin ; pendant ce temps, je réunis et remets à l'encre divers morceaux d'itinéraires levés les jours précédents ; je les ai promptement expédiés, et je cours le rejoindre ; pendant trois grandes heures nous travaillons à lever cette maison et les inscriptions qui s'y trouvent.

A midi nous abandonnons notre travail inachevé et nous revenons au campement où règne la discorde : nous avons achevé, ce matin, notre premier pot de confitures. Antonio, notre drogman, réclame d'Antonio, le cuisinier, une caisse de confitures achetées à Damas ; mais le pauvre garçon, qui a aussi peu de mémoire qu'il est bon cuisinier, a oublié la caisse : *inde iræ*.

Antonio est furieux, il jure en arabe, en grec et en

trois ou quatre autres langues ; ce n'est point la perte des confitures, dit-il, qui l'afflige, mais il ne veut pas qu'on puisse dire qu'il a manqué en quelque chose à ses devoirs de drogman, et sans hésiter, sans vouloir même écouter nos observations, il expédie un messager à Damas pour y chercher la caisse oubliée.

Nous comptons employer notre après-midi à faire l'ascension d'un des tells voisins où je dois prendre des recoupements pour le rétablissement de mon réseau géodésique; mais, avant tout, nous avons un devoir à remplir, devoir de politesse; car ici, comme en Europe, il faut, quand on arrive dans un pays, faire visite aux autorités locales, et, à el-Hayat, nous sommes sur les terres d'un cheikh druse demeurant à el-Hit, et qui s'ennuie de ne pas nous voir.

Hier il avait eu l'intention d'envoyer au-devant de nous un cavalier pour nous inviter à descendre chez lui, ou du moins à camper dans son village; mais nos gens ont trouvé avec raison qu'il était trop tard pour faire encore une demi-lieue.

Ce matin encore, un messager est venu nous presser, et enfin le cheikh d'el-Hit a fait intimer à son vassal chrétien le cheikh d'el-Hayat l'ordre de sortir de notre campement où celui-ci s'était à peu près établi à poste fixe. Décidément le digne cheikh s'impatiente, et nous ne devons pas le faire attendre plus longtemps.

A cheval donc, et en route ! Nous sommes accompagnés de Mohammed, d'Antonio et d'Ali, notre cheikh druse. Le chemin jusqu'à el-Hit n'est pas long, 3/4 de

lieue à peine ; il n'est pas agréable par lui-même, mais pendant tout le temps on a une vue magnifique sur le Djebel-Haouran, et les nombreux tells volcaniques qui le précèdent; si on se retourne, la vue est plus belle encore, car elle embrasse tout le Ledja d'abord, puis le pays qui s'étend jusqu'au pied de l'anti-Liban; notre guide druse prétend même qu'une ligne bleuâtre que nous découvrons au sud-ouest est la mer de Phénicie, mais pour ma part j'ai quelque peine à le croire. Après environ une heure de marche sur un terrain pierreux où l'on voit partout des rangées de pierres, indices certains d'anciennes cultures, nous arrivons à el-Hit, qui s'annonce de loin par trois tours qui furent probablement des tombeaux analogues à ceux de Palmyre, mais qui aujourd'hui servent de pigeonniers. Nous entrons dans le village en côtoyant un grand réservoir délabré ; çà et là, dans le village, nous remarquons quelques débris de sculptures et des inscriptions antiques, mais toutes ont été copiées par nos devanciers.

Il paraît que notre présence est un événement, car sur notre passage les terrasses sont garnies des rares spectateurs que peut fournir un village de deux cents âmes environ.

La maison du cheikh est, comme toutes les autres, faite de ruines et ruine elle-même ; ses serviteurs, son fils et bientôt lui-même viennent au-devant de nous dans la cour : il a le sourire sur les lèvres et l'air le plus aimable du monde, mais néanmoins sa figure ne me plaît guère.

La pièce où il nous reçoit est bien le plus infâme petit taudis où jamais cheikh druse ait habité. Notre hôte fait étendre pour nous des matelas et des coussins sans doute apportés de son harem. Sitôt que nous sommes assis, Assad-Amer-Abou-Nacem, ainsi se nomme notre cheikh, se met à nous faire maints compliments, pendant que son fils Nacem s'occupe des préparatifs faits pour nous recevoir.

Les cérémonies de l'hospitalité commencent, mais ce qui nous touche le plus, c'est qu'on fait enlever du foyer les énormes tisons qui, sous le fallacieux prétexte de nous réchauffer, ne servent qu'à nous enfumer au point de nous suffoquer.

Un vieux serviteur accroupi près du foyer prépare le café suivant la coutume du pays, c'est-à-dire en faisant d'abord griller les grains dans une poêle de fer, puis en les broyant dans un mortier de bois dur.

Le cheikh sort ensuite pour veiller lui-même à la préparation des choses qu'il nous offre, nous laissant avec son fils Nacem; c'est un jeune homme de quinze ans environ, à la figure intelligente et portant l'abaya rouge.

Enfin la réception commence; après le cherbet à la rose vient le café, vraie décoction de clous de girofle; sitôt que nous avons fini avec les politesses officielles, nous montons sur la terrasse de la maison du cheikh, et nous le prions de nous montrer ce que son village possède en fait de ruines et d'inscriptions; mais au bout d'une demi-heure nous voyons que le peu qu'il y

a à el-Hit a été copié par les voyageurs qui nous ont précédés.

Nous remontons alors à cheval accompagnés de Nacem pour faire l'ascension d'un tell voisin d'el-Hit, qui se nomme le tell Hazzan ; il est situé au sud-est du village, et nous y arrivons en trois quarts d'heure.

La plaine qui s'étend entre le tell et le village est d'une fertilité extrême, d'après ce que nous disent nos compagnons ; on y sème tous les ans sans jamais la laisser reposer ; elle produit alternativement du blé, du ricin et de l'orge.

Le tell paraît d'origine volcanique, bien que ne portant aucune trace de cratère ; un de ses côtés est beaucoup plus incliné que les autres, c'est par là que nous gravissons la montagne ; en arrivant au sommet, nous mettons en fuite une gazelle qui paissait fort tranquillement, et qui détale si vite, que nous n'avons pas le temps de lui envoyer une balle. Nous sommes là sur un observatoire magnifique d'où la vue embrasse tout le pays ; malheureusement le vent de la nuit dernière s'est de nouveau levé vers deux heures, et sur cette élévation il me gêne horriblement pour les recoupements que je m'efforce de prendre avec l'instrument de Burnier, sur toutes les hauteurs et sur les ruines qui nous environnent. C'est à présent qu'il nous faut faire notre apprentissage pour supporter les brusques changements de température ; ici le vent nous glace quand, il y a une heure à peine, nous ne savions comment nous défendre de la chaleur et des mouches à el-Hit.

Sur le petit plateau que nous foulons se trouvent des pierres qui semblent avoir été apportées là par des mains d'homme ; sont-ce les restes de quelque poste avancé des Druses pendant la guerre avec Ibrahim, ou bien doit-on assigner à ces ruines une époque plus ancienne, c'est ce que je laisse décider à d'autres voyageurs.

Devant nous, au nord et à l'est, s'étend le Ard-el-Bathanyeh, dont M. Porter a établi l'identité avec l'ancienne Batanée ; les nombreux villages ruinés que nous apercevons de tous côtés témoignent de la prospérité de ce pays à l'époque romaine.

Au fond de la vallée située au sud du tell Hazzan, se trouvent les ruines d'une ville nommée Sakka, mais elles ont été visitées par Burckhardt et par Porter, qui n'y ont trouvé que quelques inscriptions d'un assez médiocre intérêt.

Josèphe distingue la Batanée de la Gaulanitide : elle en était séparée, dit-il, par la Trachonitide. Sous Hérode ces provinces furent réunies à l'Auranitide ; c'est dans le Ard-el-Bathanyeh qu'il faut placer notre Batanée, d'autant plus que les ruines de Sakka s'identifient parfaitement avec celles de Saccea, qui fut la capitale d'une partie de la Batanée, que Ptolémée (livre V) indique comme proche des monts Alsadamus, au pied desquels est située, dit-il, la Trachonitide.

Le sommet de notre tell n'a rien en lui-même d'intéressant ; les herbes, qui paraissent devoir y être abondantes au printemps, sont complétement desséchées, et Delbet notre botaniste ne trouve qu'une seule fleur, c'est

une petite colchique d'automne bien chétive. Nous remarquons aussi quelques touffes de menthe, mais c'est à cela que se borne, pour le moment, la végétation du tell Hazzan.

Vers quatre heures et demie nos observations sont finies, et nous reprenons le chemin d'el-Hit à la grande satisfaction de nos gens qui commençaient à ne plus pouvoir résister au froid. Durant cette station nous avons fait plus ample connaissance avec Nacem; le gaillard est monté sur une superbe jument hanezeh, que son père vient d'acheter 10,000 piastres; il la manie fort gracieusement en lui faisant faire les évolutions du jeu de djerid.

A notre arrivée à el-Hit nous trouvons Cheikh-Assad-Amer plus poli que jamais; il nous attend dans sa cour et veut au moins nous faire descendre de cheval; mais la nuit est venue, et il nous faut retourner au campement. Nacem nous reconduit jusqu'à l'extrémité du village.

Nous trouvons aux tentes Cheikh-Iousef; le pauvre homme a l'air fort attristé de la visite que nous avons faite à son ennemi, et que nous ne pouvons lui faire à lui-même, car les règles de l'étiquette s'y opposent; nous le consolons du moins par l'offre d'un verre d'eau-de-vie que le digne homme boit d'un seul trait avec une indicible satisfaction.

Notre soirée se passe à travailler, tandis que les rafales ébranlent notre tente au point d'éteindre plusieurs fois nos bougies.

SAMEDI 14 NOVEMBRE.

Nous nous sommes levés avec le jour, et tout en déjeunant nous apprenons que nous avons manqué la plus belle occasion de voir une noce arabe chrétienne. Un jeune homme d'el-Hayat avait obtenu la main d'une jeune fille chrétienne d'el-Hit; la noce devait se célébrer hier, et par ordre du cheikh on serait venu faire les cérémonies devant nos tentes. Mais voici que le cheikh druse d'el-Hit, notre hôte d'hier et le souverain des deux villages, a refusé de laisser partir la fiancée; il veut, avant de donner son consentement, qu'on lui fasse un cadeau; c'est une espèce de droit seigneurial, qu'il est, à ce qu'il paraît, d'usage de payer en cette occasion; mais, cette fois, Cheikh-Assad-Amer se montre plus exigeant que d'habitude et demande 1,000 piastres, et, comme on ne peut ou on ne veut les lui donner, la noce se trouve remise. Nous en sommes bien fâchés pour les mariés d'abord, et pour nous ensuite, qui nous trouvons ainsi privés d'un spectacle nouveau et intéressant sans doute.

Après déjeuner nous courons à notre maison monumentale, dont nous devons achever le plan avec l'aide d'Antonio; nous dégageons d'un mur moderne une pierre portant des traces d'inscription.

Au moment où nous venons de finir le plan et les croquis de cette maison, une psalmodie étrange nous attire dans une des chambres hautes que nous venons

de quitter il y a quelques instants, et nous y découvrons la plupart des enfants qui nous regardaient pendant notre travail, rangés autour d'un maître d'école; c'est un tisserand de Damas qui est devenu maître d'école des chrétiens d'el-Hit. Les habitants le logent et lui donnent une gratification de 1,000 piastres et de trente mesures de blé; chaque jour, à tour de rôle, un de ses élèves lui apporte à déjeuner, et le soir il dîne à son gré dans la maison du village, où il espère faire meilleure chère. Jamais une porte ne lui est fermée, nous dit-il; avec tout cela ce diable d'homme n'est pas content, et puis il s'ennuie, car sa femme est loin de lui.

L'école se tient de la manière du monde le plus sans façon; chacun lit de son côté en criant à tue-tête, et il en résulte un bruit assourdissant. Les livres sont les psaumes de Daoud-Abou-Souleiman.

Après avoir obtenu ces détails, nous retournons aux tentes.

Sitôt après notre déjeuner, durant lequel nous sommes fort incommodés par une multitude de mouches, Delbet et moi nous allons examiner le birket d'el-Hayat, l'un de ceux épargnés par Ibrahim-Pacha durant la guerre du Haouran. Dans ce pays où les sources font complétement défaut, la première pensée des habitants doit être de se procurer de l'eau, et peut-être nulle part les travaux faits dans ce but ne sont plus beaux et plus nombreux. Chose étonnante, l'eau de ces réservoirs, qui paraît bourbeuse et sale comme celle des mares, est agréable à boire et sans aucun goût. Il doit y avoir quel-

que rapport entre ce fait et l'excellent air du Haouran.

A midi quarante minutes nous nous mettons en route après avoir offert au cheikh un dernier verre d'eau-de-vie, et lui laissant un bakhchichh pour avoir nourri à ses frais durant deux jours toutes nos bêtes de somme ; il nous baise les mains en nous comblant de souhaits d'heureux voyage.

Nous marchons presque directement au sud, en appuyant un peu à l'ouest, vers un village dont nous apercevons les ruines devant nous, et, comme nous sommes en pays ami, nous cheminons à grande allure sans nous préoccuper de nos bagages qui ont pris les devants. Nous traversons des champs dont la terre, d'un rouge foncé, est, dit-on, excessivement fertile ; mais, hélas ! les bras des trop rares habitants ne suffisent pas aux cultures, et l'étendue de leurs terres est telle, qu'ils sont toujours en retard d'un mois sur chacune des opérations de la culture ; le blé produit par ces terres est, dit-on, excellent et jouit de la propriété de se conserver sans se gâter. Le pays est toujours couvert de longues rangées de pierres, à intervalles plus ou moins réguliers ; traces irrécusables des travaux d'un autre âge, alors que le pays était assez peuplé pour que l'on défrichât toutes les terres susceptibles d'être cultivées.

De place en place il me semble reconnaître les traces d'une voie antique allant d'el-Hit à Chobba ; mais ce qui en reste est si peu visible, que j'ai grand soin de donner ceci sous toute réserve.

A une heure trente minutes nous atteignons le village

que nous avions en vue; il se nomme *el-H'amrah.* Sitôt arrivé, je demande aux habitants, qui nous considèrent avec curiosité, s'ils connaissent des Tarikhs; plusieurs nous répondent affirmativement. Je les suis donc, et, après une promenade d'une heure environ, dans laquelle j'ai passé sur les toits de plus de dix maisons différentes, je retourne à nos chevaux, n'ayant trouvé que des inscriptions de l'époque chrétienne; nous avons aussi remarqué dans les ruines d'un grand édifice carré (qui sont probablement des restes d'une église) quelques débris d'un fronton très-orné, mais de mauvais goût.

A deux heures trente minutes nous disons adieu aux Druses et aux chrétiens qui sont à peu près en nombre égal à H'amrah, et nous nous mettons en route pour Chobba, laissant à notre cicerone d'H'amrah un bakhchichh de 5 piastres, sans compter l'indicible admiration que leur a causée la vue de nos revolvers et de mon fusil Lefaucheux, car ces armes leur paraissaient quelque peu diaboliques. Du reste, pour la curiosité, ce sont de vrais enfants; ils n'ont pas assez de leurs yeux pour voir, il faut encore qu'ils touchent, et ils s'amusent à promener leurs mains sur le velours de nos habits.

Nous marchons vers Chobba en suivant toujours la même direction sud-sud-ouest; à notre droite s'élève le tell Cheihan, véritable dôme surmonté d'un petit oualy peint en blanc.

Nous voyons aussi, très-distinctement, les trois petits tells qui font suite au tell Cheihan et que nous reconnaissons au premier coup d'œil pour des cratères; l'un

6

d'eux, par sa forme, rappelle tout à fait le puits Parillou, près Clermont.

Un voyageur nous suit au trot et nous a bientôt rejoints. C'est un négociant chrétien de Damas, protégé français comme il a eu soin de nous le dire d'abord : il porte au panneau de sa selle le quart de mit qui doit lui servir à mesurer la ration d'orge pour son cheval.

Le pauvre diable va comme nous à Chobba, non pour en étudier les ruines, mais pour régler avec le cheikh du lieu dont il se trouve être le créancier d'une somme de 2,000 piastres qu'il lui prêta un beau matin, non pas que ce jour-là le cheikh eût besoin d'argent, car il est riche et n'en manque jamais, mais il est d'usage, chez les Druses, de ne jamais laisser échapper une occasion d'en emprunter; le moindre avantage qu'en retirent les cheikhs est de garder assez longtemps une somme d'argent sans en payer les intérêts, ou bien ils remboursent en marchandises qu'ils estiment à leur bon plaisir, et c'est positivement ce qui arrive à notre compagnon. Le cheikh veut le payer en blé, mais au même prix que s'il était tout rendu à Damas. Le négociant a refusé d'abord; mais, comme il n'a aucun autre moyen de se faire rembourser, il s'est résigné à perdre le prix du transport du blé de Chobba à Damas, et vient aujourd'hui pour conclure. Pour comble de malheur, chemin faisant, nous rencontrons le curé d'el-Hayat, père de Cheikh-Iousef, qui apprend au pauvre négociant que tous les cheikhs druses étant aujourd'hui réunis à Chobba à cause d'affaires graves, il ne pourra

voir le cheikh Fares. Notre homme, déconcerté, se résigne à regagner el-Hayat, d'où il reviendra un autre jour.

Nous marchons sur un terrain couvert de pierres dont la pente se prolonge jusqu'à l'ouad Loua, à la limite du Ledja. Trente minutes après H'amrah, nous passons au premier petit ouad sans nom, qui descend au Loua assez obliquement. Environ dix minutes au delà nous en trouvons un autre plus profond que nous prenons d'abord pour l'ouad Loua que nous ne rencontrons qu'un peu plus loin et qui jusqu'à sa source s'appelle ouad Nemrieh. La vallée est profonde de 20 mètres environ au point où nous le traversons. Le lit du torrent est formé par une lave noirâtre très-dure, au milieu de laquelle l'eau paraît avoir eu beaucoup de peine à se frayer un passage.

Dès qu'on a franchi le torrent, le sol change, la terre devient rare, et la lave se montre partout plus noire et plus poreuse que celle du pays que nous venons de traverser, où elle a l'aspect d'une pierre compacte.

A trois heures trente minutes nous sommes à Chobba, dont l'enceinte commence à quelques minutes seulement de l'ouad; avant d'y arriver, nous sommes au milieu des débris d'architecture; à peine dans l'enceinte, nous côtoyons de beaux réservoirs au centre desquels on a planté d'anciennes colonnes pour mesurer le niveau de l'eau.

Nous suivons ensuite une des grandes rues dallées en lave, bordée tantôt de maisons druses, tantôt d'édifices ruinés. Les Druses, occupés à battre leur grain dans

de petites enceintes semblables à celle que nous avons déjà remarquée à Deir-Ali, nous regardent d'un air curieux, mais bienveillant.

Nous arrivons à une esplanade qui précède le divan ouvert, où l'on monte par quelques marches ; c'est là que tous les chefs druses sont assemblés, et nous voyons, dans la cour, les armes et les chevaux de plusieurs d'entre eux.

A notre approche, le cheikh Fares s'est levé et est descendu dans la cour pour venir au-devant de nous ; tout en échangeant les politesses arabes, il nous touche la main sans la serrer, et porte ensuite la sienne à ses lèvres. Sur son invitation, nous montons au divan, au milieu de l'assemblée des cheikhs, qui tous se lèvent au moment de notre entrée, nous souhaitant la bienvenue ; on nous fait asseoir à la place d'honneur, au coin gauche près du grand cheikh. La lettre de Katar-Bey est remise ; pendant que Fares la parcourt, il se passe une minute d'un silence complet que nous consacrons à l'examen de l'auguste assemblée. Il y a là quarante-deux cheiks presque tous habillés de la même manière, bottes jaunes et rouges, large seroual blanc, sabre à poignée d'argent, pistolets garnis de même, machlah à larges raies noires, et la tête surmontée d'énormes turbans blancs faisant plusieurs tours sur le front, de manière à tenir lieu de visière. Voilà leur costume exact à tous, excepté quelques jeunes cheikhs qui ont le keffieh brodé d'or ou d'argent. Tous portent barbe et moustaches, et ont dans la physionomie quelque chose

de sévère et de martial. L'expression ne manque pas dans ces visages dont le regard est perçant, quoique immobile.

Pendant ce temps Fares a fini la lecture de la lettre, l'a passée à ses voisins, et nous présente alors quelques-uns des principaux chefs; entre autres, notre voisin le grand cheikh qui réside à Soueida. C'est le plus noble des Druses du Haouran, comme chef de la famille Hamdan, dans laquelle la dignité de prince des cheikhs est héréditaire; il est d'un certain âge déjà; sa figure, qui ne manque pas de distinction, est surtout empreinte d'une douceur qui contraste avec l'expression un peu dure du visage de ses voisins.

La conversation s'engage alors; on commence par les protestations d'amitié, les offres de service, les invitations à prolonger le séjour, etc., etc. Tout cela est dit avec les formules arabes les plus exagérées. Cependant ce sujet s'épuise, et la conversation languit. Nous abordons les antiquités du Haouran, et demandant aux cheikhs quelle est leur opinion sur l'origine de ces ruines, et la date de l'expulsion de leurs habitants, ils commencent par protester de leur ignorance, en vantant notre savoir à nous autres Européens; puis la conversation prenant un autre tour et se régularisant, pas un de nos interlocuteurs ne dit un mot insignifiant.

Le grand cheikh, surtout, exprime quelques idées d'une remarquable justesse. Pourquoi, nous dit-il, la France, qui est si peuplée et qui a un si puissant sultan, n'envoie-t-elle pas ici des habitants, auxquels nous don-

nerions, en retour de ce qu'ils nous apporteraient, d'excellentes terres à cultiver? Puis on parla de Paris, du nombre de ses habitants, de l'état prospère de la Syrie à une autre époque, et dont ce pays a conservé tant de traces, et plus d'une fois, durant cette conversation, le nom magique de Bounabarteh vint nous apprendre que le bruit de ses exploits n'était pas moins répandu en Asie qu'en Europe.

On apporte la limonade dans des verres de couleur ornés de cercles dorés, et le serviteur qui nous la présente a sur l'épaule une serviette brodée en soie de diverses couleurs et dont chacun de nous s'essuie la bouche après avoir bu.

Comme nous savons que la question qui a réuni tous les cheikhs doit les occuper plusieurs heures encore, nous nous levons sans attendre le café et nous nous retirons aux tentes, enchantés d'avoir eu l'occasion d'assister à cette assemblée, qui, sans doute, ressemble beaucoup à celle des rois des temps homériques.

Sans nous arrêter au campement, nous nous mettons à parcourir la ville, le théâtre, les thermes, la ruine nommée Beit-es-Seraï, la colonnade; puis guidés par un Druse que le cheikh Fares nous a envoyé, nous nous dirigeons vers les tells situés à l'ouest de la ville pour en faire l'ascension.

C'est de ce côté que se trouvent la plupart des maisons habitées de Chobba. Ces maisons sont de misérables chaumières très-basses et qui paraissent d'autant plus

laides qu'elles sont construites avec de magnifiques débris antiques.

Au delà du mur d'enceinte ou, pour mieux dire, de ses débris, nous trouvons un monticule artificiel de pierres de lave, et qui, sans doute, formait de ce côté une première ligne de défense. Ce ne sont partout, d'ailleurs, que rochers de laves aux formes bizarres.

C'est à quelques pas au delà de cette enceinte que commence la montée du tell Garrarrah, au bas duquel se trouvent deux tombes druses; la pente est très-rapide, mais le pied trouve facilement un point d'appui sur les scories volcaniques qui le couvrent. Cette ascension me rappelle tout à fait celle du cône du Vésuve.

Nous sommes tout essoufflés en arrivant en haut, et Delbet, qui y parvient le premier, pousse un cri de triomphe en me montrant du doigt le cratère béant. Nous avons donc enfin trouvé le mot de l'énigme, et toutes nos prévisions de ce matin se sont réalisées; toute la chaîne de tells, que nous avions suivie aujourd'hui et qui commence au tell Cheihan, est une suite non interrompue de cratères d'où se précipitèrent les cataractes de laves qui ont formé le Ledja, phénomène dont nous nous rendons parfaitement compte du point où nous sommes. Tout autour de nous la vue s'étend sur un pays essentiellement volcanique, et qui rappelle d'une manière frappante les environs de l'Etna près de Catane, ou mieux encore la chaîne des puys près Clermont.

Le tell le plus voisin de nous et qui se nomme le tell

Djemal, monticule déchiqueté, sur les flancs duquel nous reconnaissons les traces de trois cratères successifs, rappelle étonnamment à Delbet la montagne d'Auvergne nommée la *roche de Laval*.

Nous faisons deux fois le tour du tell en jetant çà et là quelques observations qui nous guideront dans nos recherches ; puis, comme le froid commence à nous gagner, nous descendons, ou plutôt nous glissons en quelques minutes jusqu'au pied de la montagne, d'où nous regagnons nos tentes.

Nous y trouvons des visiteurs, des cheikhs, entre autres le cheikh Azimeh de Mejdel, qui nous a envoyé à Damas son cousin Ali-Abou-Hassan. Après la fin de leur séance, les cheikhs se sont empressés de venir nous voir. Cheikh-Azimeh, que je n'avais point encore remarqué dans cette foule de hauts et puissants seigneurs, a une belle physionomie, quoique déjà il commence à prendre de l'embonpoint; ses yeux ont beaucoup de vivacité et d'éclat, et ses manières répondent à cet extérieur agréable. Ses compagnons sont moins distingués, mais très-aimables aussi; il reste avec nous pendant près d'une demi-heure et ne nous quitte qu'après avoir pris la limonade et le café.

Voilà, sous tous les rapports, une bonne et belle journée, et nous ne pouvons nous empêcher de causer, en dînant, de la bonne chance que nous avons eue ; nous sommes heureux en vérité, puisque, dès nos premiers pas dans ce Haouran inconnu et redouté, la fortune nous sourit ainsi.

La soirée se passe comme toujours à travailler, et, au moment où nous commençons à nous mettre à l'ouvrage, Antonio nous appelle pour voir nos moukres occupés à dévorer un énorme plat de riz, que le cheikh Fares leur a envoyé. C'est vraiment un curieux spectacle, et qui vaut la peine de se déranger pour en jouir. C'est merveille de les voir devant cette pyramide de riz, dont pourtant ils ne peuvent avoir raison, sans le secours de deux ou trois Bédouins qui sont venus au camp en curieux, et qui ne laissent pas échapper la bonne aubaine qui leur arrive.

Ce cadeau n'est pas, du reste, la seule libéralité du cheikh à notre égard ; c'est lui qui fournit la nourriture de toutes nos bêtes, et pour nous-mêmes il a envoyé un mouton. Chaque jour que nous passerons sur ses terres, il entend nous traiter avec cette générosité ; ainsi le veulent les lois de l'hospitalité druse.

DIMANCHE 15 NOVEMBRE.

Nous n'avons pas eu de vent cette nuit, et cela nous fait craindre la pluie. En effet, le ciel est couvert de nuages, mais le soleil se montre encore par intervalles. Dès le matin, nous nous mettons à l'œuvre, pour commencer le lever et l'étude des monuments de Chobba : pendant que j'attaque un plan d'ensemble topographique, Delbet est allé faire le plan des thermes et de l'aqueduc voisin.

A peine avons-nous commencé notre travail, que des

moukres viennent nous chercher en toute hâte. Fih-Cheikh-Ktir (beaucoup de cheikhs), nous disent-ils, et en effet, en nous retournant, nous apercevons notre tente toute environnée de cheikhs, qui, avant de se séparer à la fin de leur congrès, sont venus au camp nous faire visite. C'est un trop grand honneur, pour que nous ne nous empressions pas de courir au plus vite ; il serait mal de s'attarder quand quarante-deux rois nous attendent.

Antonio a été prévenu de la visite des cheikhs, et il s'est arrangé de manière à ce que chacun puisse avoir une place à peu près convenable ; il a tout mis en réquisition pour cela, même les coussins de caoutchouc dont le mécanisme paraît faire les délices des deux cheikhs de rang inférieur relégués au second plan. Ces messieurs s'amusent à gonfler et à dégonfler alternativement ces coussins tout le temps que dure la réception.

Après un échange de politesses et d'excuses, la conversation devient plus agréable et plus intéressante; mais ce sont seulement les grands cheikhs qui y prennent part, les autres gardent constamment le silence.

Le grand cheikh Hamdan de Soueida se montre, comme la veille, discret et sensé ; mais un des plus ardents à la conversation est le cheikh Assad-Amer-Abou-Nacem de Hit. Il touche à plusieurs sujets, et insiste particulièrement sur la comparaison des forces de la France et de l'Angleterre; déjà il est au courant des événements de l'Inde et les juge assez sainement du reste; il me semble que les sympathies de ce petit cheikh sont

pour l'Angleterre; il remarque malicieusement qu'en Syrie on voit beaucoup de voyageurs anglais et peu de Français.

Le grand cheikh et le cheikh Fares nous quittent les premiers, aussitôt que le café a été servi, en s'excusant sur la gravité de leurs occupations. Cheikh-Azimeh reste le dernier, et ce n'est pas sans peine que nous pouvons le décider à retourner à Mejdel sans nous attendre.

Quel honneur pour nous que de recevoir à la fois la visite de tous les cheikhs du Haouran! Je ne sais pas si jamais consul a eu pareille chance. Aussi la tête commence-t-elle à nous tourner après un tel événement, et nous serions presque tentés de nous croire des personnages officiels en regardant la banderole tricolore qui flotte sur notre campement.

Après un déjeuner où nous voyons clairement que les honneurs ne nous ôtent pas l'appétit, chacun retourne continuer le travail commencé, Delbet aux thermes et à son aqueduc, moi à mon plan (1). Tout en travaillant, mon compagnon a le bonheur de tuer un magnifique chacal qui se promenait dans les ruines sans penser à mal.

C'est ici le lieu, je crois, de décrire, en quelques mots, les ruines qui nous occupèrent pendant trois jours.

(1) Par suite d'un accident qui m'arriva à Chobba, ce plan ne put être entièrement terminé, c'est pourquoi je ne le publie pas dans l'atlas.

Deux rues de 8 mètres 20 centimètres de large se croisent à peu près au centre de la ville, dans laquelle des portes à trois arches, aujourd'hui dégradées, donnent accès. Au point d'intersection des deux voies, qui est à 380 mètres de la porte Orientale, se trouvent, à l'angle de chaque rue, quatre énormes piédestaux qui probablement supportaient des groupes de statues; nous en avons vu de semblables dans la plupart des villes ruinées que nous avons visitées par la suite. Dans la rue qui se dirige vers la porte sud, on rencontre, à 95 mètres du croisement des deux rues, les thermes de Chobba, dont les ruines imposantes rappellent ceux de Caracalla à Rome ; dans l'intérieur, des débris de voûtes encombrent plusieurs salles de leurs énormes fragments, comme celles des thermes de Dioclétien et de Caracalla. Elles sont faites en scories volcaniques noyées dans le ciment, d'autres sont restées intactes et défieront longtemps encore les injures du temps et des hommes; de toutes parts on remarque les traces des tenons qui ont servi à sceller des revêtements en marbre; les voûtes et les murs sont sillonnés de conduits de poteries qui servaient à la distribution de l'eau dans les diverses parties de l'édifice, au sud duquel régnait un magnifique aqueduc, dont cinq arcades sont encore debout; il amenait l'eau d'une source située à quatre heures de distance dans les montagnes (nous dit-on), à une fontaine ornée de niches qui bordent la rue. Cet aqueduc fait avec les thermes un angle de 120 degrés.

Sur les deux côtés de la rue qui borne les thermes,

se trouve une quantité énorme de chapiteaux et de tronçons de colonnes d'ordre ionique, et, bien que je n'en aie pas de preuve certaine, je suis bien tenté de croire que cette rue était bordée, comme celles de Djerasch, de Palmyre et de Sebastich, de longues colonnades qui, à coup sûr, valaient bien les portiques modernes de nos rues à arcades.

Dans la seconde partie de la rue, se dirigeant de l'est à l'ouest vers les tells volcaniques dominant la ville, et qui, par une pente assez douce, commence à s'élever, on trouve, sur la droite, à 180 mètres environ du centre de la ville, cinq colonnes debout, débris d'un temple hexastyle qui n'a conservé qu'un pan de mur de sa cella.

Le théâtre est à quelque distance; il a dix rangs de gradins divisés en deux séries par une terrasse qui les sépare; il compte trois entrées dans sa partie inférieure, et quatre dans sa partie supérieure. Le plus grand diamètre de l'arène est de 20 mètres; le postscénium mesure 42 mètres 24 centimètres de long sur 8 mètres 65 centimètres de large, jusqu'à la galerie qui règne entre le postscénium et les murs de soutenement des gradins.

Entre ce théâtre et la rue s'élève un petit temple carré d'un assez bon style, et au-dessous duquel règne une espèce de crypte. Enfin, à quelques pas plus haut, se trouve la ruine la plus étrange que j'aie jamais rencontrée; c'est une grande niche, ou, pour mieux dire, une abside flanquée, au retour, de deux ailes ornées de niches carrées à consoles. Était-ce la cella d'un temple

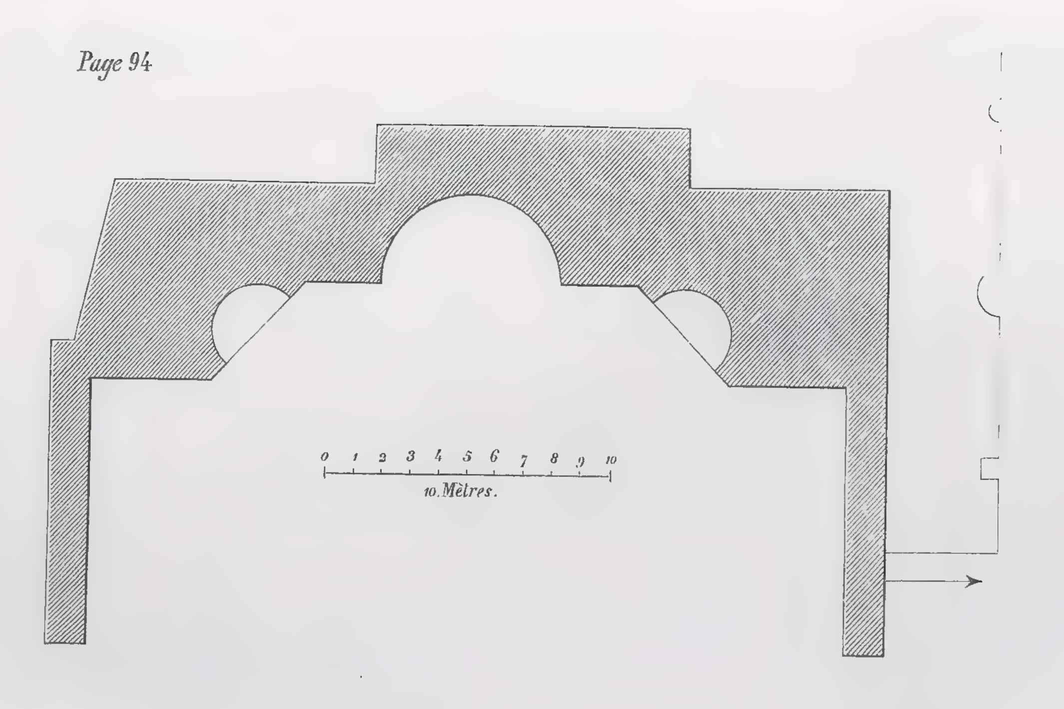
inachevé ? Je serais tenté de le croire, mais n'ose me prononcer, car cet édifice ne me paraît pas avoir jamais été destiné à recevoir une voûte ; quelques familles druses s'y sont établies et nomment ces ruines beit-es-seraï (la maison du palais); mais ici, plus qu'ailleurs, je crois que le plan fera mieux comprendre cet étrange édifice que toutes les descriptions possibles. A la nuit tombante, nous rentrons aux tentes, et après le dîner nous entendons chanter les moukres, qui, mis en gaieté par la libéralité du cheikh Fares, dansent au son d'une casserole frappée par l'un d'eux à la manière d'un tambour de basque. Comme toujours, c'est Derviche le bossu, qui fait les frais du divertissement; il danse je ne sais trop quoi; mais à coup sûr cette chorégraphie est digne d'une Peau rouge ou d'un Patagon ; tandis que les autres frappent leurs mains en cadence, il chante une espèce de litanie improvisée en l'honneur de ses amours, et le cœur répond par un souhait de réalisation pour les désirs du chanteur.

Après nous être amusés quelque temps de ce curieux spécimen des plaisirs arabes, nous regagnons nos tentes, où nous reprenons nos plumes jusqu'à une heure assez avancée.

LUNDI 16 NOVEMBRE.

Contre nos prévisions la journée d'hier s'est passée sans pluie, et ce matin le ciel s'est tout à fait remis au beau; le soleil luit, il est même très-chaud. Encore une

Page 94



fois le bonheur nous accompagne. Pendant que Delbet va terminer son plan des thermes, je prépare du papier photographique, et, au moment où je termine cette opération, je vois venir le cheikh Fares, qui se montre très-aimable; notre conversation roule sur la politique, et je suis étonné de l'influence que les événements de l'Inde ont sur l'opinion des Druses à l'endroit de l'Angleterre. Le cheikh profite de ce sujet pour protester de son admiration et de son dévouement à la France; il m'apprend encore que dans la réunion d'hier il a été traité de la paix avec les Arabes Haouraniés, qui habitent Bosrah et ses environs; ce qui me cause le plus grand plaisir, attendu que désormais la route nous sera ouverte. J'atteindrai donc enfin cette antique métropole de l'Arabie romaine, objet de tous mes désirs, et que, de Damas, on me montrait comme inabordable. Après le déjeuner chacun de nous retourne à ses travaux; vers quatre heures, au moment où je m'apprête à descendre d'un vieux mur où je suis grimpé pour prendre un croquis, les pierres qui me servaient de point d'appui s'ébranlent, et je tombe avec elles d'une hauteur de 3 mètres. Grâce à Dieu, j'en suis quitte pour une luxation du pied gauche, et je crains fort que cette mésaventure ne vienne apporter une entrave sérieuse à la suite de notre voyage; mais je dirai de suite qu'il n'en fut rien.

Après que Delbet eut appliqué l'appareil usité en cette occurrence, nous dînons comme si de rien n'était, et, tout en causant, il me parle d'une visite qu'il a été faire à un malade que le cheikh Fares l'a prié d'aller

voir, et me dit qu'il a trouvé un porc dans la cour de la maison; il en a pris acte comme preuve de l'hypocrisie des Druses, qui se vantent de suivre le Coran. Mohammed nous raconte à l'appui de cette opinion qu'hier, étant à prendre le café chez Fares, celui-ci a observé toutes les prescriptions du Coran comme eût pu le faire un imam, et il prétend que c'est pour eux un système de politesse ou de politique de se montrer partisans des idées religieuses de leurs hôtes, quelles que soient ces idées.

Décidément la réputation médicale de Delbet fait des progrès parmi les Druses de Chobba; car celui des serviteurs du cheikh qui a été mis par lui à notre disposition amène au docteur un homme qui est né avec une jambe plus courte que l'autre et qui désire que le Hakim-Bey la lui allonge; aussi le docteur renvoie-t-il cet ingénieux client à l'auteur de ses jours, en lui déclarant que sa demande dépasse la science des Européens en général, et la sienne en particulier.

MARDI 17 NOVEMBRE.

Ce matin mon entorse va mieux, mais, pour être en état de monter à cheval demain, je dois complétement abandonner les travaux entamés à Chobba; je reste donc sous ma tente, je passe ma journée à recevoir des visites; d'abord celle du cheikh Fares, puis celle de son fils, et enfin celle d'un père Antonite, du diocèse de Bâalbek, en mission dans le Haouran.

Après le déjeuner, Delbet retourne visiter ses malades, et pendant son absence éclate un épouvantable orage qui menace de tout renverser; des torrents de pluie inondent notre tente; Mohammed et moi, nous nous efforçons de mettre à l'abri nos papiers et tout ce que l'humidité pourrait détériorer. Le reste de la journée n'offre rien de bien saillant; à demain donc.

MERCREDI 18 NOVEMBRE.

Aujourd'hui le soleil est radieux, et ma jambe va si bien que, chevauchant sur le dos d'un moukre, je vais m'installer à peu de distance du campement pour dessiner une vue perspective des thermes, dont la photographie n'a point réussi; aussitôt que j'ai fini, j'ai de nouveau recours à mon moukre, et vais, en compagnie de Delbet, faire une visite à notre hôte. Je ne répéterai pas ici la description que j'ai déjà faite d'une réception druse, car elles se ressemblent toutes; seulement, cette fois, ce sont les fils du cheikh qui nous servent. Nous rentrons vers midi au campement. Après avoir donné quelques consultations, Delbet monte à cheval suivi d'Antonio, pour aller étudier en détail les tells volcaniques. Je dois, hélas! renoncer à cette course, car il faut me ménager, attendu que nous partons demain pour Mejdel. Durant l'absence du docteur, je profite du même mode de locomotion que ce matin, pour terminer, à l'aide d'un croquis cavalier, le plan d'ensemble de Chobba que mon entorse m'a forcé d'interrompre.

Pour la course de mon compagnon de voyage, je copie textuellement ses notes.

« Parti du campement à trois heures, je me dirige sur les tells situés à l'ouest de Chobba pour en faire l'exploration. Nous escaladons le second des deux tells les plus voisins de Chobba, c'est le tell Djamel, ainsi nommé par suite de sa ressemblance avec la bosse d'un chameau ; il fut, sans aucun doute, le cratère primitif d'où sortirent les laves sur lesquelles Chobba est bâtie ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un amas de roches et de scories volcaniques, mais, malgré l'irrégularité de la forme, on distingue très-bien la trace de trois cratères successifs.

« Nous passons ensuite au tell situé le plus au sud, joli cône adventif, tout à fait semblable au Vésuve, ou plutôt aux cônes satellites de l'Etna ; il s'appelle Garrarrah, comme le premier, sans doute à cause de sa ressemblance avec lui et avec un tas de blé qui, en arabe, se nomme garrarrah. Quoi qu'en dise M. Porter, le premier tell s'appelle bien aussi le Garrarrah, et non tell Chobba ; ce sont les Arabes et les habitants des villages éloignés qui lui donnent ce dernier nom, mais à Chobba même, et nous le tenons du cheikh Fares, qui nous le répète le soir à dîner, on l'appelle tell Garrarrah. »

(Nous avons mis vingt minutes pour venir du pied du tell Djamel au pied du tell Garrarrah.)

A l'ouest et au sud-ouest de ce tell ainsi que du premier Garrarrah, il existe un amas de matières volcaniques aux formes anguleuses qui s'étendent en s'avançant jus-

qu'au bord du Ledja; ces laves pourraient bien être sorties des flancs du cône par quelques ouvertures latérales, comme cela arrive fréquemment dans certaines éruptions.

C'est en gravissant d'abord ces déjections volcaniques que nous montons sur le tell; je lance mon cheval sur la pente, en me penchant sur son cou pour l'aider à la gravir; mais elle devient si rapide, qu'il est sur le point de se renverser, et Antonio m'arrête en me criant que je vais rouler avec mon cheval jusqu'au bas de la montagne; je mets alors pied à terre, tandis qu'Antonio hisse nos pauvres chevaux, qui arrivent au sommet tout étonnés de se voir ainsi suspendus.

Le cratère est un cône presque parfait, profond de 4 mètres à peu près; au centre sa circonférence mesure 320 pas.

A quatre heures vingt-huit minutes, nous sommes descendus, et cheminons vers le quatrième tell (tell Cheihan), en passant entre deux monticules de déjections volcaniques. Là se trouvent des tentes de Bédouins sous lesquelles rampe une troupe d'enfants. Au delà la terre est cultivée, mais à chaque pas on rencontre d'énormes tas de pierres rassemblées en murailles dans les temps anciens.

A quatre heures quarante-huit minutes, au moment où nous arrivons à la base du tell Cheihan, nous découvrons tout à coup un ouad assez large, et dont je ne puis tout d'abord déterminer la direction au point où nous sommes. Le lit de l'ouad s'étend de manière à for-

mer une espèce de lac très-petit; l'eau y séjourne sans aucun doute plus longtemps qu'ailleurs, car il s'y trouve une grande quantité d'herbes desséchées. Au delà de cette espèce de renflement, au contraire, le cours de l'ouad se fait jour à travers des rochers volcaniques et ne présente aucune espèce de végétation.

C'est là l'ouad Loua, qui, venant de Chobba, contourne le tell Cheihan, en l'isolant du Ledja proprement dit. Au delà de l'ouad nous commençons à gravir la pente du tell, et il devient tout à fait évident que c'est un cratère de soulèvement qui s'est ouvert dans sa partie ouest; il est encore beau comme si le volcan était prêt à se rallumer, et devant lui sont amoncelées les déjections volcaniques qui en sont sorties. Nous pénétrons par cette ouverture dans l'intérieur du cratère, et nous nous trouvons alors dans un vaste amphithéâtre dont le fond présente une ligne presque droite; cette partie forme un escarpement presque perpendiculaire; le plancher de l'amphithéâtre est très-inégal et formé de laves.

Au grand désespoir d'Antonio, j'entreprends le tour du tell Cheihan pour retourner à Chobba. La pluie nous a surpris, et nous sommes au milieu des nuages dont nous recevons ainsi les faveurs de première main. Toute la partie nord et ouest du tell est entourée d'une masse de roches volcaniques qui, du côté nord surtout, forment comme une seconde montagne; nous contournons le tell, proprement dit, par un chemin incroyable; puis, quand nous avons atteint le pied de la montagne, nous trouvons un sentier bien battu sur une terre volcanique

assez ferme sous le pied du cheval ; nous nous mettons au galop pour contourner la hauteur, et, au bout de dix minutes, prenant la tangente, nous croyons n'avoir plus qu'à marcher droit sur Chobba ; mais bientôt nous nous apercevons que nous allons à Omm-ez-Zeitoun ; un profond ravin, formé par les pluies d'hiver, se présente devant nous se dirigeant vers l'ouad Loua qui, à partir de ce point environ, commence à tourner pour passer à gauche du tell Cheihan. Nous galopons vers la droite, en suivant le contour du tell, et nous nous trouvons bientôt au point où nous avons passé l'ouad en venant.

Peu après avoir traversé l'ouad, nous avons sur la gauche un petit moulin ; il est situé sur l'ouad Loua, mais en face d'un point où celui-ci reçoit un autre ouad venant du sud-est, sans doute l'un de ceux que nous avons traversés en venant de Hit à Chobba ; entre ce dernier pays et H'amrah, au niveau du confluent des deux ouads, il y a une dépression qui paraît recevoir le trop-plein des ouads lors de la saison des pluies.

Nous suivons ensuite un sentier qui serpente à travers des monticules de rocailles volcaniques, en longeant la rive gauche de l'ouad, qui, au-dessous de Chobba, paraît avoir un cours très-tourmenté, car il a dû s'ouvrir un passage à travers des monceaux de lave. Laissant alors le torrent à gauche, nous ne tardons pas à rentrer dans Chobba par la porte nord ; il est presque nuit quand je reviens aux tentes, mouillé jusqu'aux os, mais ravi du résultat de ma course.

J'étais rentré depuis longtemps et occupé à surveiller les préparatifs du dîner que nous donnons ce soir au cheikh Fares et à son fils Mahmoud; peu après le retour de Delbet, nous voyons arriver nos hôtes.

Le cheikh est, comme toujours, très-aimable; il tourne ses compliments arabes de façon à leur ôter une partie de leur banalité ordinaire, et il répond d'une manière pleine d'intelligence à toutes nos questions sur la topographie et les mœurs du pays. C'est de lui que nous apprenons pour la première fois comment on fait un cheikh druse. Il pousse même l'amabilité jusqu'à déplorer la dégradation toujours croissante des ruines de Chobba; que faire à cela? nous dit-il, le gouvernement ne les réparant pas, ce n'est point nous, Druses, qui pouvons le faire, car notre position ici est trop précaire; pressés par les Arabes d'un côté et exposés de l'autre à l'arbitraire et aux vexations du gouvernement turc, nous ne pouvons entreprendre aucune œuvre durable; car quel paysan druse songerait à planter des arbres dans une terre qui ne lui appartient pas et quand il n'est point sûr de n'être pas forcé de quitter dans quelques mois le village où il se trouve? quel cheikh pourrait, dans une telle position, penser à consolider des ruines ou même à se bâtir une maison convenable?

Dans cette conversation le cheikh Fares se montre digne de la réputation d'homme d'expérience dont il jouit parmi les Druses, et c'est à cette réputation qu'il doit de voir sa maison choisie habituellement par le

prince des cheikhs comme centre de réunion aux jours des grandes assemblées.

Quant au dîner proprement dit, Cheikh-Fares se conduit en homme bien élevé et se sert, sans gaucherie, de la fourchette européenne. Son fils Mahmoud est silencieux; c'est un peu, je crois, la faute de ses dix-sept ans; mais pourtant il est marié depuis plus d'un an déjà, et il paraît que la noce a été splendide. Quatorze villages ayant été invités, les fantasias durèrent un mois; suivant l'habitude, chacun des invités avait apporté son présent, et il y avait, entre autres, un troupeau de trois cents têtes de bétail.

A neuf heures et demie, mes invités nous quittent; le reste de la soirée est employé à régler la grande affaire du bakhchichh.

JEUDI 19 NOVEMBRE.

Il a plu toute la nuit, et ce matin les averses continuent; le ciel est gris et triste, et notre campement, que nous trouvions si agréable, commence à nous paraître intolérable depuis que notre tente est humide au point de mouiller complétement nos lits : aussi, comme je me suis assuré que, mon pied allant beaucoup mieux, je pourrais me tenir à cheval, nous décidons que nous partirons aujourd'hui même pour Mejdel. La matinée se passe à faire notre courrier, que nous laisserons au cheikh Fares qui, par la première occasion, fera passer nos lettres au consul de France à Damas.

Nous devons déjeuner ce matin chez notre cheikh, et, quand vers midi son fils Mahmoud vient nous chercher, il nous trouve tout occupés à faire lever notre campement, car le bagage prendra les devants sous la garde d'Ali-Abou-Hassan. Nous le suivons enfin, après l'avoir fait attendre près d'une heure, un peu inquiets de la réception du cheikh, attendu que, depuis notre séparation d'hier soir, il s'est passé de grands événements. La veille, nous nous étions occupés de la grave affaire du présent que nous devons offrir à notre cheikh ; nos prévisions sous ce rapport sont beaucoup dépassées, car, au lieu de misérables Bédouins que nous nous attendions à rencontrer, voici que nous sommes les hôtes de grands seigneurs druses qui nous traitent avec une générosité fort embarrassante. Depuis cinq jours, le cheikh Fares nous envoie chaque matin pour notre table un mouton, des poulets et des œufs ; de plus, il nourrit très-confortablement tout notre personnel, bipède et quadrupède ; enfin il a positivement défendu à ses administrés de vendre à notre drogman quoi que ce fût. Sans doute c'est faire les choses en grand et généreux seigneur, et nous étions loin de nous attendre à pareille réception. Mais cela ne fait pas du tout notre affaire. Antonio en profite seul, vu que nous le payons toujours le même prix, et qu'il nous reste à dédommager nos hôtes par des présents dignes d'eux et de nous.

Or, l'inventaire fait de tout ce que nous possédons de cadeaux, nous sommes effrayés de l'insuffisance de nos ressources. En effet, nous manquons d'armes, et

c'est le seul objet qui ait en ce pays quelque succès. Nous décidons enfin qu'on offrira au cheikh Fares une queue de manteau de cour en tulle lamée d'argent fin, montée sur fond rouge et ornée de glands et de crépine en argent.

Mohammed et Antonio s'inquiètent beaucoup de savoir ce qu'il pourra en faire. Sans partager leurs préoccupations, nous y joignons quelques menues bijouteries et, qui plus est, la promesse de lui envoyer de France, à mon retour, un fusil Lefaucheux, semblable au mien ; attendu que, depuis mon arrivée ici, le digne cheikh ne cesse de m'obséder pour que je le lui cède, coûte que coûte.

Mohammed, que nous avons chargé, hier, après le départ du cheikh, de se rendre chez lui pour lui offrir nos présents, accompagne le tout d'un pathos arabe magnifique. « L'émir, dit-il, a apporté cette étoffe pour en faire don à quelque grand pacha, mais il a voulu la donner à lui, cheikh Fares, le plus hospitalier des Druses, et son meilleur ami parmi eux, etc., etc. »

En résumé, les cadeaux ont été bien venus, seulement nous craignons qu'un examen attentif et fait à froid n'ait un peu diminué l'effet du discours de Mohammed.

Mais, dès notre arrivée, nous sommes reçus plus que poliment par le cheikh Fares, qui nous fait pénétrer dans le divan de son harem. Les tapis dont il est garni paraissent fort beaux, et nous regrettons d'être obligés de les

fouler aux pieds avec nos bottes sales; il y a au milieu de la chambre une table demi-circulaire portée sur des pieds très-bas.

Après nous avoir reçus et complimentés, le cheikh nous quitte pour aller veiller lui-même aux préparatifs du repas, et, en son absence, c'est son fils Mahmoud qui nous offre les chebets et le café.

Enfin les plats paraissent, ce sont les serviteurs qui les portent, mais c'est le maître de la maison qui les range sur la table garnie d'une nappe; il y a, à ce qu'il paraît, un ordre à observer dans cet arrangement comme dans le service d'une table européenne, car le cheikh y met un soin et une attention extrêmes.

La table est toute couverte de plats au nombre de quinze, et les bords sont garnis de pains ronds à l'arabe. Le cheikh préside au service, sans prendre d'abord aucune part au repas, et ce n'est que vers la fin et sur nos instances qu'il se met à table.

Les mets sont plus nombreux que variés; au centre se trouve l'inévitable monceau de pilau flanqué, à droite et à gauche, de deux plats de friquets. Les plats de viande sont rangés tout autour et tous en partie double, deux plats de koubbé, deux poulets rôtis, deux de moutons grillés, deux de moutons à la sauce, deux de chevreaux rôtis.

Tout cela est excellent, et nous n'avons aucun mérite de faire honneur au déjeuner; mais ce qui est plus méritoire, ce sont les tentatives que nous faisons pour manger à l'arabe, car notre couvert se réduit à une cuiller de bois. Le repas fini, nous nous levons pour aller nous

laver le visage et les mains à une immense aiguière près de la porte. Le cheikh fait ses ablutions de la manière la plus complète en inondant sa barbe de mousse de savon; mais, en cette circonstance, il s'abstient de répéter les formules de prières musulmanes qu'il récitait l'autre jour avec ostentation devant Mohammed.

Dès que nous avons quitté la table, Antonio va s'y asseoir à la tête de tout notre personnel que le cheikh n'a pas voulu laisser partir sans lui donner à dîner. C'est, d'ailleurs, une habitude arabe que les serviteurs viennent s'asseoir à la table que leurs maîtres ont quittée.

Après nos moukres se présente une troisième classe de convives, ce sont les gens de la maison; puis la nappe est enlevée, et l'on nous apporte, comme dessert, un plateau de magnifiques raisins de Damas.

Au moment où l'on vient de servir le café, le cheikh s'approche de Mohammed et entame avec lui une longue conversation qui ne finit qu'au moment du départ. Nous sommes assez intrigués de cet aparté. Je me fais d'étranges illusions sur le caractère arabe, si mon fusil, l'objet de la convoitise de notre estimable cheikh, n'est pas le sujet de tous ses frais de haute diplomatie ; mais ce sera en pure perte, car Mohammed, qui sait lui répondre, ne manque pas de lui promettre de nouveau en mon nom un fusil semblable au mien, tout en le refusant pour le moment. A mon entrée en campagne, je suis bien déterminé à ne me dessaisir d'aucune de mes armes.

Nous partons donc emportant mon fusil, mais bien

avertis qu'il faudra désormais le montrer le moins possible. Nos adieux au cheikh sont, d'ailleurs, polis. Je fais remettre par Mohammed un assez gros bakhchichh aux gens de notre hôte, qui s'est résigné et qui continue à se montrer aimable.

Il est deux heures quand nous nous mettons en route pour Mejdel ; une dernière averse vient de tomber, et nous n'espérons pas en être exempts pour la fin de la journée ; mais nous serons, sous ce rapport, plus heureux que nous n'avions pensé.

Un cavalier nous a été donné par le cheikh Fares ; c'est lui qui nous guide à travers un labyrinthe de débris volcaniques que nous rencontrons au pied du tell Garrarrah. Nous contournons d'abord la partie sud de ce tell sur le point où se trouvent des amas de laves qui, de ce côté comme à l'ouest, descendent vers le Ledja.

Quand nous avons complétement dépassé ce tell, nous voyons que nous sommes sur une espèce de rampe très-rapide qui du bord de la Ledja s'élève jusqu'au pied de l'Abou-Tumeis. Vingt minutes après notre départ de Chobba, nous traversons un petit ouad ou, pour mieux dire, une ravine qui, descendant les flancs de l'Abou-Tumeis, ne tarde point à se perdre. Ce torrent paraît être l'Abou-Gerba, d'après ce que nous en a dit le cheikh Azimeh.

A deux heures quarante-cinq minutes, nous avons à notre gauche un petit village à dix minutes environ de notre route directe. Nous allons le reconnaître ; c'est Mourdouk, que nous quittons après quelques minutes de repos

près d'un bel arbre qui ombrage le Medafeh. Ce village compte vingt familles toutes druses; nous en redescendons en suivant le lit d'un petit ouad qui traverse des champs en terrasses garnis de murs de soutenement, et qui, après avoir passé devant Rimeh, ne tarde pas à se jeter dans la branche ouest de l'ouad Kennaouat.

Un peu plus loin, nous apercevons sur la droite, à une demi-lieue de distance, le village de Bureikeh habité par vingt-cinq familles druses.

A trois heures trente minutes, nous avons laissé à notre gauche un monticule sur le sommet duquel il m'a semblé apercevoir quelques vestiges d'un retranchement en pierres sèches. Au nord de ce tertre et immédiatement au bas se trouve un birket qui paraît avoir fourni de l'eau à des travaux d'irrigation dont on voit çà et là des traces. Ce lieu se nomme tell Dibbeh; ne serait-ce point là le tell Doubba indiqué dans certaines cartes comme une montagne importante?

A trois heures quarante-quatre minutes nous atteignons un tertre couvert de ruines qui se nomme Deir. Il nous semble bien, en effet, qu'il y a un monastère, car c'est un seul massif de bâtiments entouré d'un mur et n'offrant que deux portes, une grande et une petite. Sur cette dernière se trouve une inscription complétement illisible et que nous nous efforçons en vain de déchiffrer. Deir n'est plus habité aujourd'hui que par des chacals et des perdrix.

De Deir nous voyons très-distinctement à notre droite le village de Rimeh-el-Lehef qui, dans cette direction,

vient après Bureikeh et paraît être situé au-dessous de la pointe sud du Ledja ; ce village compte trente maisons environ dont quatre ou cinq sont chrétiennes.

Trois quarts d'heure environ avant d'arriver à Mejdel, nous contournons, en le laissant à notre gauche, le village de Keffer-el-Loha, visité par Burckhardt, qui y trouva les restes d'une église chrétienne, dont une colonne, que nous apercevons, est encore debout de l'autre côté du village ; nous traversons un bel ouad qui alimente deux birkets près desquels nous passons. C'est une des branches de l'ouad Kennaouat, qui de là coule entre Mejdel et Rimeh, suit la partie sud du Ledja, comme le Loua sa partie ouest.

Sur notre droite, les nuages s'étant un peu élevés, nous pouvons suivre des yeux la pente de l'Abou-Tumeis, et nous apercevons sur un escarpement voisin une tour qu'on nous dit être dans la direction de Kennaouat.

A peine avions-nous dépassé le village, que nous voyons arriver un cavalier nous annonçant la venue du cheikh Azimeh, qui, dès qu'il avait appris notre arrivée, avait réuni tout ce qu'il avait de cavaliers sous la main, et s'était mis en marche pour venir à notre rencontre.

Nous ne tardons point, en effet, à apercevoir une ligne de cavaliers s'avançant sur un seul rang ; plusieurs portent des abayas rouges et montent de fort beaux chevaux. Ils sont tous armés de la lance ; au centre le cheikh Azimeh, vêtu d'un magnifique cafetan vert orné de fourrures, et la tête surmontée du turban national, porte pour toute arme un sabre recourbé, à poignée d'argent. De

loin nous échangeons un premier salut. A notre rencontre, Azimeh et son jeune frère Abdallah mettent pied à terre et viennent nous toucher la main. Azimeh s'informe de l'état de ma blessure, puis nous nous remettons en marche, moi au centre, Delbet à droite et Azimeh à gauche, ce qui chez les Druses est la place d'honneur. Notre cheikh est charmant, il a toujours le sourire aux lèvres, et il trouve le moyen de donner un tour gracieux et insinuant aux banalités de la politesse arabe. Je me trompe fort, ou ce gaillard-là ferait un fameux diplomate.

Bientôt Mohammed, partant à fond de train et provoquant Abdallah, le frère du cheikh, commence la fantasia, à laquelle prennent immédiatement part les cavaliers les mieux montés ; tous se lancent sur la piste les uns des autres, en brandissant leurs lances et en poussant des cris rauques pour animer leurs chevaux. Tous ces cavaliers sont assez forts, mais aucun d'eux n'approche de Mohammed pour les changements de direction. Ils parcourent des courbes à rayons assez grands, au lieu d'arrêter court leurs chevaux, en les faisant ployer sur les jarrets, et de les faire tourner sur place, ce que Mohammed fait si bien.

Enfin nous touchons au village, et la fantasia cesse, tous nos cavaliers étant venus se ranger autour de nous. La plus grande partie de la population est sur pied pour nous recevoir, de sorte que nous faisons une entrée quasi-triomphale dans la capitale du cheikh Azimeh.

Mejdel a le même aspect que tous les villages que nous avons rencontrés jusqu'ici : de loin, des pans de murs

irréguliers, encore debout, et quelques tours carrées, leur donnent un aspect très-pittoresque; de près on ne voit que des ruines noirâtres et des maisons, ou plutôt des cabanes druses si basses qu'elles ressemblent à des tas de terre.

La demeure du cheikh Azimeh, où nous arrivons après quelques pas dans le village, est une maison ancienne fort mutilée; deux escaliers antiques partaient des extrémités de la maison pour se réunir au centre, en donnant accès à l'étage du haut; ils ont été brisés et remplacés par de véritables échelles de meuniers. C'est par l'un de ces dangereux huchoirs que, précédés du cheikh lui-même, nous montons à la chambre d'honneur. Cette pièce est assez basse, mais au moins elle a conservé son beau plafond formé de magnifiques pierres de taille. Ce plafond est incliné de manière à faciliter l'écoulement de l'eau.

C'est ici que nous passerons la nuit, car notre tente a grand besoin de sécher.

Pour ce soir c'est le cheikh Azimeh qui nous traite, et il paraît qu'il faut à ses cuisiniers beaucoup de temps pour préparer leurs sauces, car ils nous font attendre. Vers dix heures, ce bien heureux dîner apparaît enfin; cette fois c'est un énorme plateau en jonc tressé qu'on pose à terre et qui remplace la table. Nous mangeons en affamés, ce qui paraît causer beaucoup de plaisir à notre hôte. Nous causons jusqu'à onze heures, et, au moment où nous allons nous séparer, on apporte un grand plateau de cuivre couvert de figues, de raisins secs et de pistaches d'Alep.

VENDREDI 20 NOVEMBRE.

Dès que je suis éveillé je me mets en quête d'inscriptions à travers les ruines qui constituent Mejdel : il paraît que mon ardeur archéologique a été un puissant réveille-matin, car le soleil n'est pas encore levé et tout dort autour de moi. Je retrouve bien quelques inscriptions, mais toutes ont été copiées par Burckhardt.

Delbet ne tarde pas à me rejoindre, et, en attendant le réveil de notre cheikh, nous examinons son medhafeh ; bientôt nous acquérons la certitude qu'il occupe le local d'une ancienne église chrétienne dont une tour carrée qui formait le clocher est encore debout.

Nous rentrons ensuite chez nous pour attendre le cheikh qui doit y venir déjeuner. Nous voulions partir aujourd'hui de Mejdel, mais notre hôte fait tant et si bien, que nous nous décidons à rester, et nous arrêtons que nous emploierons notre après-midi à faire deux courses. Delbet se dirigera sur Besham et moi sur Mezraha.

Après déjeuner, nous nous remettons à parcourir les ruines, et nous finissons par découvrir un sarcophage encore en place dans l'étage inférieur d'un de ces tombeaux de forme palmyrienne si communs dans le Haouran.

Enfin, à deux heures, nous montons à cheval. Delbet se dirige vers la pointe sud du Ledja, et moi, en compagnie d'Azimeh, je me rends à Mezraha ; le pays que

nous traversons présente de toutes parts des traces d'anciennes cultures, mais je dirai de suite que les ruines de Mezraha ne m'offrirent rien d'intéressant, et que le plus positif de ma course fut une ondée qui me mouilla jusqu'aux os.

Je passe donc au récit de la course de mon compagnon que je copie textuellement :

« A une heure cinquante-cinq minutes, je pars de Mejdel marchant nord-nord-est vers le village de Rimeh ; nous passons à côté des tentes d'Arabes pasteurs, et les champs que nous traversons présentent partout des traces d'enceintes et de tas de pierres alignées comme nous en avons déjà tant rencontré ; mais quelle immense somme de travail a dû jadis représenter ce déplacement de pierres ! Ce sont là des monuments laissés par une race de paysans ou peut-être d'esclaves, et qui dureront au moins autant que les temples et les théâtres de Chobba et de Kennaouat. Nous traversons, à ce qu'il paraît, les meilleures terres du Mejdel, car Ali me montre les huit fedhans de terres du cheikh Azimeh, et qui sont célèbres dans le pays par leur grande fertilité.

« A deux heures vingt-quatre minutes, nous sommes au bord de l'ouad Kennaouat, qui se dirige au nord-nord-ouest sur le point où nous sommes, et où le chemin de Rimeh à Mejdel traverse l'ouad, on se trouve à peu près à égale distance de trois villages c'est-à-dire à trois quarts d'heure de marche (à pied), de chacun de ces villages ; ce sont d'abord : Keffer-el-Loha en remontant

l'ouad au sud-est, Mejdel au sud-ouest, et Rimeh au nord-est.

« Au delà de Keffer-el-Loha nous apercevons, presque au bas de la montagne et à l'entrée d'une forêt, Sleim situé un peu plus au nord que Keffer-el-Loha.

« Je trouve que Keffer fait avec le nord, magnétiquement, un angle de 125 degrés ;

« D'après le dire d'Ali, l'ouad Kennaouat, après avoir contribué à former le Scheriat-el-Mandhour, va se jeter dans le Jourdain, et son embouchure est à trois grandes journées de marche d'ici.

« Ali m'apprend encore, et, depuis, cela nous a été confirmé de mille manières, que ce district se nomme Ard-el-Djebel (le pays situé au pied de la montagne) ; il a pour limites, d'un côté, le Lohef du Ledja, et, de l'autre, le Lohef du Djebel-Haouran.

« Après une station de onze minutes employées à prendre ces renseignements, je passe l'ouad à deux heures trente-cinq minutes, et je marche sur Rimeh ; bientôt une averse commence à tomber, et nous accompagne jusqu'à la sortie du village.

« A deux heures cinquante minutes, nous sommes devant Rimeh, au bord de l'ouad, dont je remonte un instant le cours pour aller visiter une ruine, derrière laquelle je trouve un ancien birket alimenté par les eaux du torrent ; c'est le même ouad dont nous avons vu la source à Mordouck. Entre le village et le torrent, se trouve un espace occupé par des tombes ; mais les cimetières druses ont encore un aspect plus triste que

les cimetières musulmans, et c'est à peine si l'on se douterait qu'il y en a un là, sans la présence d'une tombe assez élevée, celle d'un cheikh sans doute.

« Je remarque, dans le cimetière, une fleur qui commence à pousser ses feuilles ; c'est une espèce de liliacée, mais que je ne pourrais déterminer, car les feuilles ne font que se montrer.

« Nous traversons Rimeh, dont l'aspect est celui de tous les villages de cette contrée : des ruines noirâtres, et des rues étroites encombrées de débris. La présence de chrétiens, dans ce pays, nous est révélée par la rencontre d'une jeune fille qui a le visage découvert.

« A trois heures huit minutes, nous quittons Rimeh, qui, à cause de sa situation sur la lisière du Ledja, a reçu le surnom d'el-Lohef, mot qui en arabe équivaut à peu près à frontière.

« Dès qu'on est sorti des enclos qui avoisinent Rimeh, on se trouve engagé au milieu des rochers volcaniques du Ledja, quoique les habitants du village le considèrent comme étant encore dans le Ard-el-Djebel.

« Du haut des premiers boursouflements de lave, j'aperçois dans l'intérieur du Ledja une ligne d'arbres, et il me semble voir un village à côté ; je me dirige de ce côté, marchant à peu près dans la direction du tell Ahmar, au grand désespoir d'Ali, qui s'écrie que nous ne pourrons jamais sortir de cette impasse de pierre avant la nuit.

« Le fait est qu'il paraît incroyable que des chevaux

puissent marcher dans cette partie du Ledja ; tout sentier manque, cè ne sont de toutes parts qu'escarpements de lave, laissant entre eux des espaces où la terre se montre, mais où la marche n'en est pas plus facile pour cela, car ils sont encombrés de débris de rochers qui y ont roulé des coulées environnantes.

« Tous ces monticules de lave ont le sommet arrondi ; ils se tiennent tous les uns aux autres par des ramifications ; les espaces vides où le terrain se montre sont de peu d'étendue ; ici pourtant, comme aux environs de Moussmieh, il me semble apercevoir, dans ces creux, des traces de cultures ; çà et là des tas de pierres formés de mains d'homme et des restes de murs en pierres sèches, que je distingue fort bien des murs récemment construits par les Arabes pour enfermer les bestiaux pendant la nuit.

« Parmi ces monticules de laves, tous ceux dont le sommet est le plus arrondi portent, dans la partie supérieure, une ouverture presque toujours parfaitement circulaire ; presque tous sont égaux en élévation, et ils ne paraissent pas avoir plus de 4 à 6 mètres au-dessus du niveau de la terre dans les dépressions.

« Dans son ensemble, la physionomie du Ledja rappelle un peu celle d'un vase d'eau de savon, dans lequel on se serait amusé à souffler des bulles. Ici les bulles sont en laves ; quelques-unes sont bien véritablement creuses, et l'on aperçoit çà et là de ces cavités ouvertes par le déplacement d'une partie des parois ; il m'a paru qu'en général ces bulles creuses étaient les

moins élevées. Nulle part je n'ai vu de cônes de basalte parfaitement fermés, mais partout on saisit un commencement de structure basaltique.

« 1° La surface arrondie des bulles n'est nullement unie, mais elle forme une espèce de mosaïque formée par des fissures présentant des contours polygonaux ;

« 2° Cette structure devient plus apparente quand l'un des polygones a disparu, laissant sa place vide, ce qui se voit à chaque instant;

« 3° De même, cette structure est encore plus apparente au sommet de ces bulles très-arrondies, qui présentent une ouverture circulaire, autour de laquelle on voit encore les restes de polygones qui la formaient jadis;

« 4° Enfin cette structure est encore apparente sur certaines pentes de lave, où ces polygones se sont détachés par leur propre poids.

« A trois heures quarante-cinq minutes nous arrivons à l'endroit planté d'arbres, ou du moins à l'endroit où ils commencent.

« A quelques cents mètres du point où je m'arrête existent sur ma gauche des ruines informes et inhabitées ; à ma droite sont deux beaux birkets antiques, qui sans doute fournissaient de l'eau aux habitants de Besham; c'est le nom de ces ruines.

« Je descends de cheval et m'approche de ces arbres pour m'assurer de leur nature ; il y a bien quelques buissons, mais ce sont, pour la plupart, de gros troncs très-vieux, courts et contournés, ils poussent dans les

interstices des laves; on les appelle, dans le pays, des bottoms, et ce sont, je crois, des térébinthes. Ils portent un petit fruit noir, dont le noyau fort dur contient une amande d'une saveur agréable. Ali m'apprend que les habitants du pays en mangent beaucoup et s'en réservent pour faire de l'huile.

« Je ne sais s'il y a des oliviers sauvages dans le Ledja, mais aussi loin que je puis voir à ma droite, à ma gauche, ou devant moi, je ne distingue que des bottoms.

« Après avoir pris, de l'endroit où nous sommes, des recoupements, sur tous les points qui nous environnent, j'apprends encore d'Ali que c'est avec le bois de battane qu'on fait les mortiers à café, qui constituent un meuble indispensable pour chaque famille druse ou arabe.

« A quatre heures vingt-cinq minutes je pars de Besham, marchant directement cette fois vers Mejdel, à la grande joie d'Ali, qui tremblait de me voir pénétrer plus avant dans le Ledja.

« A quelques minutes de Besham, nous descendons du Ledja dans une plaine cultivée, c'est un golfe que forme le Ard-el-Djebel; ces terres sont aujourd'hui cultivées par les habitants de Rimeh, car il n'y a personne à Omm-el-Alak ni à Madnet-el-Beit, dont nous apercevons à droite la grosse tour noire. Là, comme dans tout le reste du Ard-el-Djebel, je remarque des traces de travaux agricoles. Au delà de ce golfe terrestre nous traversons de nouveau le presqu'île que le Ledja projette du côté de Mejdel, puis nous en redescendons pour

entrer définitivement dans la plaine, à quatre heures cinquante minutes.

« Au pied même de la falaise, nous trouvons à quelques minutes l'une de l'autre deux ravines qui se jettent dans l'ouad Kennaouat que nous rencontrons à cinq heures précises ; nous commençons ensuite à forcer le pas, et nous arrivons à la nuit tombante à Mejdel. »

J'étais déjà rentré depuis assez longtemps, quand arriva mon compagnon de voyage, et, en attendant le dîner, nous fîmes toutes sortes de tentatives pour sécher nos personnes et nos vêtements à un mangal rempli de charbons ardents.

Quelques mots sur ce que fut le Ledja dans l'antiquité me paraissent devoir compléter la reconnaissance du docteur.

Josèphe mentionne la Trachonitide comme un pays abrupt, stérile et rempli de cavernes servant de repaires à une multitude de brigands. Cette description me paraît se rapporter parfaitement au Ledja, mais la dénomination de Trachonitide semble s'être étendue aux pays voisins. En effet, au mot Kana (Canatha) Eusèbe cite cette ville comme étant dans la Trachonitide et peu éloignée de Bostra. Saint Jérôme nous apprend que la Trachonitide est située au nord de Bostra d'Arabie, vers Damas. C'était la Trachonitide qui servait de refuge à Zénodor, quand il ravageait les environs de Damas, et ce fut à la suite de ces incursions que la puissance romaine remit le gouvernement de la Trachonitide à Hérode le Grand. Guillaume de Tyr rapporte que dans la Trachonitide il se

trouve un grand nombre de vastes cavernes, dont quelques-unes servent de demeure aux habitants, et que, comme le pays ne possède ni sources ni ruisseaux, on recueille pendant l'hiver l'eau de pluie dans des citernes. Du reste, la formation géologique du Ledja me paraît un des phénomènes volcaniques les plus étranges, dont on ne connaît d'autre exemple que la vallée de Tingwalda, en Islande, observée pendant l'expédition scientifique de S. A. I. le prince Napoléon.

Enfin le dîner est prêt, et on peut croire que nous lui faisons honneur. Comme hier, notre soirée se passe à travailler et à causer.

Comme tous les Druses, le cheikh Azimeh a fait la guerre contre les Égyptiens, puis contre les Turcs, et il nous raconte ses campagnes.

L'épisode le plus intéressant est la perte d'une belle jument tuée sous lui dans un combat singulier contre un cavalier turc durant la dernière guerre. L'Osmanli, ayant un fusil, provoquait les Druses. Cheikh Azimeh s'avance la lance en main, espérant que le cavalier tirera de loin, qu'il le manquera, et qu'alors il pourra fondre sur lui. La lance en arrêt, il marche donc vers le Turc à petits pas; mais celui-ci l'attend de pied ferme, et, quand il le voit à portée, il vise la jument d'Azimeh, et lui met une balle dans la tête. Heureusement pour notre cheikh que la pauvre bête eut encore assez de force pour ramener son maître au milieu des siens. Voilà qui, certes, est digne des beaux temps de la chevalerie. Azimeh le raconte sans forfanterie, mais avec un ton de tristesse

motivée par le souvenir de sa belle jument. C'est dans un combat de ce genre que le père d'Azimeh fut tué.

Notre hôte nous donne ensuite un échantillon de son talent musical; il entonne, en s'accompagnant sur le rabbab (1), le chant de guerre des Druses, fait à l'occasion de leur lutte contre Ibrahim-Pacha; mais l'air en est tellement monotone, que j'ai peine à comprendre comment ce chant a jamais pu enflammer l'ardeur belliqueuse de qui que ce soit.

Enfin vers onze heures on se sépare, et chacun gagne son lit. A demain donc.

SAMEDI 21 NOVEMBRE.

Dans notre soirée musicale d'hier nous avons trouvé le moyen d'intercaler quelques études topographiques sur cette partie du Ledja, et, comme la portion qui s'étend de Besham à Nedjran me paraît douteuse, je prie Delbet de faire une pointe jusqu'à Nedjran et d'y raccorder mes travaux topographiques à ceux de l'excellent docteur Gaillardot; malheureusement je ne puis faire cette course, mon entorse me fait encore souffrir, et c'est irrévocablement aujourd'hui que nous partons pour Kennaouat.

C'est donc encore le récit de mon compagnon de voyage que je transcris ici.

« Je ne suis à cheval, dit-il, qu'à huit heures vingt

(1) Espèce de contre-basse à une seule corde.

minutes; je me mets alors en route, suivi d'Ali, qui trouve tout à fait intempestive mon ardeur de courir le pays et qui maugrée un peu d'être obligé de me suivre.

« Nous marchons d'abord à l'ouest, puis bientôt à l'ouest-nord-ouest, sous un angle de 280 degrés. La route suit, vers son milieu, la pente douce au sommet de laquelle est Mejdel. A neuf heures précises, nous en rangeons la fin. A main gauche, ce sont des affleurements de roches volcaniques; de l'autre côté de l'ouad et sur la lisière du Ledja se voit une ruine où l'on remarque une grosse tour ronde : c'est Madnet-el-Beit, me dit Ali ; nous l'avons déjà aperçue hier.

« A neuf heures sept minutes, nous sommes sur un terrain dont la pente n'est plus sensible, et nous apercevons les tours de Nedjran sous un angle de 285 degrés.

« Au nord-est, sur la rive droite de l'ouad et dans une espèce de golfe du Ledja, sont les ruines d'Omm-el-Alak, déjà vues hier de Besham; nous en sommes à une demi-heure de distance environ. A la même heure, au milieu de monticules de roches volcaniques que traverse le chemin de Mejdel à Nedjran, nous rencontrons une famille qui quitte Nedjran pour aller s'établir à Rimeh-el-Lohef; cette famille est chrétienne, et son chef nous dit que son départ de Nedjran où il est n'a pas d'autre cause que son désir de changer de résidence. Ce genre de migration est d'ailleurs si fréquent dans le pays qu'on n'y prend pas garde, et Ali trouve étrange que je l'interroge à ce sujet. La famille se compose du mari,

de la femme et de trois jeunes enfants, dont une fille ; tous marchent à pied, sans souliers, et à la suite de deux ânes chargés de trois coffres qui contiennent tout le mobilier et la richesse de la famille.

« Après avoir encore traversé quelques monticules de roches basaltiques, nous arrivons, à neuf heures dix minutes, à l'ouad Kennaouat, dont le lit est irrégulier et qui, en ce point, a un cours fort tourmenté au milieu de masses de lave.

« Sitôt après avoir passé l'ouad, nous cheminons sur le Lohef, ayant le Ledja à notre droite et, à notre gauche, des terres au milieu desquelles se trouvent des monceaux de lave, mais qui, à ce que dit Ali, ne font pas encore partie du Ledja. Derrière nous arrive un cheikh suivi de six cavaliers. Ali le salue et me présente à lui, et, après un échange de salamalecs, nous faisons route ensemble jusqu'à l'entrée du Nedjran, à travers un pays horriblement tourmenté, à peine praticable pour les chevaux, et j'ai lieu, une fois de plus, d'admirer la sûreté de pied de nos excellents chevaux arabes.

« Il est dix heures quinze minutes quand j'entre dans Nedjran. Comme tous les villages voisins, ce n'est qu'un amas de ruines noirâtres ; les deux tours qui, de loin, paraissent si bien faites sont assez grossières, de forme rectangulaire, et datent évidemment de l'époque chrétienne. On voit encore près de ces tours les restes d'une église à laquelle elles appartenaient ; des piliers, des murs et plusieurs arcs sont encore debout. Il se trouve, en outre, à Nedjran un assez grand nombre d'inscrip-

tions que je n'eus pas le temps de copier. La plus belle est placée sur le linteau de la porte d'une petite construction qui sert aujourd'hui d'église aux chrétiens de ce village.

« Je m'arrête un instant à regarder des habitants du village qui font de l'huile avec des fruits de bottom. Je quitte Nedjran à dix heures vingt minutes et je reviens promptement à Mejdel par la route précédemment décrite. »

Pendant l'absence du docteur, j'ai dessiné, du toit de la maison d'Azimeh, une vue panoramique des montagnes du Haouran qu'on embrasse, ici, du tell Khaledieh d'une part jusqu'au Kleib-Haouran de l'autre; je prends aussi des recoupements sur les environs, et, comme Delbet se fait attendre, je déjeune en tête-à-tête avec Mohammed. Enfin notre camarade nous a rejoints; il fait honneur aux provisions qu'on lui a réservées, et, après avoir largement bacchisé les serviteurs de notre hôte, nous montons à cheval à midi quarante minutes, et, pendant que notre bagage se dirige par la route directe sur Kennaouat, où nous le rejoindrons ce soir, nous prenons le chemin de Sleim, en compagnie du cheikh Azimeh.

A une heure quatre minutes, nous croisons une ancienne voie qu'Azimeh nous dit être l'ancienne route du Hadj qui autrefois passait par Bosrah; cette route va du nord au sud, et de chaque côté de nous on peut la suivre de l'œil à une très-grande distance. Elle pourrait bien avoir été la voie romaine de Damas à Bosrah; mais,

comme je ne vois aucune trace de pavés, je n'ose me prononcer à ce sujet.

C'est ici la limite du territoire de Mejdel de ce côté.

Chemin faisant, nous causions avec notre cheikh, qui est décidément un galant homme ; il a de la dignité et de la grâce dans tout ce qu'il fait, et il répond à toutes nos questions avec une justesse étonnante. Vers une heure et demie, Delbet s'aperçoit qu'il a perdu son poignard ; aussitôt tout le monde de se mettre en quête. Enfin, au bout de peu d'instants, un des cavaliers qu'Azimeh a amenés en notre honneur le retrouve à 300 mètres environ de l'endroit où nous nous sommes aperçus de sa disparition.

Nous sommes encore dans le Ard-el-Belad et nous cheminons au milieu des champs de formes irrégulières ; nous continuons à rencontrer çà et là quelques monticules de roches volcaniques aux formes ballonnées fort semblables à ceux qui constituent le Ledja.

Un village se dresse devant nous sur les premières pentes du Djebel-Haouran ; c'est Sleim, l'ancienne Néapolis. Il est arrosé par l'ouad Kennaouat, dont le cours irrégulier occupe sur ce point un assez large espace ; sur sa droite commencent, à la hauteur de Sleim, les premiers taillis de la forêt de chênes verts dite de Kennaouat.

A deux heures nous passons l'ouad, et bientôt nous descendons de cheval à la porte de la maison du cheikh Mohammed-Abou-Assan, qui nous reçoit de la manière la plus affable.

Comme mes deux cheikhs ont à régler une affaire, sitôt après le café, je pars avec Delbet, pour visiter les ruines, qui consistent en un petit temple de l'ordre corinthien tellement ruiné, qu'il n'offre que fort peu d'intérêt, car il est, littéralement, enseveli sous ses propres débris.

Au devant règne une vaste citerne voûtée, çà et là quelques restes de maisons antiques, et deux ou trois inscriptions copiées par nos devanciers ; voilà tout ce qui constitue les antiquités de Sleim. On trouvera sans doute que c'est bien peu de chose pour une ancienne ville qui fut au Bas-Empire un siége épiscopal (1).

Nous remontons à cheval à trois heures, et, après quinze minutes de marche nous trouvons un petit ouad qui, descendant de la montagne, passe à droite du village que nous venons de quitter, et coule ensuite vers Rimeh, pour aller se jeter dans l'ouad Kennaouat à une courte distance de Sleim, qui se trouve ainsi dans une presqu'île.

Un peu au-dessous du point où nous le passons, cet ouad forme une cascade qui doit être assez jolie en hiver, et, à partir de cet endroit, nous sommes dans ce qu'on appelle la forêt. C'est un mélange de champs cultivés et de massifs de chênes verts qui forment un taillis peu épais ; rien ne saurait mieux en donner une idée que la partie de la Vendée nommée le Bocage. Au bout d'un

(1) Nous trouvons, dans les actes des conciles de Constantinople, le nom de Severus, évêque de Néapolis, en Arabie, et un autre évêque de cette ville, nommé Chilon, est mentionné comme ayant fait partie du concile de Chalcédoine.

quart d'heure nous arrivons sur une crête, d'où la vue embrasse toute la vallée de Kennaouat. L'aspect du paysage est ravissant, et les admirables ruines que l'on a sous les yeux s'y groupent de la manière la plus pittoresque.

A quatre heures, nous passons un grand ouad qui paraît avoir été encaissé dans des murailles de pierres sèches ; je distingue même quelques restes de ces murailles.

A quatre heures vingt minutes, second ouad ; ici les bois deviennent plus épais, mais de toutes parts nous apercevons des traces d'anciens murs de clôture.

A quatre heures vingt-cinq minutes, nous traversons l'ouad Kennaouat, et il est quatre heures trente minutes quand nous atteignons notre camp, qui est installé sur une belle pelouse à l'entrée du village tout près du pont. Nous dominons l'ouad, vers l'ouest ; notre vue s'étend sur une grande partie du Ledja, et nous apercevons au loin la chaîne de l'anti-Liban couverte de neige.

Le cheikh du Kennaouat ne jouit pas d'une assez grande considération pour que nous allions lui faire visite ; aussi le docteur et moi nous mettons-nous de suite en campagne pour explorer les ruines ; nous gravissons donc une rue qui longe l'escarpement de l'ouad au bord duquel est placé Kennaouat, d'où il tire son nom. Cette rue a conservé son pavé antique et nous conduit à une espèce d'acropole qui domine la ville et qui renferme les principales ruines. Chemin faisant, nous rencontrons le cheikh du lieu, qui se met à nous

servir de guide ; c'est un brave homme, mais nous jugeons, du premier coup d'œil, que la nature ne lui a pas départi une large somme d'intelligence. L'ensemble des débris antiques présente un aspect imposant. A gauche se trouve es-Seraï (le palais) (1), s'élevant sur les ruines d'un palais qui date sans doute des jours de l'ancienne Canatha. Il n'en reste plus qu'une porte richement sculptée, qu'a publiée M. de Laborde d'une manière fort exacte dans son grand ouvrage sur la Syrie, ainsi que trois colonnes corinthiennes qui ne sont pas d'équerre avec la façade de l'édifice actuel. Cet édifice, tout composé de débris antiques, est venu s'implanter sur un autre monument à l'époque du Bas-Empire ; ce fut sans doute le palais épiscopal des évêques de Canatha dont il est fait mention dans les actes des conciles. A droite et attenants au même édifice on remarque les vestiges d'une église de la même époque, probablement l'ancienne cathédrale ; dans ces ruines, sous une voûte obscure, les Druses et les chrétiens des environs déposent des *ex-voto* et font brûler des lampes en l'honneur de naby Zoub (le saint homme Job), qui, d'après une tradition locale, aurait habité à Kennaouat. A quelques mètres du parvis de la vieille église se trouvent les débris d'un petit édifice carré dont il ne reste qu'un beau stylobate antique portant des avant-corps surmontés, aux angles, de pilastres d'ordre corinthien. Quelle put être la destination de cet édifice ? Fut-ce un sacellum ? Je serais bien tenté de

(1) Voir planche V.

le croire, quoique les débris des parties supérieures et de deux des façades en encombrent l'intérieur au point d'empêcher complétement de se rendre compte de la destination primitive. Enfin, quelques pas plus loin, nous arrivons au bord d'une citerne jadis couverte de dalles en grande partie brisées aujourd'hui, et qui, portées par cinq rangées de trois arcades chacune, forment ensemble la voûte d'un magnifique impluvium, et le parvis du beau temple prostyle dont les imposants débris s'offrent à nos regards. Un tremblement de terre paraît avoir contribué puissamment à la ruine de ce magnifique spécimen de l'époque des Séleucides. Car, n'en déplaise à M. Porter, qui voudrait en faire l'ornement du parc de quelque villa, cet édifice est antérieur aux autres ruines qui remplissent l'acropole, comme je l'établirai dans la suite par un argument irréfutable. A droite de ce temple, l'auteur que je viens de citer indique les restes d'un hippodrome que nous y cherchons en vain. Il est bien vrai que les Druses cultivent là une bande de terre décrivant à peu près un ovale, et qui, plus étroite à une extrémité qu'à l'autre, est occupée, au centre, par un énorme monceau de débris de toutes sortes. Mais à coup sûr ces ruines n'ont jamais fait partie d'un stade ; de plus, il ne subsiste sur le pourtour aucune trace de gradins ni aucun reste de constructions antiques. Les statues qui gisent brisées au milieu des décombres me paraissent provenir des édifices encore debout qui existent aux environs.

Maintenant revenons au temple : deux colonnes du

portique restent debout (1), ainsi que les deux colonnes plus petites placées entre les antées, de chaque côté de la porte, dont le linteau paraît être tombé en même temps que le fronton et l'entablement, et dont les fragments gisent sur le parvis; le mur postérieur de la cella semble avoir été renversé vers la même époque.

En revenant au village, comme nous traversions les massifs de chênes verts, à peu près à la hauteur d'es-Seraï, notre guide nous appelle pour nous faire remarquer une énorme tête de Méduse que je ne tarde point à reconnaître comme étant celle dont M. Porter a voulu faire une tête d'Astarté, la déesse protectrice du Haouran.

Nous rentrons enfin aux tentes, et après dîner nous ne tardons pas à nous coucher, car c'est demain que nous nous mettons à l'œuvre.

DIMANCHE 22 NOVEMBRE.

Dès le point du jour nous sommes sur pied à écrire nos lettres pour la France, qu'Azimeh doit expédier par la première occasion qui se présentera pour Damas. Ensuite je fais dresser ma tente de photographie, et c'est vers neuf heures que notre cheikh nous quitte, après avoir présenté un jeune homme nommé Soliman, qui est chef de la famille la plus riche et la plus considérable de Kennaouat; c'est avec lui que nous devrons prendre

(1) Voir planche VII.

nos arrangements durant tout notre séjour ici, le cheikh étant considéré comme une nullité parfaite.

Nous voici donc enfin établis au milieu de ruines magnifiques que nous allons pouvoir étudier à notre aise. J'entreprends, pour aujourd'hui, de photographier le beau temple périptère qui existe à 100 mètres environ au sud de Kennaouat et dont le soubassement subsiste encore avec sept colonnes; son architecture et le style de ses ornements donnent fort à penser qu'il date à peu près de la même époque que le temple prostyle.

On ne saurait rien imaginer de plus ravissant que la position qu'occupe cet édifice sur une pente couverte de massifs d'arbrisseaux qui, croissant au milieu des fûts et des chapiteaux renversés, ne laissent pas que de donner à ce site un charme exceptionnel. Je prends ensuite une vue de la façade de l'église (1), que je me crois assez fondé à considérer comme l'ancienne église épiscopale de Canatha; après quoi, je vais rejoindre Delbet, qui, en compagnie de Mohammed, recherche les tombeaux antiques signalés par Burckhardt et par M. Porter. C'est à grand'peine que nous abordons plusieurs d'entre eux, car ils sont littéralement enfouis dans des fourrés inextricables de chênes verts; heureusement ils sont rangés de chaque côté de la voie antique qui, partant de la porte située à l'angle nord-ouest de l'acropole, se dirigeait vers Bostra.

(1) Voir planche V.

Il sont au nombre de quinze environ, répartis sur les deux côtés de la voie ; plusieurs sont dans un état assez satisfaisant de conservation, et leur disposition intérieure est fort analogue à celle des columbaria récemment découverts près du tombeau des Scipions à Rome. Mais aucun ne porte d'inscription, et la seule que nous trouvons se lit sur la pierre de taille employée à la construction de l'un de ces édifices. Delbet a fini aujourd'hui par faire la connaissance d'un Bédouin habitant sous la tente, père de famille, voleur de profession et employé à la garde des troupeaux des habitants de Kennaouat, en un mot un type parfait de monographie (1). Pourtant notre docteur finit un beau jour par avoir une aventure tragi-comique qui lui donna fort à penser, et d'où il conclut qu'en matière d'économie sociale en général et de monographie en particulier il était plus prudent d'étudier les types des gens enclins à la rapine lorsque ceux-ci sont sous les verrous que lorsqu'ils sont en liberté.

Ce n'est pas que je veuille en rien attaquer ici l'honneur d'Oglé, tel est le nom de notre nouvel ami, chez lequel la profession de voleur, qu'il avouait hautement, n'excluait point certaines qualités et je dirai même un certain degré d'honnêteté. Mais depuis, j'ai appris que le savant M. Leplay avait eu l'occasion d'étudier des nomades

(1) Le docteur Delbet, s'occupant spécialement d'économie sociale, s'attachait ainsi à décrire les types les plus fréquents des divers pays que nous parcourions ensemble.

de la haute Asie exerçant la même profession et qu'il en avait rapporté la même impression.

LUNDI 23 NOVEMBRE.

Ce matin je me rends à l'acropole pour étudier les édifices qui s'y sont succédé. Au lieu de passer par la ville, je prends la rive droite de l'ouad pour examiner les édifices qui sont de ce côté et que je n'ai point encore visités.

A neuf heures je quittai nos tentes, laissant Delbet, dont la clientèle et la réputation médicale ont grandi d'une manière effrayante pour nos travaux qu'elles menacent d'entraver. Ce matin il a environ soixante malades en consultations, et plusieurs sont venus de villages situés à deux ou trois heures de distance.

Au sortir du camp, je franchis le pont, puis, appuyant à droite, je suivis l'escarpe de l'ouad jusqu'au pied des rochers à pic situés à droite de son cours. Le premier édifice que je rencontrai fut un odéum qui y est adossé, et dont M. Porter a donné une description assez exacte, ainsi que l'inscription gravée sur le stylobate qui règne au-dessous du premier rang de gradins. A cent pas environ vers le sud se trouve un petit nympheum, dans lequel il y a une belle source qui alimentait autrefois, par des rigoles encore en place, le jet d'eau qui devait exister au centre de l'odéum. C'est la présence de cette source qui m'a fait désigner, dans mon plan, ce petit édifice sous le nom de *nympheum*. Devant le théâtre

s'étend un espace de terrain fort uni, qui, de son extrémité nord jusqu'au nympheum situé à sa pointe sud, mesure cent vingt-cinq pas de long sur quarante de large, du théâtre au lit de l'ouad, et qui est complétement formé de terres rapportées, comme le prouvent les fragments de poterie qui s'y rencontrent en abondance, et qui certes n'ont pas été se placer là d'eux-mêmes. Ce remblai pourrait bien avoir servi de théâtre aux combats de gladiateurs, aux luttes et aux autres jeux du cirque, dont les Romains étaient si grands amateurs, attendu qu'il est dominé de toute part par les escarpes des deux rives de l'ouad, aux sommets desquelles un bien plus grand nombre de spectateurs pouvaient trouver place que dans un stade ou un amphithéâtre. Sur la pointe du rocher qui domine le sacellum s'élève une tour carrée, en grosses pierres bosselées, que j'irai visiter un autre jour. Passant l'ouad à sec pour le moment, je ne tarde point à me retrouver dans l'acropole que j'ai tant à cœur d'étudier. Voyons d'abord quelle fut l'histoire de Canatha, et quels sont les monuments qui, aujourd'hui, sont encore debout et qui peuvent se rapporter aux diverses phases qu'elle a traversées (1).

Les saintes Écritures parlent, à deux reprises, de Kenath : d'abord au livre des Nombres, au sujet du partage fait par Moïse aux enfants d'Israël des terres de Sehan, roi des Amorrhéens, et d'Og, roi de Bashan.

Num., chap. 32, ℣. 42; Nobah y entra aussi et prit

(1) Voir planche VI.

Kenath avec tous les villages qui en dépendaient; et lui donna son nom en l'appelant Nobah.

Ensuite, dans les Paralipomènes, liv. I, chap. 2, ỳ. 23, il est dit que ceux de Gessur et les Syriens prirent les villes de Jaïr et Kenath, avec ses soixante villages qui valaient des villes, et que tous ces lieux avaient appartenu aux enfants de Machir, père de Galaad. Plus tard, Hérode le Grand, d'abord victorieux dans sa guerre contre les Arabes, qu'avaient soulevés contre lui les intrigues de Cléopâtre, éprouva une sanglante défaite dans les montagnes des environs de Kenath. Ptolémée (liv. 5, ỳ. 15) la cite comme une ville de la Cœlésyrie, et Pline (liv. 5, ỳ. 18) la place parmi les villes de la Décapole. Cette ville est encore mentionnée par Étienne de Byzance et par Eusèbe.

Les inscriptions recueillies dans les ruines par MM. Porter et Barnett remontent au règne des empereurs Trajan et Adrien; celle qui a été copiée par Buckingham et complétée par M. Porter est du temps d'Antonin. L'*Oriens Christianus* nous a conservé le nom de Théodose, évêque de Canatha, qui assista au concile de Chalcédoine et à celui de Constantinople. L'an 459, cette ville tomba entre les mains des musulmans, en même temps que Bostra, elle paraît avoir été toujours en déclinant jusqu'aujourd'hui, où elle est presque déserte.

Je me dirigeai d'abord vers des pans de mur qui surplombent, et qui paraissent avoir fait partie d'ouvrages militaires destinés à commander l'ouad; je les con-

tournai suivant le canal à sec d'un aqueduc moderne, puis, passant derrière es-Seraï, je visitai l'angle rentrant que forme de ce côté le mur de l'acropole sur plusieurs points; il reste jusqu'à trois assises de bel appareil antique encore en place. Je découvris, en pénétrant au milieu des chênes verts, qui de ce côté garnissent le mur, les soubassements d'un magnifique arc de triomphe qui ont, chacun, 2^{m},92 de large sur 3^{m},50 de saillie, richement ornés, et à 10^{m},55 l'un de l'autre; ils sont reliés par un mur, au milieu duquel est percée la porte, large de 3^{m},25. De chaque côté les bases de deux pilastres sont appliquées contre le mur.

Ce monument paraît avoir été du même style que les temples; même richesse de moulure, avec les talons ornés de torsades de chêne : du côté intérieur, six pilastres formaient l'ornement de cette entrée, digne des autres monuments auxquels elle donnait accès. Le reste de l'enceinte et les tours qui la flanquent me paraissent indubitablement d'origine arabe, ainsi que le prouvent les longues archères, encore visibles aujourd'hui dans la tour de l'angle du sud-ouest, qui est la moins maltraitée. Ces ouvrages de défense remontent probablement à l'époque où le temple prostyle fut transformé en forteresse, ainsi que le prouvent le nom el-Kalaat, qu'il porte encore aujourd'hui, et les meurtrières percées dans les murs de l'escalier ménagé dans l'épaisseur des murs à la naissance des antées, et par lequel on montait autrefois au sommet du temple. Ce fut probablement le tremblement de terre de 1141, mentionné par les histo-

riens musulmans et chrétiens, qui renversa en même temps l'œuvre d'un prince Séleucide et celle des conquérants arabes.

Enfin je passe tout le reste de la journée, avec l'aide de Delbet qui est venu me rejoindre vers midi, à faire le plan de l'acropole et des édifices qui en dépendent ; mais ce travail paraît devoir nous prendre plusieurs jours.

MARDI 24 NOVEMBRE.

Ce matin, sitôt après déjeuner, laissant notre docteur aux nombreux visiteurs que lui attire sa réputation médicale, je pars suivi d'un moukre chargé de mes instruments, pour commencer le plan topographique de l'ouad Kennaouat, dans toute la partie qui règne le long de la ville et de l'acropole. Ce travail m'occupe toute la journée, et Delbet, sitôt qu'il est libre, va faire le lever de la voie des tombeaux, qu'il raccorde à la porte nord-ouest ; dès qu'il a fini, il va à la tente du Bédouin Oglé travailler, avec l'aide d'Antonio, à la monographie de cette intéressante famille.

Le reste de la journée se passe sans incident remarquable.

MERCREDI 25 NOVEMBRE.

Depuis mon arrivée ici, je suis, je dirai presque poursuivi par le pressentiment que les idées de M. Porter sur l'acropole sont erronées, et que le temple prostyle n'a

jamais pu être une dépendance du Seraï; tant la pureté de son style, l'élégance de ses proportions me prouvent qu'il appartient forcément aux bonnes époques de l'art. Mais comment le prouver d'une manière irréfutable, par des dessins, à des gens toujours disposés à jeter à la tête l'adage « Fait beau mentir à qui vient de loin? » Ce matin donc, après avoir terminé le plan du temple périptère, je prenais avec toute l'exactitude possible la cote et le croquis des bases des colonnes et moulures du grand temple, quand je découvris au-dessous de l'une des bases les premières lettres d'une inscription en relief, à demi cachées par les lichens qui croissent entre les lettres.

Je les arrachai avec mes ongles et je déchiffrai d'abord les trois premiers mots de l'inscription suivante :

ΤΙΓ . ΑΝΤΙΟΧΟ
ΦΙΛΟΤΙΜΗ
ΗΕΝΟCΔΙΙΗΕ
ΙCΤΩΕΚΤΩΝ
ΙΩΝ||||ΝΕC
ΕΝ

« Tigranes Antiochus, généreux à Jupiter très-grand, de ses propres deniers a élevé... »

Cette base est donc de l'avant-dernier des Séleucides ;

inutile de dire que j'examinai avec le plus grand soin les trois autres, et que je découvris enfin, gravée en creux sur la base de la colonne de l'angle ouest du portique et enfouie en partie sous un monceau de pierres, l'inscription suivante, dont les lettres attestent d'ailleurs une époque plus récente.

ΠΟΥΠΛΙΟΣΑΙΛΙΟΣ ΡΗΑΝΟΣΒΟΥ
ΛΕΥΤΗΣΠΟΥΠΛΙΟΥ ΑΙΛΙΟΥΦΙΛΙΠ
ΠΟΥ . ΥΙΟΣΤΩΝΒΕΝ ΝΑΘΗΣΦΙΛΟΤΕ
ΗΗΣΑΗΕΝΟΣΔ Η ΕΓΙΣΤΩΕΚΤΩΝ
ΙΔΙΩΝΕΥΣΕΒΩΝΑΝΕΣΤΗΣΕΝ

« Publius Ælius Germanus sénateur fils de Publius Ælius Philippus à Jupiter très-grand de ses propres deniers a élevé. »

Tout donne à croire pourtant qu'il s'agit plutôt ici d'une restauration de l'édifice. Voilà donc enfin ma théorie pleinement justifiée, d'un côté, par l'inscription dédicatoire du temple par un prince Séleucide, et, de l'autre, par la restauration de ce temple, due au sénateur Publius Ælius Germanus.

Je rentre au camp, et sitôt après le déjeuner, je reviens avec tout le matériel à estampage dont je dispose, car je veux absolument emporter des empreintes de ces pré-

cieuses inscriptions. Delbet m'accompagne et, après avoir vu ma trouvaille, il retourne à sa tente de Bédouins; pour moi j'emploie, comme d'habitude, le reste de ma journée à mes travaux archéologiques, et étant rentré vers cinq heures, je trouve le docteur de retour. Il me dit qu'il est charmé de me voir revenir, attendu que j'étais sans armes, et qu'en faisant sa monographie il avait fait une rencontre dans laquelle son fusil avait failli jouer son rôle. Il était depuis quelques instants dans la tente d'Oglé, qui était absent, et il causait avec sa femme qui lui donnait les renseignements dont il avait besoin, quand arriva un Arabe étranger, voleur et assassin de profession. Tout en entrant, le nouveau venu, ayant examiné le docteur, demanda à la femme d'Oglé quel était cet étranger et quel était l'Arabe qui l'accompagnait. Le costume d'Antonio l'avait fait prendre pour un Arabe. Il lui adressa ensuite la parole et lui demanda si ce Frandje était riche. Sur un ktir (beaucoup), il lui proposa de l'assassiner et de partager ses dépouilles. Antonio traduisit le tout en bon français au docteur, qui, sans s'émouvoir le moins du monde, l'engagea à continuer la conversation sur ce sujet, et à faire bien expliquer à notre aspirant détrousseur son plan. Celui-ci étant convenu de tout avec Antonio sortit, sans doute espérant bonne provende. Mais nos compagnons revinrent au camp par un autre chemin que celui qu'ils auraient dû suivre.

Mohammed, à ce récit, jure ses grands dieux que, si nous prenons ce Haramieh, il faudra tout simplement le fusiller pour le plus grand repos des habitants du

Haouran. A la description qu'on en fait, Soliman nous apprend, d'ailleurs, que c'est un des voleurs les plus en réputation dans le pays, et qu'il a même un certain nombre de meurtres sur la conscience. Mais il nous annonce, chose surprenante, que certainement le drôle viendra rôder autour de notre campement. Pour cette nuit donc soyons sur nos gardes; car, depuis que nous sommes hors du Ledja, nous avons presque négligé toutes nos précautions militaires habituelles.

JEUDI 26 NOVEMBRE.

La nuit s'est passée sans incidents, et ce matin je me disposais à laisser Delbet s'occupant de ses malades, dont, par parenthèse, le nombre est toujours considérable, quand Antonio vient nous annoncer que le scélérat est là, à notre porte, au milieu des consultants. Je n'oublierai de ma vie la scène excellente qui eut lieu en ce moment. Le docteur prend deux revolvers, en donne un à Antonio, et tenant l'autre il s'avance vers notre bandit avec toute la gravité d'un recteur suivi des quatre facultés; puis, le mettant en joue avec son revolver : « Désires-tu manger de la poudre et du plomb? » lui dit-il. La (non), répondit celui-ci, en se jetant en arrière d'un air assez penaud; mais soudain il est arrêté dans son mouvement rétrograde par le revolver d'Antonio. Le malheureux comprend alors l'affreux pétrin dans lequel il est venu se jeter tête baissée; il demande grâce, et, tout en le tenant en joue, Delbet lui fait un speech magnifi-

que pour lui prouver qu'il doit respecter le bien d'autrui; morale fort peu goûtée des Arabes-Bédouins. Mais, sous les canons des pistolets qui le menacent, le bandit jure par Allah et Mohammed, son saint prophète, que jamais il ne volera personne. Le Hakim-Bey, ayant déchargé contre un mur les six coups de revolver, notre homme jure que tous les Frendji sont sorciers, et qu'ils ont à coup sûr le diable dans leurs poches. Le fait est que tous les Arabes donnent invariablement une origine diabolique à ces armes dont ils croient la charge inépuisable.

Je pars aussitôt après cette affaire pour continuer mes travaux à l'acropole; seulement j'ai eu le soin d'orner ma ceinture d'un revolver qui ne me quittera plus. Le reste de la journée n'offre pas d'incident remarquable. Delbet a achevé ce soir sa monographie d'Oglé, lui a donné en bakhchichh un keffieh et quelques bijoux de pacotille pour sa femme qu'il a, de plus, guérie d'une ophthalmie.

VENDREDI 27 NOVEMBRE.

Ce matin, au moment où je faisais mes ablutions accoutumées à la porte de la tente, je vois arriver Oglé porteur d'un petit mouton qu'il vient offrir comme gage d'amitié au docteur. Il l'a gagné, dit-il, terme excellent pour déguiser qu'il a bien voulu nous faire un cadeau, mais aux dépens d'un autre. J'hésite à accepter le bien d'autrui ; mais Delbet, qui vient de s'éveiller, est

d'avis qu'il ne faut pas refuser, attendu que c'est là un trait de mœurs trop caractéristique pour que des gens qui, comme nous, s'occupent d'économie sociale le laissent échapper. Au surplus, je mets bien vite de côté tout scrupule en apprenant que le mouton a été volé à mon ami Soliman, que Pharaon, mon valet de chambre, va inviter à dîner de ma part pour ce soir. Je passe presque la journée à photographier le temple prostyle et la tête de Méduse ; pour cette dernière, ce n'est qu'à la troisième épreuve que je finis par réussir.

Avant de rentrer au camp, comme il est encore de bonne heure, je passe l'ouad et j'escalade la falaise qui domine sa rive droite. Le premier édifice que je rencontre paraît avoir été une construction militaire destinée à concourir, avec celle de la rive gauche, à commander le passage de l'ouad. C'est une grande tour carrée construite en pierres bosselées et jointoyées sans ciment comme celles qui flanquent l'acropole, et qui, comme elles, me paraît être une construction du moyen âge. Au bas et à demi enterrée sous les décombres se trouve une construction assez basse à plafond de pierre et avec des portes en lave sculptée ; à quelques pas plus loin on voit l'autre édifice. C'est une grosse tour ronde qui rappelait assez bien, en petit, ce qu'on appelle, en fortification allemande, les tours maximiliennes ; mais elle est malheureusement tronquée, et il ne reste plus aujourd'hui que la moulure inférieure du cadre qui contenait sans doute l'inscription. J'ai depuis rencontré à Soueida deux autres tours semblables, quoique dans un état de

conservation moins satisfaisant. Je suis, toutefois, fort disposé à considérer ces étranges édifices comme des tombeaux. Je remonte encore un peu le lit de l'ouad dans lequel je rencontre fréquemment des débris antiques, puis bientôt, regagnant la rive gauche, je rentre par le canal de l'aqueduc que j'ai déjà suivi l'autre jour, et qui m'amène jusque sur la plate-forme qui sert de toit au moulin qui l'alimentait. De là j'observe de nouveau un grand pan de mur, reste d'un édifice aux formes pyloniques, construit en énormes blocs de basalte joints sans ciment et avec de petites pierres dans les intervalles, à peu près comme dans les constructions cyclopéennes. M. Porter paraît considérer cet édifice comme contemporain des Israélites, et j'avoue que, tout en étant moins affirmatif que le révérend missionnaire anglais, je ne serais pas très-éloigné de le regarder comme appartenant à une époque antérieure aux colonies grecques et romaines de ce pays, et peut-être n'y aur ait-il rien d'impossible à ce que l'édifice en question fût contemporain de Nobak.

Je ne tardai pas à rentrer aux tentes, où je trouvai Soliman ; et au dessert nous lui apprîmes que c'était un de ses moutons qu'il avait mangé. Notre soirée se passa à travailler, tout en causant, avec notre hôte, des inconvénients qu'il pouvait y avoir à être le voisin d'un Arabe obligé de faire des cadeaux.

SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 NOVEMBRE.

La journée du 28 est uniquement employée à ter-

miner nos plans et nos études à Kennaouat. Nous consacrons la journée du dimanche 29 à faire l'ascension du tell Abou-Tumeis. Delbet consulte promptement ses malades, et enfin, à neuf heures vingt-six minutes, nous sommes en marche accompagnés de Soliman, qui monte une superbe jument; c'est bien la plus magnifique tête de cheval que j'aie jamais vue, et Mohammed dit qu'il n'y a pas une plus belle bête dans tout le Haouran. Soliman, hélas! n'est pas un cavalier digne de ce noble animal; il sait tout juste se tenir à cheval, et ne fait valoir sa monture en aucune manière.

Après avoir passé l'ouad sur le pont voisin de notre campement et au fond de la vallée nous traversons de vastes champs cultivés.

A neuf heures trente-deux minutes, nouvel ouad peu considérable qui descend d'une des petites gorges qui s'ouvrent à notre droite; il se nomme ouad Badany. Nous le suivons un instant en appuyant sur notre gauche pour aller visiter les ruines nommées Deir-es-Sumeid. Pour y arriver, nous traversons des massifs de chênes verts fort peu épais où sont campées deux ou trois familles bédouines qui font paître là les troupeaux de Soliman. Deir-es-Sumeid est, ainsi que l'indique son nom, un ancien monastère dont le cloître se reconnaît assez bien; nous y remarquons surtout deux portes fort richement ornées de feuilles de vigne comme celles de l'église de Kennaouat. Nous prenons un croquis cavalier du plan des parties de l'édifice encore reconnaissables. Puis nous continuons notre route à travers la plaine au

milieu des massifs de chênes et des champs entourés de débris d'anciennes clôtures. A un kilomètre environ à notre droite se trouve une colline que surmonte un oratoire druse; nous passons à neuf heures cinquante minutes l'ouad Foutoum. Presque aussitôt nous commençons à gravir une pente escarpée qui limite la vallée au nord et dont le revers opposé domine le Ledja. Cette pente est stérile aujourd'hui, mais on y voit aussi des traces d'anciennes cultures.

A dix heures quinze minutes, nous sommes au sommet de la côte, et, tournant à droite, nous la suivons en marchant au nord-est, sous un angle de 45 degrés. A droite, notre vue s'arrête sur la vallée et la forêt de Kennaouat; à gauche, elle plane sur tout le Belad-Haouran et n'a pour limite que les sommets neigeux de l'anti-Liban; splendide panorama dont nous jouissons pleinement, par un magnifique soleil qui nous réchauffe comme dans la plus belle journée de printemps.

A gauche, nous apercevons les ruines d'un village peu important, nommé Boucomin, nom évidemment grec. Un peu plus loin, dans la même direction, un ouad descend vers Sleim, qui se trouve presque au bas de la montagne. Cet ouad est, sans aucun doute, celui qui passe à droite de Sleim pour aller se jeter dans l'ouad Kennaouat.

Il est dix heures vingt-sept minutes; nous sommes arrivés à l'extrémité de la crête, que nous suivons et qui se termine à un petit mamelon que nous voyons à gauche : il se nomme tell es-Sakka. A notre droite, un autre monticule porte à son sommet une

ruine nommée Deir-el-Tine (le monastère des Figuiers).

Ayant passé ces deux tells, nous commençons à descendre un plan légèrement incliné vers un petit ouad, que nous traversons à dix heures trente-huit minutes. Nous marchons toujours au milieu d'énormes tas de pierres réunis de main d'homme. Jusqu'à présent nous avons cheminé à travers des terres labourées ou présentant des traces évidentes de culture actuelle ; mais, à partir de ce point, nous entrons dans la région des pâturages, déjà couverts d'une herbe fine, surtout dans les enclos où ont été parqués, en été, les troupeaux des Arabes. Néanmoins tous ces terrains paraissent avoir été cultivés autrefois, lorsque les monts Alsadamus nourrissaient une nombreuse population.

Peu après, nous rencontrons un troupeau de moutons à longue laine, gardé par un Arabe à figure sinistre et armé d'un dabbous. Ce troupeau est de Soueida, nous dit-on, et il vient chercher ici les pâturages qui manquent dans la plaine.

Nous sommes maintenant en vue de l'Abou-Tumeis, dont l'énorme cône s'élève devant nous, au milieu d'un plateau sur lequel nous entrons. En arrivant, nous y remarquons un fort grand nombre d'arbres dont l'alignement régulier m'étonne : ce sont d'énormes sauvageons, des espèces de poiriers, pommiers, pêchers, pruniers, etc., etc. ; on dirait d'immenses vergers passés à l'état sauvage : à la grosseur de leurs troncs, on doit assigner à ces arbres un âge fort avancé.

A onze heures deux minutes, nous traversons l'ouad

Abou-Tumeis, qui contourne la base de ce tell; sa direction est du sud-est au nord-ouest. Presque immédiatement, nous commençons à gravir le cône, au sommet duquel nous parvenons à onze heures quinze minutes; notre marche est très-lente. Le soleil est toujours éclatant; mais il règne un vent d'ouest qui est froid au point de nous forcer de chercher un abri sur le revers opposé.

La première chose qui nous frappe est un assez grand nombre de tombes arabes, de forme ovale, ayant à peu près $0^{m},50$ de relief, et rangées autour d'une masure portée par deux arceaux en belles pierres de taille provenant, sans doute, des ruines du voisinage, et qu'on nous dit être une mosquée des Arabes.

Il y a encore au sommet du tell Abou-Tumeis deux arbrisseaux de chétive apparence, portant leur chevelure et leurs troncs inclinés vers l'est-nord-est, enseignant ainsi que le vent dominant dans ces régions élevées est celui du sud-ouest : ce sont des épines sauvages dont le fruit est nommé, dans le pays, zarour abbiad.

La terre qui remplit les interstices des affleurements du rocher est formée de débris volcaniques de couleur rougeâtre.

Après avoir parcouru le sommet de notre montagne, nous nous mettons à l'œuvre, moi pour prendre des recoupements, et Delbet procède à l'installation de nos baromètres, ipsomètres (1), etc., etc., pendant qu'Ali,

(1) Un accident survenu durant la suite du voyage nous a privés de la plupart de nos nivellements de sommets; c'est pourquoi je n'en donnerai ici aucun.

qui nous a accompagnés, va quérir un Arabe, dont nous voyons le troupeau au bas de la côte, pour m'indiquer le nom des tells qui nous environnent. En homme qui connaît bien ses frères les Haouraniés, notre Arabe se fait un peu prier pour abandonner son troupeau ; mais, dès qu'on lui a dit que Soliman est là, il se décide, tant est grande l'influence de cette famille.

A deux heures moins un quart, toutes nos observations sont terminées, et nous nous réfugions derrière une roche, à l'abri du vent, où nous nous réchauffons au soleil, en déjeunant; enfin, après avoir fait encore une fois le tour de la montagne au nord-est, en admirant le pays situé vers l'est et où notre vue se perd dans l'immensité du désert, nous redescendons sur le plateau que nous avons traversé ce matin, et nous nous acheminons vers les tells el-Hod, sur le flanc desquels l'ouad prend naissance; nous marchons d'abord au sud, puis, obliquement, à l'ouest; nous laissons à notre gauche les ruines nommées Kharbet-Beja; nous ne tardons pas à rencontrer l'ouad Abou-Tumeis, que nous traversons et au delà duquel nous commençons à escalader les tells, qui paraissent offrir (quant à leur structure géologique du moins) une extrême ressemblance avec celle de la montagne que nous venons de visiter. Il est quatre heures trente-cinq minutes lorsque nous arrivons au sommet. Après dix minutes employées à recueillir des échantillons géologiques, nous le reprenons au sud, et nous ne tardons pas à arriver à la naissance d'une petite vallée assez boisée, autant que nous pouvons en juger,

car la nuit vient à grand train. Là nous retrouvons l'ouad Badouny que nous avons traversé ce matin et qui nous ramène à Kennaouat à sept heures.

Il fait, ce soir, un clair de lune superbe, et après dîner nous allons nous promener un instant et admirer les ruines du temple périptère qui certes ne perdent rien à être vues par une de ces belles nuits d'Orient, quand sous la clarté argentine de la lune tout s'harmonise et se poétise si bien. Après avoir passé à l'encre notre lever topographique d'aujourd'hui, je m'enfonce dans mon sac pour passer la nuit qui promet d'être fraîche.

LUNDI 30 NOVEMBRE.

Ce matin, dès que je suis sur pied, je prépare du papier photographique, pendant que Delbet se hâte d'aller voir ses malades. Enfin, à onze heures vingt minutes, nous montons à cheval, nous dirigeant sur Atyl.

En sortant de Kennaouat, nous rangeons à droite le temple périptère, puis nous nous engageons sur une pente assez rapide, et sur laquelle, partout où les chênes verts laissent quelques clairières, le sol est cultivé ; mais, à la manière dont les laboureurs s'y prennent, il est évident que le pays est en voie de défrichement, et que la forêt de chênes de Kennaouat, aujourd'hui dernier débris des forêts célèbres du Baschan mentionnées dans la Bible, finira par disparaître d'ici à un petit nombre d'années. Car, outre les incendies que rallument sans cesse les Bédouins pour faire du charbon et l'incurie

des coupeurs de bois qui hachent plutôt qu'ils ne coupent, il faut compter la dent des nombreux troupeaux de chèvres qui pendant plusieurs mois de l'année ne vivent que de feuillage, et qui font disparaître au fur et à mesure les pousses nouvelles.

Soliman nous accompagne encore aujourd'hui, mais la jument qu'il monte est bien inférieure, sous tous les rapports, à celle qu'il avait hier.

Chemin faisant et avant d'arriver à Atyl, nous rencontrons deux Bédouines, clientes de notre Hakim-Bey, qu'elles accablent d'offres plus aimables les unes que les autres, mais que nous nous hâtons de décliner.

A onze heures quarante-cinq minutes nous touchons à Atyl, et nous allons directement vers un joli petit temple à *Antes* (1). Pendant la pose de notre appareil photographique, je vais examiner à côté de l'édifice les débris de deux bas-reliefs qui sans doute ornaient autrefois l'attique du temple; l'un représente une Victoire et l'autre un cheval, qui paraissent bien avoir fait partie d'un fronton.

Aux deux colonnes et aux pilastres sont des consoles destinées, sans doute, à supporter des bustes ou des statues. J'ai le regret de ne pouvoir faire le plan de ce joli monument, dont l'intérieur sert de maison aux Druses. Comme l'heure du déjeuner est arrivée, nous nous installons sur l'herbe, et nous invitons le cheikh druse d'Atyl à prendre part à notre modeste repas ; mais

(1) Voir planche IX.

il refuse et nous quitte. Cette conduite nous intrigue un peu, quand vers la fin du repas nous le voyons revenir suivi d'un serviteur qui porte un plateau chargé de fingeons remplis de café.

Sitôt que nous avons fini notre opération photographique, nous nous rendons au second temple, situé à l'autre extrémité du village ; chemin faisant, nous passons devant une ancienne église qui possède encore une tour assez élevée, mais qui, du reste, n'a rien de curieux. Ce second temple est du même genre que le premier, mais il a conservé une partie de sa toiture formée de dalles de lave supportées d'un côté par une arcade placée au centre de l'édifice, et de l'autre par les murs de la cella ; à partir du sommet de l'arcade, deux fentes sont ménagées pour faciliter l'écoulement des eaux. Je photographie également cet édifice ; et après une assez longue visite au cheikh d'Atyl, qui demande à Delbet une consultation pour son fils, nous rentrons à Kennaouat pour le dîner, et notre soirée se passe pour moi à révéler et à fixer les épreuves photographiques de la journée. Mais le temps qui a été si beau jusqu'à présent ne paraît pas devoir se soutenir dans le courant de la journée. Le vent est passé au sud, et ce soir il commence à tomber de larges gouttes de pluie.

MARDI 1er ET MERCREDI 2 DÉCEMBRE.

Depuis trois jours la pluie n'a cessé de tomber à torrent ; elle s'arrête enfin aujourd'hui dans l'après-midi du

2 décembre ; aussi profitons-nous de cette éclaircie pour nous échapper de notre prison humide. Nous avons passé tout ce temps enfermés dans la tente, occupés à rédiger nos notes, ou à passer les croquis à l'encre. Nous montons donc à cheval à une heure trente-cinq minutes ; mais cette fois c'est le cheikh Ibrahim-el-Seif qui nous accompagne. Il nous a affriandés en nous annonçant qu'il connaissait un lieu où se trouvaient beaucoup de statues, mais, quand nous y parvenons, nous ne voyons qu'un de ces bas-reliefs d'assez médiocre exécution si communs dans les tombeaux de Palmyre. Toutefois, chemin faisant, nous avons fait d'assez jolies trouvailles.

Après avoir contourné l'acropole, nous prenons directement à travers un vaste plateau couvert de gazon ; bientôt nous passons un petit ouad sans nom, qui va se jeter dans l'ouad Kennaouat. Nous suivons en ce moment les traces d'une voie qui paraît se diriger vers une colline éloignée de nous d'un peu plus d'un kilomètre, et qui est située au sud-sud-est. Nous rangeons à droite une grande plaine cultivée nommée Merdj-el-Sayerg. A deux heures quatorze minutes, nous mettons pied à terre au bas de la colline au sommet de laquelle se voient les restes d'une enceinte fortifiée. Nous sommes alors au bord d'un birket à demi comblé, où il y a néanmoins, par suite de la pluie de cette nuit, assez d'eau pour faire boire nos chevaux. Tout autour de ce birket nous voyons des restes de constructions antiques ; mais ce qui attire surtout notre attention, ce sont les ruines d'un petit édifice de 4 mètres carrés environ dont les débris sont chargés de sculptures d'une

élégance extrême ; ce sont des rinceaux de vignes alternant avec des baguettes d'olivier. Ce monument paraît avoir été un tombeau ; les ornements ont fort peu de relief, mais un fini d'exécution que j'ai bien rarement vu ailleurs. Palmyre ne contient rien de plus parfait dans ce genre. A la question que je fais à Ibrahim, pour lui demander comment se nomment les ruines que nous avons sous les yeux : Kbour-min-Sihat (les tombeaux de Sihat), me répondit-il ; puis de la main me montrant le sommet de la colline et les ruines qui la dominent, il ajoute Fi Kharbet-Sihat, voilà les ruines de Sihat.

Voici, ce me semble, une découverte à faire ; aussi, remontant à cheval, Delbet et moi nous poussons vivement nos montures dans le lit de l'ouad qui passe au sud-ouest de Sihat, espérant trouver un chemin praticable ; mais bientôt nous nous apercevons que nous perdons notre temps et, laissant nos chevaux à la garde de nos gens, nous tentons à pied l'escalade, malgré les assurances réitérées de Cheikh-Ibrahim, qu'il n'y a rien à voir. Nous avons là, si je ne me trompe, une localité antique ; tâchons d'abord de la visiter. Après dix minutes d'efforts nous arrivons au plateau, nous pénétrons par une brèche. Dieu ! quelle désolation ! à part les restes d'enceinte, il n'y a rien ici de reconnaissable ; à peine pouvons-nous déterminer la direction d'une rue ; pas un édifice, pas même une maison dont le plan soit encore appréciable ; quelques tambours de colonnes éparses çà et là indiquent seuls que cette ville dut contenir des monuments de quelque importance, mais il faudrait aujour-

d'hui des travaux considérables pour retrouver leurs traces; peut-être un séjour prolongé et des recherches minutieuses amèneraient-ils la découverte de quelques inscriptions qui fixeraient l'identité de ces ruines. Nous regagnons enfin nos gens qui nous attendaient impatiemment de l'autre côté de l'ouad, puis nous entrons dans une vaste plaine nommée Merdj-el-Hamer. Le reste de notre course jusqu'à notre rentrée au campement n'est plus qu'une marche à travers bois et clairières qui, aux bas-reliefs près dont j'ai déjà parlé, n'offre plus rien d'intéressant.

JEUDI 3 DÉCEMBRE.

Ayant fait avertir Azimeh que je comptais partir ce matin, malgré une pluie battante, je vois arriver Cheikh-Azimeh vers dix heures et demie; toute notre matinée s'est passée à faire nos préparatifs de départ ou à nous occuper des cadeaux à faire à Soliman et même à Cheikh-Ibrahim. Après quelques minutes, Cheikh-Azimeh nous quitte assez brusquement; cette manière d'agir m'intrigue fort, ainsi que Mohammed, et, après avoir déjeuné chez Soliman, nous passons environ une heure à attendre une éclaircie qui ne vient pas; enfin, après avoir fait nos adieux à cet excellent garçon, nous partons à deux heures précises. Nous suivons d'abord le chemin qui conduit à Atyl; mais, obliquant bientôt à gauche, nous prenons la voie romaine, qui jadis allait de Canatha à Soueida, et il est deux heures quarante-quatre minutes quand nous sortons de la forêt

de Kennaouat. Nous apercevons, à environ trois quarts d'heure de marche devant nous, la ville de Soueida; à notre droite s'ouvre l'immense plaine du Haouran.

Un peu avant d'atteindre Soueida, nous nous éloignons de 200 mètres environ de la route que nous suivons pour aller examiner un petit édifice carré dont M. de Laborde a donné une vue très-exacte. C'est un massif de maçonnerie orné de chaque côté; six colonnes engagées d'ordre dorique, supportant un entablement dont la frise est ornée de triglyphes et de larmettes entre chaque colonne, se trouvent sculptées, et alternant des cottes d'armes et des clypées; sur la face nord se lit l'inscription citée par M. Porter, et c'est sur le côté Est du monument que se trouve l'inscription palmyrienne publiée par Buckingham, et qui paraît avoir échappé aux observations de MM. Porter et Barnett, et dont Delbet et moi nous constatons la présence : mais les rafales de vent ne nous permettent pas d'en prendre un estampage. La forme, les proportions et, qui plus est, le sens de l'inscription précitée donnent à croire que cet édifice fut un tombeau. L'ouad Soueida passe au pied même du mamelon que couronne ce monument. Le torrent a un lit profond en ce point, et nous le traversons sur un beau pont antique d'une seule arche ; il paraît que l'ouad a assez d'eau pour faire mouvoir des turbines, car j'aperçois plusieurs moulins situés sur ses bords. Nous ne tardons pas à mettre pied à terre devant la maison du prince des cheikhs, qui vient nous recevoir à sa porte avec son fils, jeune homme de dix-huit ans à

peu près; il nous conduit dans une vaste pièce toute crépie de terre jaune, et au milieu de laquelle se trouve un âtre où brûlent deux troncs de chêne vert. Sitôt après le café, Delbet et moi demandons au cheikh un guide pour visiter les ruines, laissant Mohammed en conférence avec Azimeh, dont la brusque sortie de ce matin et les manières étranges de cette après-midi nous préoccupent assez.

Tout en sortant de chez le cheikh, nous traversons une espèce de place, au bout de laquelle se trouvent les restes d'un bâtiment entouré de colonnes qui, de loin, nous paraissent corinthiennes ; mais nous ne tardons pas à reconnaître les restes d'une ancienne église ; quant aux chapiteaux des colonnes, ce ne sont que des charges informes du chapiteau corinthien. Nous nous dirigeons ensuite vers les restes d'une énorme basilique, avec un double porche, qui a été jadis flanquée de deux tours qui durent avoir une hauteur considérable. Cette église paraît présenter beaucoup de ressemblance avec Saint-Paul *extra muros* de Rome ; c'est à coup sûr le plus beau morceau d'architecture du Bas-Empire que nous ayons rencontré dans tout le Haouran. Le mur nord est intact sur la plus grande partie de sa longueur, et porte encore huit fenêtres cintrées. Le vaisseau formait un parallélogramme, que deux rangs de colonnes divisaient en trois nefs, comme le prouvent les bases encore en place ; et l'abside en hémicycle est percée de trois fenêtres. Je ne saurais dire ici si cette église a été autrefois voûtée, mais je ne le pense pas, attendu que la portée eût été trop grande pour les poutres de pierre, même avec les trois nefs, et de

plus il n'en reste pas de trace, quand, par sa chute, la voûte aurait dû remplir l'intérieur de débris. Je serais donc plus porté à croire qu'elle dut avoir une charpente comme les basiliques que nous voyons encore aujourd'hui.

A quelques pas de ces ruines sont celles d'un théâtre, mais il n'en reste plus, pour ainsi dire, que des traces, car le postscénium a complétement disparu, et il ne subsiste plus que le plan incliné qui supportait les gradins ; sur la galerie de pourtour, on distingue encore un vomitoire ; l'arena de ce théâtre paraît avoir eu 28 mètres de diamètre sur 14 de rayons. Les murailles de la ville sont encore très-reconnaissables, et en dehors, au fond d'un petit repli de terrain, s'élève à l'ouest de la ville un tombeau en forme de tour, dont l'élévation est d'environ 75 pieds ; mais, du reste, il n'offre rien de curieux. Bientôt nous regagnons la maison du cheikh, près de laquelle nos tentes ont été dressées ; et, au moment où nous passions à côté des ruines de l'église, nous sommes accostés par un homme qui nous parle italien. Il est, nous dit-il, le frère de Iousef, le négociant de Damas, mais, comme il fait un temps à ne pas mettre un chien à la porte, nous avons hâte d'être à l'abri ; aussi la conversation n'est-elle pas longue. A peine sommes-nous rentrés dans notre tente, qu'Azimeh y arrive, suivi de Mohammed. La figure de notre cheikh s'est épanouie ; au lieu de son air empesé de tout à l'heure, il est plus gracieux et plus complimenteur que jamais. Et Mohammed, que je regarde, fait des efforts désespérés pour garder son sérieux. Enfin Azimeh nous quitte après

maintes protestations d'amitié. Mohammed nous apprend que le cheikh ayant eu l'occasion de montrer nos cadeaux à un colporteur de Damas, celui-ci, à ce qu'il paraît, flaira matière à le tromper et lui déclara que l'étoffe brodée d'argent l'était en faux. Il l'estimait 50 piastres, espérant l'avoir à ce prix, et la revendre ensuite à Damas à sa valeur réelle. De là la stupéfaction et l'embarras de notre cheikh, qui crut que nous nous étions moqués de lui. Mohammed s'est donc empressé de le tirer d'erreur et de lui prouver que le colporteur est un fripon. Il l'avertit, en outre, que j'ai le projet de lui envoyer un fusil à mon retour en France, et, pour conclusion, il l'engage à prendre ses mesures pour que, s'il en est temps encore, je ne me doute de rien.

On connaît le reste.

Grâce à Dieu, ce qui aurait pu nous faire une très-méchante affaire vient de se terminer pour le mieux. Mais tirons de là l'enseignement que nos Druses, avec leurs airs de grands seigneurs, aiment les bakhchichhs qu'ils peuvent apprécier du premier coup d'œil; et, de plus, qu'ils ne se dérangent pas uniquement pour le bon plaisir des hôtes que le ciel leur envoie.

Nous dînons ce soir chez le grand cheikh Hamdan, et, avant de nous y rendre, Mohammed me prie de demander à notre hôte de vouloir bien être favorable au frère de Iousef, le négociant chrétien de Damas, qui a vendu aux habitants de Soueida pour 8,000 piastres environ de marchandises, que ceux-ci veulent payer en blé à un prix dérisoire.

Après le dîner, dans le moment où l'on vient d'apporter le café, Antonio et Mohammed me font signe de me lancer *in medias res*; j'aborde donc le sujet et, sans autre préambule, je dis à notre hôte, comme exorde, qu'il y a à Soueida un chrétien de Damas, protégé français, qui éprouve de grandes difficultés à être payé par les Druses ; qu'à titre de compatriote je dois m'intéresser à lui, et qu'en conséquence je lui demande, à lui cheikh de Hamdan, le plus brave et le plus noble des cheikhs du Haouran, dont il est le prince, de faire payer à ce négociant ce qui lui est dû. Notre hôte me répond immédiatement, en me donnant sa parole, que notre protégé ne sera lésé en rien. De fait, quatre mois plus tard, me trouvant à Nazareth, un des frères de notre négociant m'apprit que, le lendemain du jour de mon départ, le cheikh avait signifié à tous ses administrés d'avoir à solder intégralement, en piastres, tout ce qu'ils devaient à notre Damasquin, qui, de la sorte et grâce à notre intervention, n'a pas perdu un para.

Le reste de notre soirée se passe à causer des ruines de Soueida. Le cheikh Hamdan se montre bien là encore, tel que nous l'avons jugé, homme d'un esprit juste et droit.

VENDREDI 4 DÉCEMBRE.

Toute la nuit notre tente a été ébranlée par un vent épouvantable, mais pourtant il fait un peu moins humide qu'hier soir. Pendant que Delbet est allé voir, à la demande du cheikh, un jeune homme atteint d'une

phthisie à laquelle il n'y a malheureusement plus de remède, je me mets, en compagnie de Mohammed, à parcourir la partie Est des ruines que nous n'avons pu visiter hier; mais je ne trouve que des restes d'habitations particulières, et quelques tours rondes, du genre de celles que j'ai déjà vues au bord de l'ouad Kennaouat. Je découvre sur un rocher saillant de 4 pieds environ, et dont une face a été taillée, une longue inscription grecque que je reconnais pour avoir été déjà publiée par Burckhardt. C'est là que le docteur me rejoint, et, au moment où il arrive, l'ondée qui vient de recommencer de plus belle nous force à nous réfugier dans notre tente, où nous procédons à une observation barométrique, ayant pour but de reconnaître l'élévation de la plaine du Haouran, au-dessus du niveau de la mer. Notre opération terminée, nous déjeunons; mais il paraît que le temps dont nous sommes favorisés depuis cinq jours donne à nos idées une propension extrême à tourner au lamentable. Aussi décidons-nous que nous décamperons le même jour de Soueida, où nous n'avons rien trouvé d'intéressant, pour arriver le plus promptement possible à Bosrah. Après avoir pris congé de notre hôte, qui s'efforce en vain de nous retenir, nous montons à cheval pour aller coucher à Hebran, et il est deux heures quarante minutes quand nous quittons Soueida. La pluie a cessé quelques instants avant notre départ, et, comme le vent paraît avoir changé, nous espérons un temps plus favorable; à deux heures quarante-cinq minutes nous traversons un ouad assez insignifiant.

Nous apercevons sur notre gauche le village d'Ipsda, et à trois heures sept minutes nous traversons, environ à un quart d'heure de marche du village, l'ouad qui en descend et qui porte le même nom. Le brouillard se dissipe, et nous commençons déjà à apercevoir fort loin de nous, à droite, la plaine du Haouran, s'étendant à perte de vue. A l'horizon est une ligne grisâtre : c'est le Djebel-Adjloun, qui au sud-ouest borne la plaine du Haouran ; le terrain sur lequel nous cheminons est fort accidenté, et l'aspect est tout à fait celui des environs de Kennaouat : massifs de chênes verts et terres cultivées, avec des restes de clôtures en pierres sèches. Nous suivons les traces d'une ancienne voie romaine, qui probablement se dirigeait de Soueida sur Bosrah ou sur Kureyeh; c'est un point que je n'ai malheureusement pu fixer d'une manière positive.

A trois heures vingt-cinq minutes nous atteignons Errare, village habité par des Druses et par des chrétiens, et dont le cheikh vient nous inviter à descendre chez lui. Comme Hebran est encore loin, et qu'il se fait déjà tard, nous déclinons l'invitation, et nous passons outre. Sur notre gauche, au sud-sud-est, s'élève majestueusement le tell Ahmar qu'éclaire en ce moment un rayon de soleil couchant qui perce à travers les nuages. Peu après, nous rencontrons un nouvel ouad qui, nous dit-on, s'appelle ouad Et-taale. A quatre heures vingt minutes nous rencontrons un grand ouad, dont nous ne pouvons savoir le nom; il semble descendre du tell Ahmar, et les taillis qui couvrent les flancs de la montagne paraissent conte-

nir des chênes verts plus élevés et plus beaux que ceux de Kennaouat. Il est quatre heures cinquante minutes quand nous atteignons Kuffer, village d'un aspect misérable. Nous n'y pouvons trouver un seul habitant, tout y est croulant, ou ne demande qu'un prétexte pour tomber ; cependant des traces récentes nous prouvent que les bergers viennent parfois s'y retirer avec leurs troupeaux : pour y parvenir nous avons traversé, pendant quelques minutes, des affleurements de basalte qui, en petit, nous ont rappelé le Ledja. Je me trompe fort, ou le Kleib-Haouran, en face duquel nous sommes en ce moment, doit être un cratère éteint. Nous faisons à Kuffer une halte, pour laisser à nos bagages le temps de nous rejoindre, car nous sommes déjà sur la frontière du pays des Druses, et les Arabes poussent jusqu'ici leurs incursions; ce serait donc de l'imprudence de laisser nos mulets sans escorte.

Nous reprenons ensuite notre route à travers des champs entremêlés de massifs de broussailles assez élevées, et nous ne tardons pas à arriver à une jolie source qui sort de dessous une arcade en maçonnerie, très-probablement antique : c'est Aïn-Mousa, que M. Porter place, par erreur, au pied du Djebel-Haouran, à la hauteur de Soueida, au lieu de la mettre où elle est réellement, au pied même du Kleib.

Nous approchons d'Hebran que nous apercevons depuis quelque temps déjà au sommet d'une colline. Sur les terrasses des premières maisons nous voyons s'agiter plusieurs femmes druses, coiffées de leurs longues cornes.

Il est cinq heures quinze minutes quand nous arrivons à l'entrée d'une ruelle qui, sans exagération, s'élève sous un angle de 45 degrés, et au bout de laquelle nous trouvons la porte du medhafe du cheikh. Mais le maître du lieu est absent, et c'est un de ses parents qui nous reçoit à sa place. Pendant qu'Azimeh s'occupe du choix de l'emplacement de nos tentes, nous nous installons dans le medhafe où, sous prétexte de nous sécher, on se hâte de nous enfumer, au point que nous sommes réduits à nous étendre par terre. La conversation des gens qui se trouvent avec nous ne nous amusant que médiocrement, attendu qu'elle roule sur la différence qu'il peut y avoir entre des Français et des Russes, nous ne tardons pas à nous endormir. Je ne saurais dire au juste combien de temps cela dura, mais il paraît que ce fut long; car, quand Pharaon, muni d'une lanterne, vint nous annoncer que les tentes étaient prêtes et le dîner servi, il faisait nuit close. Il nous conduisit à un pan de mur à demi écroulé, et nous pria de monter par cette voie sur le toit de la maison du cheikh. Nous y voilà sans encombre! « Que ces messieurs prennent bien garde maintenant, nous dit-il, car il y a trois cours à contourner, deux rues à franchir, puis un mur à suivre tout du long. » Diable! voilà une promenade qui n'est pas rassurante, surtout quand il faut la faire sur les toits, à une élévation moyenne de 15 pieds, et par une nuit noire comme l'encre, à moins que l'obscurité nous soit un préservatif contre le vertige. Enfin, au bout d'un quart d'heure de cette promenade acrobatique, nous at-

teignons notre camp sains et saufs, mais non sans avoir vingt fois couru le risque de nous rompre le cou. Après dîner nous travaillons un instant avant de nous coucher.

SAMEDI 5 DÉCEMBRE.

Ce matin il fait un froid assez vif, mais il nous a presque ramené le beau temps. Quel emploi ferons-nous de notre journée? Azimeh, qui déjeune avec nous, propose d'aller à Salkhad, dont nous apercevons de loin la montagne qui surmonte sa forteresse. Derrière s'élève une montagne volcanique, dont le cône du cratère, ainsi qu'une grande coulée de lave, se distingue d'ici, malgré la distance qui nous en sépare. Cette montagne se nomme, nous dit-on, tell Abdmar, et Salkhad fait d'ici un angle de 170 degrés avec le nord magnétique. Comme localité biblique Salkhad nous tente beaucoup, d'autant plus que de là on pourrait peut-être décider nos cheikhs à pousser jusqu'à Oerman, qui me paraît devoir être l'ancienne Philippopolis d'Arabie, à laquelle M. Tôchon d'Annecy, le savant numismate, a restitué plusieurs médailles qu'il a décrites dans un mémoire présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Un évêque de Philippopolis, nommé Hormisdas, est cité comme ayant assisté au concile de Chalcédoine ; au surplus, l'inscription suivante, copiée par Burckhardt, me paraît établir d'une manière irréfutable l'identité d'Oerman et de Philippopolis.

ΓΑΥΤΟϹ ϹΟΛΕΜΟΥ
ΒΟΥΛΕΥΤΗϹΦΙΛΙΠ
ΠΟΥΠΟΛ ΕΞ ΙΔΙΩΝ

Mais Salkhad a déjà été visité, et le Kleib est encore inexploré ; c est donc pour cette course que nous nous décidons.

Avant de partir, nous nous arrêtons un instant chez le cheikh, qui nous force à prendre notre part d'un mouton rôti. Après le café, nous montons à cheval; il est alors dix heures dix minutes, nous sommes en chemin pour le Kleib, dont nous allons les premiers effectuer l'ascension. Au moment où nous sortons du village, deux énormes vautours planent à une vingtaine de mètres au-dessus de nos têtes; Delbet et moi leur adressons chacun, mais en vain, nos deux coups de fusil.

Nous refaisons aujourd'hui, en sens inverse, la route d'Hebran à Kuffer, et, au moment où nous arrivons à ce dernier village, nous voyons venir au galop un jeune Druse. Il est de Chobba, et veut parler au Hakim-Bey. Il vient lui demander de l'eau contre les ophthalmies ; nous l'ajournons au bivouac de ce soir et nous continuons, plaisantant notre pauvre docteur sur sa prodigieuse renommée, qui le fait de la sorte poursuivre par ses clients.

Nous avons appris, en le traversant cette fois, le

nom de notre ouad d'hier soir ; il se nomme ouad Ard-Sourd.

Au sortir de Kuffer, nous cheminons sur la pente d'un tell dont les flancs sont chargés d'énormes amas de matières volcaniques, et il se nomme, nous dit-on, Hosn-el-Kuffer (la sentinelle ou la forteresse de Kuffer). Il possède à son sommet un creux, qui est très-probablement le puits d'un cratère ; car, si je ne me trompe, ce tell doit être un cône adventif du Kleib, et a sans doute donné naissance au petit Ledja que nous avons traversé hier, avant d'entrer à Kuffer. Cinq minutes après, nous nous arrêtons à Aïn-Mousa, dont les eaux paraissent avoir été employées pour un service d'irrigation, à en juger, du moins, par les belles rigoles en lave dont les débris subsistent encore devant la fontaine. Il est onze heures six minutes quand nous quittons ce lieu ; le Kleib nous apparaît comme un grand cône, portant une large déchirure à l'un de ses flancs, et rappelant tout à fait, par son aspect extérieur, celui de l'Etna. Nous traversons, pour y parvenir, une petite plaine toute couverte de déjections volcaniques, et, appuyant au nord-ouest, nous pénétrons par la déchirure dans le cratère dont l'intérieur est rempli par une forêt. Du point où nous sommes, nous embrassons d'un seul coup d'œil tout l'intérieur de la montagne ; c'est un vaste cirque assez boisé, dominé par deux pitons. L'un à notre gauche n'a guère que 50 mètres d'élévation, et est couronné par les ruines d'un joli temple, dont il ne reste malheureusement aujourd'hui que le soubassement, à demi enfoncé

sous les débris de la cella. L'autre morne est devant nous et nous domine de toute sa hauteur, qui est énorme; nous lançons nos chevaux à l'escalade, mais bientôt nous sommes obligés de les abandonner, et souvent nous sommes contraints de nous aider des arbrisseaux qui garnissent le flanc du Kleib pour avancer. Enfin nous atteignons le sommet à midi six minutes. La face extérieure de la montagne, à l'est, est couverte de scories rougeâtres qui paraissent avoir peu de consistance et qui doivent être très-mobiles. Car autant la végétation est puissante au milieu du cratère, autant à l'extérieur il est vide; à peine quelques rares chênes verts, fort rabougris, se voient-ils sur ses flancs.

Pendant que Delbet procède aux observations barométriques et ipsométriques, le cheikh d'Hebran qui nous a accompagnés me fournit tous les renseignements dont j'ai besoin, et le nom de toutes les montagnes ou de toutes les localités ruinées sur lesquelles je prends des recoupements.

A deux heures nous quittons le sommet du Kleib, sans doute pour n'y jamais revenir; nous descendons vers le fond du cratère où nous attendons nos chevaux, auprès de Zarour-Ahmar ou Épines rouges. Ces épines sont d'une taille prodigieuse, car elles ont la hauteur moyenne de nos chênes. Nous ne suivons pas tout à fait le même chemin que celui par lequel nous sommes venus. Ici, comme au pied de l'Abou-Tumeis, nous traversons d'immenses lignes de poiriers, de pommiers, de pêchers sauvages, autour desquels se voient encore des

et le soleil brille par intervalles, mais le ciel est toujours couvert, et le vent continue à souffler du sud-ouest.

Les nuages enveloppent les sommets du Djebel-Haouran, et nous apercevons sur les flancs du Kleib une large nappe de neiges ; bien nous a pris de faire hier cette excursion qui eût été aujourd'hui difficile et très-pénible.

Le curé grec, qui est l'ami du cheikh Azimeh, nous a invités à assister à sa messe : nous voudrions bien y aller, car mieux vaudrait entendre celle-là que de nous en passer complétement ; mais dès ce matin, nos occupations et nos soucis sont tels, qu'il n'y faut plus penser.

Voici venir d'abord de nouveaux malades, attirés par la réputation du docteur qui nous a devancés ici. Malheureusement il est impossible d'organiser le dispensaire, attendu qu'il va s'occuper de lever le camp. Aussi notre Hakim-Bey expédie-t-il ses clients d'une manière très-sommaire, donnant des conseils à l'un pendant qu'il cautérise l'autre.

Plaise à Dieu que nous n'ayons que de la médecine à faire aujourd'hui ; mais voici qu'il s'agit de bien autre chose. Cheikh Azimeh nous quitte ce matin, parce qu'il ne veut pas venir jusqu'à Bosrah, où il craint un mauvais accueil de la part des Haouraniés, avec lesquels les Druses n'ont pas complétement fait la paix. Il faut donc trancher la question capitale du bakhchichh, et nous savons maintenant que, malgré ses airs de grand seigneur, le cheikh ne se pique pas d'un désintéressement absolu.

Comme toujours, Mohammed est notre guide dans ce

genre d'affaires. Nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur les scrupules des cheikhs druses ; et il est décidé que nous donnerons au cheikh des massaris, en ayant soin seulement de les envelopper dans un morceau de papier ; nous lui offrons, en outre, un de ces grands maschlahs de damas brodé d'or.

Les massaris sont, dit-on, pour les enfants, et voilà comment, dans ce pays de bakhchichhs, on sauve les apparences. Personne, d'ailleurs, n'est dupe sous ce rapport. Nous apercevons bientôt Azimeh qui compte ses livres à l'écart ; c'est pour nous un moment d'anxiété. Mais heureusement le cheikh vient vers nous souriant et gracieux ; il est donc mabsouth, et nous ne le sommes pas moins que lui. Je fais ensuite donner 1 livre à chacun des domestiques du cheikh.

Aly-Abou-Hassan nous quitte aussi, car il ne s'estimerait pas non plus très en sûreté chez les Haouraniés. C'est un brave homme, un peu grognon, il est vrai ; mais il est venu nous chercher à Damas, et il nous a rendu de véritables services ; nous le payerons donc largement. Il reçoit 10 livres, ce qui, avec 1 livre 1/2 que nous lui avons donnée à Kennaouat, lui fait 1,275 piastres.

Aly empoche ses livres, nous quitte un instant pour les compter ; puis il revient nous baiser les mains avec effusion et nous dire d'un air de tristesse profonde qu'il nous aime de tout son cœur et que c'est bien à regret qu'il ne nous accompagne pas plus loin. Cette tristesse n'est pas feinte, je crois, car Aly a bon cœur, et il a eu

le temps de s'attacher à nous. Il est content, d'ailleurs, de notre générosité ; nos massaris doivent avoir une large part dans les causes de son émotion ; ce qui nous fait faire d'étranges réflexions sur l'avidité des hommes, et l'on peut dire partout, même sur cette terre de l'hospitalité, *auri sacra fames*.

Enfin nous en avons fini avec ces ruineux bakhchichhs, et nous pouvons partir. Le nouveau cheikh arabe haouranié du village, et l'ancien cheikh druse qui va le quitter, sont tous deux venus nous saluer ; d'autres cheikhs des villages voisins sont aussi là avec toute la partie masculine de la population de Moudjmer. Cette nombreuse assistance donne une espèce de solennité aux adieux, durant lesquels nous nous efforçons de ne pas faire de jaloux. Mais les plus grandes démonstrations sont pour Azimeh, qui est on ne peut plus aimable. Étrange caractère que celui-ci, qui à toutes les qualités d'un gentilhomme unit un tel amour du bakhchichh, inhérent, je crois, au ciel sous lequel il vit ; c'est pourquoi je ne puis m'empêcher de l'aimer. C'est donc du cœur, autant que de la main, que je le salue en nous éloignant.

Il est dix heures quarante-cinq minutes quand nous nous mettons en route, marchant au sud-ouest et laissant le village au nord ; nous contournons d'abord un peu le tell qu'il surmonte. Au delà de ce tell, nous tournons à gauche et nous prenons une direction sud-sud-ouest, dont nous ne nous éloignons plus guère. Nous marchons vers un petit tell couvert de ruines, que nous

rangeons à notre gauche ; c'est, nous dit notre guide, Kharbet-Ghessam.

A peu de distance de ce point, sur notre droite, devrait se trouver le village de Wer, indiqué par M. Porter dans sa carte ; mais notre guide ne le connaît pas, et le seul village que nous ayons vu est trop éloigné pour pouvoir concorder avec la position que M. Porter donne à Wer, par rapport à Ghessam.

Jusqu'à présent nous avons monté, mais, à partir de Ghessam, nous descendons jusqu'à Bosrah, dont les ruines nous apparaissent sous l'aspect le plus pittoresque, au milieu d'une vaste plaine que l'œil ne peut embrasser dans toute son étendue. Depuis Ghessam nous ne cessons plus de suivre les traces d'une belle voie qui fut peut-être l'ancienne route du Hadj.

Nous ne sommes plus dans le Haouran proprement dit. Ce pays se nomme Noukra-el-Haouran, c'est-à-dire la pente du Haouran. C'est toujours la même terre, mais ici elle me semble tirer un peu plus sur le rouge. Tous les champs que nous traversons sont labourés ou semés ; mais la charrue dont on se sert dans ce pays pénètre si peu avant dans le sol, que beaucoup de grands chardons sont encore debout sans avoir été déracinés. La grande plaine où nous sommes en ce moment, bien que moins ondulée, me rappelle assez la campagne de Rome. A droite et à gauche, nous apercevons dans le lointain de nombreux villages ruinés, mais, ce qui nous frappe surtout, c'est la vue de la forteresse de Salkhad, au sud-ouest, dont la

masse imposante s'élève sur la montagne comme le cône adventif d'un volcan.

Près de nous, à dix minutes au plus, se trouve sur notre droite une ruine rectangulaire que surmonte une tour carrée, c'est le Deir-el-Zoubeir de la carte de M. Porter.

Entre Bosrah et nous il n'y a plus maintenant qu'une ruine un peu plus sur la droite de notre route directe.

A onze heures cinquante minutes nous passons l'ouad Afineh, dont le lit assez profond est encombré de gros rochers de basalte et qui coule à peu près directement de l'est à l'ouest. La ruine signalée est située immédiatement sur sa rive gauche à trois ou quatre minutes de la voie romaine que nous suivons à droite de cette voie.

Nous allons visiter ces ruines qui se nomment Jermurrin. C'est un amas de maisons antiques, dont l'une est ornée d'un assez bel attique et paraît avoir été une villa. Sur les bords mêmes de l'ouad s'élève une grosse tour carrée sur la face sud de laquelle se trouve, à une élévation de 10 mètres environ, une grande tablette en marbre blanc qui porte une inscription que nous croyons grecque, bien que Burckhardt assure qu'elle est en arabe avec un seul mot grec.

Nous faisons lever dans ces ruines un fort grand nombre de perdrix, puis nous déjeunons au pied de la tour.

Nous quittons les ruines de Jermurrin à midi quinze

minutes, et nous mettons nos montures au galop pour rejoindre les bagages qui nous ont considérablement devancés pendant cette halte. Onze minutes avant d'arriver à Bosrah nous traversons l'ouad Zedy, et bientôt nous entrons dans la ville, en passant à côté de la mosquée d'el-Mebrak, restaurée pour servir de tombeau à un fils d'Abbas-Pacha. Dès le premier pas que nous faisons au milieu des décombres que nous sommes forcés de traverser en ce point, faute de rue, nous heurtons des inscriptions arabes en caractères koufiques.

Mais toutes ces ruines respirent un air de grandeur déchue, et je ne sais quelle majesté que nous n'avons encore rencontrée nulle part ailleurs.

Ici nous n'apercevons plus ni les cornes des femmes druses, ni les turbans blancs de leurs maris ; tous les hommes ont des keffiehs, et les femmes, vêtues à la bédouine, ont ici le visage découvert ; les quelques habitants que nous rencontrons n'ont rien de farouche.

Bientôt nous voyons un homme assez proprement habillé qui vient à notre rencontre et nous guide à travers la ville. Mohammed lui demande s'il est le cheikh. Venez, répondit-il, je suis son serviteur. C'était, de sa part, un acte de haute politesse, car, en arrivant à sa porte, nous reconnaissons que c'est au cheikh Mohammed-el-Kalil-Iben-Mogded, de l'illustre famille Hamdan, que nous avons affaire.

Il nous serre donc les mains en nous souhaitant la bienvenue, puis nous laisse là pour s'occuper de faire établir notre campement sur la terrasse d'une maison

12

voisine de la sienne, afin de nous éviter l'humidité qui règne par suite des pluies de ces derniers jours. Une fois ces dispositions prises, notre cheikh nous invite à venir prendre le café chez lui en attendant l'installation des tentes, et nous montre le chemin sans aucun salamalec.

Nous descendons d'abord un escalier pour arriver à une cour assez sale ; c'est au harem que le cheikh nous conduit, car il n'a pas jugé son medhafeh digne de nous recevoir. Cependant son harem n'est pas brillant, nous y trouvons une femme qui n'est ni jeune ni jolie, occupée à battre la terre jaune qui forme l'aire de la chambre. En un instant, le cheikh et la femme ont étendu des nattes et des tapis sur lesquels nous nous asseyons.

Ici nous sommes enfin débarrassés des interminables politesses qu'exige l'étiquette chez les Druses ; les manières simples et franches de notre cheikh nous mettent, du reste, fort à l'aise.

Le café se fait attendre, et en causant le cheikh me raconte qu'il a connu mon excellent ami, M. Edmond de Barrère, à son passage à Bosrah, et qu'il a même une lettre de lui. Il la cherche pour nous la montrer, mais il ne peut la trouver dans des boîtes à muchmuch vides, qui sont devenues aujourd'hui ses cartons d'affaires ; en attendant nous vidons une boîte de bonbons de Damas qu'il a ouverte dès le commencement de notre visite.

Enfin le café est pris, nos tentes dressées, et nous pouvons parcourir ces ruines sous la conduite d'un homme que nous a donné le cheikh.

DU LUNDI 7 AU DIMANCHE 13 DÉCEMBRE.

Nous visitons d'abord une grande église chrétienne, aujourd'hui en ruine ; c'est un grand rectangle, dans lequel est inscrit un cercle et dont les angles sont occupés par de vastes niches ; au côté se trouvent accolées trois absides. Sur la porte principale, nous déchiffrons une longue inscription grecque qui nous apprend que cette église a été élevée en l'honneur des bienheureux martyrs Sergius et Leontius, par Julianus, archevêque de Bosrah.

Peut-être cette indication nous permettra-t-elle de fixer approximativement la date de l'érection de ce monument. Nous nous dirigeons de là vers deux édifices nommés Deir-el-Mosleim et Deir-Nasrani ; le premier est une petite mosquée abandonnée, n'ayant de remarquable que son minaret, qui me paraît contemporain de l'occupation de Bosrah par les musulmans. Je remarque dans la cour une belle inscription en caractères koufiques, que je me promets bien d'estamper. En face se trouve une maison en ruines, de chétive apparence, nommée Monk-Boehïrï, mais à laquelle s'attache le plus haut intérêt historique. C'est là que demeurait un prêtre grec, nommé Boehïrï, qui, ayant rencontré Mahomet enfant, lorsque celui-ci, simple chamelier, accompagnait une caravane qui se rendait du Hedjaz à Damas, en passant par Bosrah, lui prédit sa vocation prophétique. La tradition rapporte que ce fut près de ce même Boehïrï

que le prophète composa le Koran, et qu'il fut aidé par lui dans les emprunts qu'il fit aux lois mosaïques et chrétiennes pour la fondation de sa nouvelle doctrine. Sur un mur voisin, nous apercevons l'inscription Χαρα Βοκτρα, publiée par M. Porter. Quant au Deir-Nasrani, ce sont les restes d'une église du Bas-Empire, mais qui n'offrent rien d'intéressant.

Nulle part, encore même dans le Ledja, nous n'avons vu de ruines plus complétement bouleversées qu'ici. Du haut des murs où nous grimpons, leur étendue nous paraît immense, et elles sont à peu près inhabitées ; aussi les animaux sauvages en ont-ils pris possession comme si les hommes n'y étaient plus.

Nous saluons un chacal d'un coup de revolver, après avoir fait lever des perdrix dans la maison du Boehïrï.

Nous nous dirigeons ensuite vers l'angle nord-est de la ville, par lequel nous sommes entrés pour y visiter les ruines de la mosquée d'el-Mebrak, ainsi nommée parce que, d'après la tradition, elle fut élevée par l'ordre d'Omar au lieu où se coucha le chameau porteur du Koran. Cette ruine est bien située à l'angle nord-est et non à l'angle nord-ouest, comme le dit M. Porter.

Depuis l'époque où Burckhardt visita ces ruines, elles ont été défigurées par une restauration exécutée, il y a trois ans, dans des circonstances assez singulières. L'émir des Anezés voulut en faire le tombeau d'un fils d'Abbas-Pacha, vice-roi d'Égypte, mort dans son campement. Dans une pensée réfléchie, qui semble attester chez son auteur des idées de conquêtes sur les Arabes,

Abbas avait voulu que son fils fût initié à la vie des Bédouins du grand désert. C'est dans ce but qu'il noua des relations avec le puissant émir des Anezés, qui vient, chaque année, dans la partie du désert voisin de l'Égypte pour régler avec le pacha le tribut du hadj, et ce fut ainsi qu'il confia un de ses fils pour le former à la vie arabe. Mais ce jeune homme qui, peut-être un jour, aurait exercé une grande influence sur les tribus nomades, ne survécut guère à son père, et mourut fort regretté de l'émir qui, chaque année, vient célébrer des cérémonies funèbres sur ce tombeau.

En quittant la mosquée d'el-Mebrak, nous nous dirigeons vers celle d'Omar-el-Ketab C'est une espèce de cloître carré, garni, sur deux de ses faces, d'une double galerie couverte en pierres et soutenue par de magnifiques colonnes des marbres les plus précieux qui, après avoir orné les temples du paganisme, ont servi à la construction d'une église chrétienne, comme le prouvent les inscriptions gravées sur le fût de plusieurs d'entre elles.

Cet édifice paraît appartenir aux premiers temps de l'islamisme ; il est composé de matériaux antiques, et sur une pierre nous lisons l'inscription suivante :

Q . FL . BALBO
LEG . AVG
PR . PR
OPTIONES ¡ʅ
ECIIIE . T

Son mode de construction rappelle beaucoup celui de

tous les monuments du Bas-Empire que nous avons rencontrés dans d'autres parties du Haouran (1). Les colonnes sont de cipolin vert-d'eau, avec des chapiteaux d'ordres divers en marbre blanc. J'ai surtout remarqué deux chapiteaux ioniques, du plus beau style, portant des guirlandes de chêne suspendues à l'entour; sur les murs se voit encore une frise richement ornée d'arabesques en stuc, que l'on peut, je crois, attribuer à une époque fort ancienne, si elle ne remonte pas à la fondation de la mosquée.

A l'angle nord-est, s'élève un beau minaret carré, haut de 50 mètres à peu près, d'où nous avons un magnifique coup d'œil sur l'ensemble des ruines.

Au sortir de la mosquée, en suivant les restes d'un bazar de l'époque arabe, nous atteignons les quatre belles colonnes antiques, signalées par Burckhardt (2). Elles sont en pans coupés, sous un angle de 40 degrés avec le nord magnétique, au point d'intersection de la rue que nous avons suivie; vis-à-vis, sous les restes d'un portique que Burckhardt paraît avoir pris pour les ruines d'un temple, il en reste encore deux colonnes debout avec un fragment d'entablement; il subsiste aussi une portion intacte du mur du fond dans lequel sont entaillés trois rangs de niches superposées. Les bases des colonnes sont en marbre blanc, mais le sol actuel a bien changé de niveau depuis l'érection de cet édifice. Car, étant descendu dans une pe-

(1) Voir planche XVI.
(2) Voir planche X.

tite construction que je regarde comme un oratoire musulman d'une époque fort ancienne, et qui est appuyée à la base de ce monument, je trouvai que du pavé de l'édifice arabe, que j'ai lieu de croire un peu au-dessus du pavé antique, jusqu'à la base du cube du piédestal de la colonne qui est le niveau actuel de la rue, il y avait un stylobate de 2^{m},20 d'élévation ; c'est donc une différence de niveau de 2 mètres environ sur laquelle il nous faudra compter entre la Bosrah romaine et celle de nos jours.

Nous revenons aux quatre colonnes dont j'ai parlé. A les voir ainsi isolées, je me suis d'abord demandé si elles n'avaient pas été plus nombreuses dans l'origine ; mais une inspection plus détaillée des lieux m'a prouvé qu'elles formaient deux groupes de deux colonnes chacun, espacées l'une de l'autre de 2^{m},50, et que les deux groupes laissaient entre eux un espace de 5 mètres, en arrière duquel s'arrondissait une construction formant une niche de 3 mètres de profondeur sur 5 mètres de large au niveau des pieds-droits ; de plus, deux colonnes extrêmes portaient l'une et l'autre des consoles destinées, sans doute, à recevoir des statues. J'ai donc incliné à penser que ce fut le sacrarium où étaient déposées les enseignes de la légion jadis cantonnée à Bosrah ; que les tenons dont nous remarquons encore les traces sur les colonnes servirent à suspendre des dépouilles opimes. Mais, je le répète, ce n'est là qu'une conjecture, que je suis loin de donner comme une solution positive.

J'ai hâte d'arriver au château, où mon savant ami, M. Jules de Bertou, m'a signalé les restes d'un théâtre

antique qu'il n'a fait qu'entrevoir lors de sa trop courte apparition à Bosrah (1). Nous traversons le fossé sur un pont de six arches, et nous sommes à la porte de la forteresse qui est toute bordée de lames de fer forgé au marteau; c'est par là que nous pénétrons dans de vastes salles voûtées en ogive, et en suivant un plan incliné nous ne tardons pas à déboucher sur une première plate-forme. A notre droite se trouvent de belles arcades en plein-cintre, évidemment antiques; une, s'ouvrant quelques pas devant nous, donne accès dans le théâtre, dont M. Porter fait une si étrange description.

Un théâtre militaire, voilà certes plus qu'il n'en faut pour exciter notre curiosité archéologique. Nous arrivons donc sur une vaste esplanade; devant nous, à 30 mètres environ, se trouve la scène (2) ; de chaque côté existent des lignes de colonnes entablées qui forment une décoration aussi simple qu'élégante, et, derrière nous, six rangs de gradins, dont le plus bas est à 2 mètres environ du sol formant un immense hémicycle, que surmontent çà et là les débris d'une colonnade qui dut être jadis du plus bel effet. Nous nous approchons de la scène, dont l'ouverture nous paraît de 50 mètres à peu près; disons de suite qu'elle en a 54. Grand fut notre étonnement quand, en arrivant au bord, nous vîmes s'ouvrir une espèce de précipice à nos pieds. Le niveau du terrain était d'au moins 60 mètres en contre-bas, et,

(1) Voir planche XII.
(2) Voir planche XII.

qui plus est, nous apercevons une rangée de niches qui forment l'ornementation de cette partie de la scène, et qui probablement n'ont pas été faites pour rester éternellement enterrées au fond de ce trou, sur lequel donnent, de chaque côté, des portes fort larges, ornées de riches moulures. En nous aidant des pieds et des mains, nous parvenons, par un angle, à glisser jusqu'au fond ; puis nous pénétrons, par ces portes, dans des pièces dépendantes de la scène et qui devaient à peu près jouer le rôle de nos coulisses. Cependant nous ne trouvions pas la solution du problème, et les idées de M. Porter me semblaient fort risquées ; mais le moyen de le prouver ? Enfin, après avoir exploré la vieille forteresse sarrasinoise pendant plus de deux heures, nous apercevons dans les murs du postscénium, et presque complétement obstruée par les débris, l'entrée d'une voûte antique qui devait régner sous la scène ; nous nous promettons donc d'y revenir demain avec des lanternes. Aussi disons-nous qu'ayant pénétré par cette galerie dans les parties inférieures du théâtre, nous finîmes par découvrir comment un noyau de construction de l'époque arabe, formant deux étages de magasins voûtés, était venu remplir aux deux tiers l'intérieur du théâtre. Du reste, la coupe que nous avons exécutée fera mieux comprendre cette étrange addition que toutes les descriptions possibles (1), et c'est là-dessus que M. Porter a basé tout son système d'un théâtre à l'usage de la gar-

(1) Voir planche XIII.

nison de Bosrah. S'il l'eût étudié attentivement, je lui crois trop de mérite pour ne pas s'être aperçu de sa méprise. Je profite de cette occasion pour le prévenir que le château est semi-circulaire et non point carré, comme il le représente dans son plan ; attendu que c'est le théâtre que les Arabes ont fortifié et que l'ensemble de la forteresse a gardé la forme générale de l'édifice, qui lui a servi de noyau, et qui était très-probablement le théâtre où se célébraient les jeux dusariens, fondés à Bosrah par Philippe l'Arabe, en élevant cette ville au rang de métropole de l'Arabie (1).

En sortant du château, nous visitons le grand birket, à l'est, que Persien cite comme un des plus grands travaux en ce genre existant en Orient. Il est dans un bon état de conservation, quoiqu'à sec, et il était, en effet, conçu dans des proportions énormes ; j'en donnerai une idée en disant que l'un de ses côtés ne mesure pas moins de 216 mètres de long. A son angle nord-est se trouve une mosquée en ruine, mais qui n'offre aucun intérêt. A 200 mètres environ, à l'est de la ville, on remarque encore un autre birket de 100 mètres sur chaque face, avec un reste d'aqueduc. Mais le tout est dans un fort mauvais état, car les Arabes en arrachent journellement des pierres pour couvrir les innombrables tombeaux qui, de ce côté, entourent Bosrah.

(1) Les inscriptions koufiques gravées sur les tours de cette forteresse, et dont M. Jules de Bertou m'a communiqué la copie, nous apprennent qu'elle fut construite de l'année 610 à 652 de l'hégire (première moitié du XIIIe siècle).

De là, reprenant à l'ouest, nous nous engageons bientôt au milieu de quelques gourbis de misérable apparence ; c'est là qu'habitent trente ou quarante familles qui constituent la population actuelle de Bosrah. Au milieu des maisons une colonne reste encore debout, et, un peu plus loin, les restes d'une triple porte. A quel genre d'édifice appartiennent-ils? Fut-ce un palais, ou une église du Bas-Empire, je ne saurais le dire, tant ces débris sont engagés dans des constructions modernes. Presque en face, on voit une espèce d'arc de triomphe inachevé et précédé de deux piliers isolés, surmonté de chapiteaux à peine dégrossis. Cette construction me paraît dater évidemment d'une époque de décadence. Au delà commence la grande rue qui traverse complétement Bosrah de l'est à l'ouest, pour aboutir à la porte dite Bab-el-Haoua; à gauche de cette rue, à la hauteur des quatre colonnes dont nous avons déjà parlé précédemment, se trouvent les restes des thermes, assez bien conservés. C'est du haut des voûtes de cet édifice que j'ai pris la vue panoramique des ruines de Bosrah. Un peu après et toujours du même côté, un arc de triomphe, assez massif, donne accès dans une rue aujourd'hui obstruée de décombres de toutes sortes, et qui jadis conduisait au théâtre. A droite, se trouvent encore les restes d'autres thermes, mais fort ruinés, de sorte qu'on ne peut guère saisir que les dispositions générales de cet édifice ; plus bas et toujours à droite, quatre bases de colonnes encore en place m'ont donné à penser qu'ici, comme à Palmyre, à Djerasch et à Sébaste, la rue principale de la ville avait

dû être bordée de colonnes. Dans la partie ouest, à droite de la grande rue, se dirigeant vers la porte de Bab-el-Haoua, se trouve le Merdj, qui est une grande dépression de terrain de 300 mètres de long environ sur 180 de large. Au fond on remarque plusieurs sources d'eau potable, et sur les côtés règnent des arasements de murs antiques; tout porte donc à croire que là fut la Naumachie de la ville antique. La source principale, qui fournit aujourd'hui l'eau aux habitants, coule à quelque distance, à droite du Merdj.

Quant à la porte même de Bab-el-Haoua, c'est une construction monumentale en bel appareil, et dont le révérend M. Porter a donné une esquisse assez exacte.

La première mention qui doit être faite de Bosrah est dans ce passage de Jérémie, chap. 48, ℣. 23 et 24, prédisant la colère de Jéhovah sur Cariathaï, sur Beit-Gamul, sur Beit-Mahon, sur Carioth, sur Bosrah et sur toutes les villes du Moab, voisines ou éloignées.

Prédiction qui ne s'est que trop bien réalisée; tout est bouleversé dans Bosrah, mais, jusque dans sa ruine, elle a gardé une apparence de grandeur qui confond. Sous les Romains, cette ville était la résidence d'une légion et porta d'abord le nom de Nova Trajana Colonia; puis, sous le règne de l'empereur Alexandre Sévère, celui de Trajana Alexandrina.

Bien longtemps après l'établissement définitif du christianisme en Orient, Tertullien se plaint de la persistance du culte rendu à Bacchus Dusarès dans la ville de Bosrah. Ce fut surtout à partir du règne de Constantin le Grand

que cette ville commença à jouer un rôle historique important, car c'est sous le règne de ce prince qu'elle devint le siége d'un consulaire, et bientôt la résidence du Dux Arabiæ. Elle avait éte élevée au rang de métropole de l Arabie par Philippe.

Au temps du royaume de Palmyre, cette ville eut beaucoup d'importance comme place frontière et comme point central du commerce des caravanes. Nous avons rencontré dans les environs de Bosrah deux villages ruinés, du nom de Ghessam. Ce nom ne doit pas être passé sous silence, car je crois qu'il est dû au séjour, dans les plaines de Bosrah, de la tribu des Ghassanides qui, vers l'an 205 de notre ère, suivant Aboulféda et Dimichki, vint du Hedjaz s'établir en Syrie. A la suite des guerres entre les populations arabes, la phyliarchie passa à Thalaba, prince des Ghassanides; on compte trente-cinq princes de cette dynastie, jusqu'à Djaboula, en 665, et c'est sous le règne de ce prince que les Ghassanides paraissent avoir embrassé le christianisme.

Le siége archiépiscopal de Bosrah fut un des plus importants de ceux qui dépendaient du patriarcat d'Antioche.

La Notitia lui donne trente-trois suffragants.

Adrassus.	Pentacomia.	Vicus Coreathæ.
Dia.	Triconia.	Vicus Bilbanus.
Medaba.	Saltum.	Vicus Caprorû.
Gerassa.	Canotha.	Vicus Pyrgoaretarum.
Neba.	Bataneos.	Vicus Ariachorum.
Philadelphia.	Exacomia.	Neotes.
Esbus.	Enacomia.	Clima Orientalium, et Occidentalium.
Neapolis.	Vicus Gonius.	

Philippopolis.	Vicus Cherus.	Vicus Arialhæ saxosæ.
Phenutus.	Vicus Stanes.	Vicus Bebdamus.
Constantina.	Vicus Caberæ.	Dionysias.

Dans l'histoire de Guillaume de Tyr nous trouvons des noms qui diffèrent quelque peu des précédents; de plus, il n'indique que dix-neuf siéges comme suffragants de Bosrah.

Sub hac sede episcopatus decem et novem :

Gerasson.	Zoroyma ou Zozoyma.	Canathon.
Philadelphia.	Herri.	Maximianopolis.
Adraon.	Isceni ou Iscevi.	Philippopolis.
Midanon.	Eutimi.	Chrysopolis.
Austanidon.	Constansia.	Neilan.
Delmundon.	Paramboli.	Lorea.

A l'époque du royaume chrétien de Jérusalem, deux fois les guerriers francs apparurent sous les murs de Bosrah (1). Ce fut d'abord en 1146, sous Baudouin III.

(1) Nous trouvons, dans l'*Oriens Christianus*, que le siége archiépiscopal de Bosrah fut d'abord occupé par Timon, auquel succéda Béryllus, après lequel Maximus occupa le trône métropolitain; ce dernier est cité comme ayant siégé au concile d'Antioche. Nous voyons ensuite les évêques Nicomacus et Titus se succéder sur le même siége. Ce dernier fut contemporain des empereurs Julien et Jovien. Dans l'index du concile général de Constantinople, en 394, nous trouvons la mention de l'évêque Bagadius, de Bostra. L'évêque Eulysius, devenu patriarche après lui, fut exilé à Misphah, pour s'être élevé, avec beaucoup d'autres prélats de Syrie, contre les violences faites à saint Jean-Chrysostôme. En 431, l'évêque Antiochus, de Bostra, est cité comme ayant accompagné Jean d'Antioche au concile d'Éphèse. Constantinus, son successeur, assista au concile général de Chalcédoine. Après lui nous voyons Antipar, connu par ses écrits contre Origène. C'est après ce dernier qu'apparaît Julianus, qui se trouve être contemporain de l'empereur

Ce prince se laissa entraîner par les promesses d'un Arménien nommé Tanteïs, gouverneur de Bosrah, qui avait offert de lui livrer la place par trahison. Mais, quand après des fatigues et des périls sans nombre l'armée chrétienne arriva devant la ville, la femme du gouverneur avait rendu la place aux musulmans, qui en occupaient toutes les tours. Michaud ayant rapporté tout au long cette expédition dans son *Histoire des croisades*, je passerai de suite à la seconde, qui est beaucoup moins connue et qui eut lieu en 1182, sous Baudouin IV, et qui est racontée dans le livre 22 de Guillaume de Tyr, au sujet de l'expédition des chrétiens dans l'Iturée et la Trachonitide; c'est donc le récit de l'historien des croisades que je transcris ici.

« Le roi et les barons de notre nation voyant le pays ennemi dégarni de troupes, et ayant réuni toutes les forces dont nous pouvions disposer, le patriarche se joignit à eux, portant le bois de la vraie croix. Ils envahirent alors la Trachonitide, qui jadis faisait partie du diocèse de Bosrah, et s'étant donc emparés d'un lieu célèbre nommé Zora, peu éloigné de Damas, et qui comptait beaucoup d'habitants, ils dévastèrent tous les villages environnants; mais les habitants du pays, prévenus de l'arrivée des nôtres, s'étaient réfugiés, avec leurs biens et

Anastase; c'est donc à cette époque qu'il faut faire remonter la construction de l'église des martyrs Sergius et Léontius, car nous trouvons son nom en tête d'une inscription dédicatoire. Après lui nous trouvons encore les noms de Jean, Siméon et Stéphane, patriarches de Bosrah. Ce dernier est cité, par saint Jean Damascène, pour ses écrits contre les Juifs.

leurs familles, dans des lieux fortifiés, et comme nos chrétiens s'en retournaient, détruisant tout ce qu'ils rencontraient hors des forteresses, ils arrivèrent à une noble ville du nom de Bosrah, jadis métropole de ces contrées; on l'appelle aujourd'hui Bozres. Tous furent d'avis de l'assaillir, mais ils virent bientôt que ce ne serait ni en un jour ni en deux qu'ils parviendraient à s'en emparer; or ils commençaient à manquer d'eau, car, dans ce pays, on n'a que les eaux de pluie, qu'il faut réunir et conserver pour le reste de l'année; ayant connu notre arrivée, les habitants du pays avaient comblé les réservoirs ou empoisonné les citernes, afin que nous ne pussions séjourner, etc. »

J'ai trouvé aussi, durant mon séjour à Bosrah, les deux inscriptions koufiques (1), dont le dessin est donné dans cet ouvrage. La première a été estampée dans les ruines du bazar, et la seconde dans la cour de la mosquée de Deir-el-Moslam, où elle avait déjà été signalée par Burckhardt; mais cette dernière paraît y avoir été apportée d'un autre endroit. Voici la note qui nous est fournie à ce sujet, par M. Reinaud, membre de l'Institut.

« L'une et l'autre inscription remontent au temps des guerres des croisades, c'est-à-dire au XIIe siècle de notre ère, à une époque où l'Orient et l'Occident étaient, pour ainsi dire, en présence, et où la croix et l'étendard de Mahomet avaient engagé une lutte à mort. Les deux inscriptions sont indépendantes l'une de l'autre, mais leur

(1) Voir planches XIV et XV.

objet est le même ; c'est de perpétuer le souvenir de deux fondations pieuses destinées au rachat des musulmans qui seraient tombés au pouvoir des chrétiens, ou, à leur défaut, à venir en aide aux pauvres, aux veuves et aux orphelins : c'est le premier monument de ce genre qui nous soit venn des pays mahométans. Du reste, voici comment je m'exprimais en 1829, dans mes *Extraits des historiens arabes des croisades*, ouvrage qui forme le 4e volume de la *Bibliothèque des croisades* de M. Michaud, page 372 (chapitre consacré au portrait du grand Saladin). « On ne sera pas étonné, d'après cela, que le zèle des chrétiens et des musulmans étant égal de part et d'autre, les musulmans eussent adopté plusieurs des usages auxquels les croisades donnèrent lieu en Occident. On sait que les chrétiens se soumettaient aux dîmes et à des taxes sans nombre. Quelque chose d'analogue a été attribué aux musulmans par un auteur chré tien très-digne de foi, Gauthier Vinisauf, qui accompagna Richard Cœur de lion dans son expédition en Palestine. Il dit que, sous Saladin, les musulmans, pleins d'enthousiasme pour leur religion, léguaient, en mourant, le tiers de leurs biens pour subvenir aux frais de la guerre sainte (1). C'est sans doute à cette coutume que Saladin fait allusion dans une de ses lettres au kalife de Bagdad,

(1) Voici en quels termes Gauthier Vinisauf s'exprime dans l'*Itinéraire du roi Richard*, t. 2 de la collection de Th. Gale : « Plerosque Salahadinus stipendiis excitat et in sumptus tantos pecunia dudum ante collecta suppetit; nam communi placito gentiles statuerant ut morientes quicumque rerum suarum partem tertiam legis defensoribus erogarent. »

lorsqu'il dit que les musulmans se faisaient un plaisir de contribuer aux frais de la guerre sacrée (1). »

« Depuis cette époque, j'ai eu occasion de relever un passage de l'historien arabe Ibn-al-Atyr, qui se rapporte à l'année 559 de l'hégire (1164 de J. C.), c'est-à-dire à l'époque dont il s'agit ici, et où il est parlé de la mort d'un ancien vizir du prince de Moussoul nommé Djemal-Eddin Abou-Djafar Mohammed. Ibn-al-Atyr s'exprime ainsi au sujet de ce personnage : « C'était le plus gé-
« néreux et le plus libéral des hommes; il était plein
« de miséricorde, de bienveillance et de justice envers
« ses semblables. On venait le trouver de tous les points
« de l'univers. Ses aumônes et ses dons s'étendaient
« sur les pays compris entre l'extrémité du Korassan et
« les frontières de l'Yémen. Il rachetait, chaque année,
« des prisonniers pour une somme de 10,000 dinars,
« en Syrie seulement, sans compter ceux qu'il rache-
« tait des mains des Géorgiens (2). »

« L'inscription n° 1 porte la date de 561 de l'hégire (1165-1166 de J. C.); elle remonte, par conséquent, à

(1) Voyez à la p. 285 de mes *Extraits des historiens des croisades*. Le code militaire musulman s'exprime ainsi : « L'obligation religieuse où est tout musulman de faire la guerre aux ennemis de sa foi ne lui permet de prétendre à aucune solde, lorsque le trésor public n'est pas en état de supporter cette dépense; dans ce cas, les musulmans qui jouissent d'une certaine aisance sont obligés de sacrifier tout ce qu'ils peuvent de leur fortune pour fournir aux besoins de leurs frères, et, s'ils ne s'y prêtent point de plein gré, le souverain a le droit de les y contraindre. » Mouradgea-d'Ohsson, *Tableau général de l'empire ottoman*, édit. in-8°, t. V, p. 51.

(2) *Extrait des historiens arabes des guerres des croisades*, dans le cueil publié par l'Académie des inscriptions, t. 1, p. 542.

l'époque où Nour-Eddin régnait sur Alep et Damas, et où l'oncle de Saladin, que Nour-Eddin avait mis à la tête de ses armées, se disposait à chasser les chrétiens de l'Égypte, qu'ils venaient d'envahir. A l'égard de l'inscription n° 2, les dernières lignes, qui probablement renfermaient la date, manquent. A la vérité, la portion qui nous a été conservée fait mention du nom du prince qui dominait alors dans le Haouran ; mais ce nom est un terme turc peu usité, et, comme les écrivains arabes se sont peu occupés des événements du Haouran, il m'a été impossible de le rétablir entièrement ; en effet, dans cette inscription, les lettres ne sont pas accompagnées de leurs points diacritiques, et il reste un certain nombre de mots que je n'ai pu déterminer. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que cette inscription est à peu près de la même époque que la première. »

INSCRIPTION N° I.

بسم الله الرحمن الرحيم هذا ما اوقف
صديق بن جاولى وفقه الله على الاسرى
هذه الاربع الحوانيت ابتغاء ثواب الله
سنة احدى وستين وخمساية

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux : ceci est ce qu'a converti en ouacf Sadyc, fils de Djavaly, puisse Dieu le conduire au bien, à l'intention des captifs, à savoir quatre boutiques, en vue de la récompense de Dieu, l'an 561 (de l'hégire). »

Le mot ouacf est un terme arabe qui, chez les musulmans, désigne les fondations pieuses. Sur ce genre d'institution qui, chez les Arabes, les Persans et les Turcs, a pris une grande extension, on peut consulter l'ouvrage de Mouradgea-d'Ohsson, tome 2, page 523 et suivantes. A l'égard du donateur, le mot *Djavaly* annonce qu'il s'agit ici d'un Turkoman d'origine, dont les ancêtres,

cent ans auparavant, franchirent l'Oxus avec les enfants de Seldjouk, et conquirent toute l'Asie méridionale, depuis le Bosphore jusqu'à la vallée de l'Indus, et depuis le Yaxarte jusqu'au golfe Persique.

INSCRIPTION N° II.

بسم الله الرحمن الرحيم امر بعمارة هذا القرن والمدار المبا
رك المولى المالك العالم العادل الموید المظفر المنصور المجا
هد المرابط..... الخ معين الدين سيف الاسلام پهلوان الشام الب غازى
.....بك اتابك ابى منصور ابن عمدة امير المومنين وحبسهما واوقفهما
لوجه الله تعالى وجعل مسعاها برسم فكاك المسلمين من جيوش الكفار
لمن لا يكون له اهل ولا يقدر على فكاك نفسه ونجم بذلك اهل السنة والجماعة
حفظة القران فان سهل الله وعدم الاسرى فيصرف المغل فى اليتامى والارا
مل والمساكين وابناء السبيل و..... واوقف العبد الفقير الى الله سرحد
السد ..... المعروفة بمرج حراسة على من تقدم ذكره فى هذا الو
قف من غير شيا من هذه الاوقاف او بدله بعد ما سمعه فانما اثمه على الذين
يبدلونه وقد ظلم نفسه ودخل فى سخط الله وفى ذم الحسن والحسين ومن يتعد
حدود الله فاوليك هم الظالمون وكان عمارة ذلك على يد العبد الفقير الى الله سرحد

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, a donné

ordre de construire ce four et ce moulin béni le maître puissant, savant, juste, protégé de Dieu, victorieux, heureux dans ses entreprises, zélé pour la guerre sacrée, ferme au poste devant l'ennemi....., le défenseur de la religion, l'épée de l'islamisme, l'athlète de la Syrie, Alp-Gazy..., Bey, Atabek (gouverneur), Abou-Mansour, fils de la colonne de l'émir des croyants; il les a immobilisés (convertis en habous), et en a fait un ouacf en vue du Dieu très-haut, et il en a affecté les revenus à la rédemption des musulmans des mains des guerriers infidèles, pour ceux du moins qui n'ont pas de famille et qui sont hors d'état de se racheter eux-mêmes. A cet égard il s'est conformé au sentiment des sectateurs de la Sonna (la tradition religieuse), de la masse des fidèles et de ceux qui ont appris le Coran par cœur : que si Dieu a ménagé un moment de repos à l'islamisme et qu'il n'y ait pas de musulmans dans les fers, le revenu sera affecté aux orphelins, aux veuves, aux pauvres, aux voyageurs.

. . . . Le serviteur qui a besoin du secours de Dieu, Sarhad a converti en ouacf le sixième de. . . . .
en faveur des personnes déjà désignées dans cet acte; quiconque fera un changement à ces dispositions ou *qui les modifiera, après qu'on lui en aura donné lecture, la faute en tombera uniquement sur les auteurs de ces altérations* (1); celui-là se sera fait tort à lui-même; il encourra le courroux de Dieu et le blâme de Hassan et

(1) Les mots en italique sont empruntés au Coran (sourate II, v. 177).

Hossein (1) ; *quiconque enfreint les préceptes divins, ceux-là sont les vrais coupables* (2). Cette construction a eu lieu par la main du serviteur qui a besoin du secours de Dieu, Sarhad. . . . .
. . . . »

Du 6 au 13 décembre, l'étude des ruines de Bosrah ne cessa de nous occuper. Durant tout ce temps, nous n'eûmes qu'à nous louer hautement de nos rapports avec les habitants, et surtout avec le cheikh Mohammed-el-Kalil, dont je ne saurais mieux faire l'éloge qu'en le comparant à son homonyme et cousin ; car, par une assez étrange coïncidence, Mohammed-es-Safedy se trouva être le parent éloigné du cheikh de Bosrah. Mais il n'est si bonne compagnie qu'il ne faille quitter, et, comme nos travaux touchent à leur terme, nous nous préparons à traverser le Djolan pour gagner les bords du Jourdain et Nazareth.

(1) Hassan et Hossein sont tous deux issus du kalife Ali et de sa femme Fatime, fille de Mahomet. Sur ces deux personnages et sur la place qu'ils tiennent dans l'esprit des pieux musulmans, voyez mon ouvrage intitulé *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet du duc de Blancas*, Paris, 1828, t. I et II.

(2) Paroles empruntées du Coran, sour., II, v. 229.

DIMANCHE 13 DÉCEMBRE.

Notre départ étant irrévocablement arrêté pour aujourd'hui, nous nous éveillons avant le jour, et, pendant que le déjeuner se prépare, je me promène au crépuscule, admirant encore une fois la masse imposante des ruines de Bosrah.

Nous prenons notre thé et nous mangeons du pain moisi qui a huit jours de cuisson. Nous n'en chantons pas moins à gorge déployée, car aujourd'hui nous commençons à nous rappeler nos amis de Jérusalem, et c'est avec bonheur que nous songeons que dans huit jours nous serons près d'eux. En sortant de la tente, nous voyons à la porte du cheikh un monceau de bois, que ses femmes et ses frères s'occupent à rentrer. Le bruit que nous avons entendu cette nuit venait des chameaux qui l'ont apporté; la charge de chacun de ces animaux peut être évaluée de 300 à 400 kilog.

Tous les malades de Delbet sont venus nous dire adieu, et sur les figures à demi sauvages de ces Arabes se peignent la reconnaissance et le regret de nous voir partir, sans espoir de nous revoir jamais.

A huit heures cinquante-cinq minutes, nous montons à cheval, accompagnés du cheikh Mohammed-el-Kalil et de deux jeunes Arabes, dont l'un est son neveu.

Il est neuf heures quand nous contournons le château; bientôt nous dépassons Bab-el-Haoua, et à 200 mètres

plus haut nous coupons la voie romaine se dirigeant vers Ezra. Nous nous gardons bien de la suivre, tant elle est encombrée de débris de rochers. Nous traversons plusieurs champs où apparaissent des canaux d'irrigation, et à ce sujet notre cheikh donne à Delbet une foule de renseignements sur l'irrigation des terres de Bosrah (1).

A dix heures cinq minutes, nous rangeons à gauche de notre route un village nommé Mushbé; trois minutes après, nous coupons l'ouad Abou-Amaga, et à dix heures treize minutes nous passons l'ouad Zedy-el-Kebir, qui coule dans un lit déchiré et semé de blocs de roches basaltiques. Ces deux ouads, nous dit le cheikh, se réunissent, à une heure environ, au-dessous du village.

Le temps, qui jusqu'à présent a été pluvieux, se lève enfin, et, après avoir franchi un léger dos-d'âne qui sépare le dernier ouad de l'ouad el-Zrir, nous nous engageons dans une vaste plaine inculte; à notre droite tout le Ledja et, en arrière, la chaîne du Djebel-Haouran s'offrent alors à nos yeux. Avant de nous en éloigner, il ne serait peut-être pas hors de propos de rechercher les passages des Écritures saintes relatifs à ces lieux et de voir à quels rapprochements ces textes peuvent donner lieu.

L'Écriture sainte fait déjà mention du Haouran en parlant du pays occupé par les enfants d'Israël; Ézé-

(1) Consulter, à ce sujet, les notes publiées par E. Delbet, dans les *Annales* de la Société internationale des études pratiques d'économie ciale.

chiel, chap. 47, ℣. 15; or voici quelles sont les bornes de cette terre. Du côté du septentrion, depuis la grande mer, en venant par Hethalon à Séda :

℣. 16. A Émath, à Beroth, à Sabarim, qni est entre les confins de Damas et les confins d'Émath, et à Hazer-Tichon, qui est sur les confins d'Haouran.

. . . .

℣. 18. Sa région orientale se prendra de ce qui est entre Haouran et Damas, entre Galaad et la terre d'Israël, où est le Jourdain, vers la mer orientale.

Vous mesurerez cette région depuis l'extrémité, en tirant vers la mer orientale, et en y joignant ce qui est de ce côté-là vers l'Orient.

Dans le *Deutéronome*, chap. 3, nous trouvons les noms de plusieurs localités qui nous sont connues, ℣. 1. Ayant donc pris un autre chemin, nous allâmes vers Bashan, et Og, roi de Bashan, marcha au-devant de nous avec tout son peuple et son pays; nous les tuâmes tous sans en épargner aucun.

℣. 4. Et nous ravageâmes toutes leurs villes en un même temps. Il n'y eut point de ville qui put nous échapper; nous en prîmes soixante, tout le pays d'Argob qui était le royaume d'Og-en-Bashan.

℣. 5. Toutes les villes étaient fortifiées de murailles très-hautes avec des portes et des barres, outre un très-grand nombre de bourgs qui n'avaient point de murailles.

℣. 10. Et nous prîmes toutes les villes qui sont situées dans la plaine et tout le pays de Galaad et de Bashan

jusqu'à Salcha et Edraï, qui sont des villes du royaume d'Ogen-Bashan.

℣. 13. Je donnerai l'autre moitié de Galaad et tout le pays de Bashan qui était le royaume d'Og, et le pays d'Argob, à la moitié de la tribu de Manassé, etc.

De là nous devons donc conclure que le royaume Beshon et l'Argob occupaient tout le Haouran actuel, car il est encore dit, chap. 35, ℣. 32, que Nobah s'empara de Kenath et lui donna son nom. Or nous venons de voir, par le ℣. 10 du 3e chap. du *Deutéronome* cité plus haut, que les Hébreux s'emparèrent d'abord de toutes les villes de la plaine jusqu'à Edraï et Salcha. Cette plaine me paraît s'identifier parfaitement avec la plaine légèrement inclinée que nous avons traversée entre el-Moudjmer et el-Bosrah, que l'on nomme Noukra-el-Haouran, qui, dans l'est, s'étend jusqu'à Salkhad, qui doit être Salcha, et, dans l'ouest, se réunit au plateau du Djolan, près duquel est située Ezra, parfaitement identifiée, par Burckhardt et Porter, avec Edraï. Donc le Ledja, le Ard-el-Belad et le Djebel-Haouran surtout me paraissent devoir être considérés comme l'ancien Argob et le Bashan, qui formaient les États d'Og et que le Seigneur livra aux enfants d'Israël.

Strabon, Ptolémée, Pline et Eusèbe, bien que faisant mention du Haouran, ne nous apprennent rien de positif, car ces divers auteurs se bornent à citer des noms de villes ou de provinces particulières; de sorte que les limites de l'Auranitis des anciens ne sont pas bien nettement définies. Boheddin désigne sous ce nom toute la

région qui s'étend à l'est du Jourdain jusqu'au Scheriat-el-Mandhour.

Aujourd'hui tout le pays situé à l'est du Djolan, c'est-à-dire le Ledja, le Djebel-Haouran et la plaine de Bosrah, porte le nom général de Haouran, quoique les gens du pays n'appellent Haouran que le Djebel-Haouran et la plaine de Bosrah.

Il est midi vingt minutes quand nous arrivons à Lemsefraï, où nous nous arrêtons pour déjeuner au bord d'un abreuvoir, à 200 mètres à peu près du village où retentit la musique, à l'occasion d'une noce qu'on y célèbre. Pendant notre déjeuner le cheikh de Bosrah nous a quittés pour aller visiter le cheikh du village, et Mohammed nous apprend qu'un ouad, que nous apercevons à gauche du village, se nomme Cheikh-Ali-Queby, qu'un firman du sultan exempte les habitants du village du midi comme descendant d'un saint, et que les Arabes eux-mêmes les respectent, convaincus que quiconque toucherait à un de leurs animaux ou leurs récoltes mourrait dans l'année. Tous les habitants se regardant comme descendants du saint, aucun étranger ne peut venir s'y établir.

Pendant ce temps, quelques malades viennent consulter Delbet, qui cautérise plusieurs ophthalmies. Il est une heure quand nous remontons à cheval, et nous nous engageons dans une vaste plaine légèrement inclinée, ayant toujours le Ledja en vue à notre droite.

A deux heures cinquante minutes nous rangeons à gauche un village en ruine, c'est Deir-el-Assaphir. A

chaque instant nous longeons des enceintes en pierres sèches, où les tribus arabes renferment, pendant la nuit, leurs troupeaux quand elles viennent camper dans ces parages. Nous sommes toujours dans une immense plaine, et, pour charmer les ennuis de la marche, nous suivons l'habitude arabe et nous nous mettons à faire de la fantasia. C'est en cheminant ainsi qu'à quatre heures cinq minutes nous atteignons Kharbet-Gazaleh, où nous devons camper ce soir. Au moment de mettre pied à terre, nous apercevons, à 3 kilomètres devant nous environ, une ligne d'arcades qui ressemblent fort à un aqueduc, dis-je à Abdallah. Qasr Pharaoun, me répondit-il (le palais de Pharaon). Voilà certes plus qu'il n'en faut pour me déterminer à faire cette course. Nous nous acheminons vers cette ruine en compagnie d'Abdallah, qui est le neveu du cheikh de Bosrah. Nous ne tardons pas à arriver à un aqueduc du temps du Bas-Empire qui portait l'eau à Edraï. En rentrant au camp nous trouvons tout le monde en armes. Pendant notre absence, un derviche (1) fanatique a imaginé de prendre pour un emblème religieux la flamme tricolore qui flotte au sommet de notre tente, et il est venu avec plusieurs Arabes pour l'arracher. Mais Mohammed a pris des mesures de défense en le voyant arriver avec ses acolytes, et quelques canons de fusils maintiennent les Arabes à distance : ils gesticulent beaucoup, crient plus encore, mais n'osent

(1) Les derviches de Syrie ont pour signe de leur dignité religieuse un étendard vert portant les versets du Coran écrits en lettres blanches, ce qui explique la méprise de notre assaillant.

avancer d'un pas. Le cheikh de Bosrah a profité de ce moment de répit pour faire dire à son collègue de Kharbet-Gazaleh qu'il le rendrait responsable des actes hostiles de ses administrés envers nous. A ce moment je rentrais aux tentes, c'était un renfort de quatre hommes bien armés qui arrivait aux nôtres, et d'ailleurs j'étais décidé à défendre notre honneur national jusqu'à la dernière extrémité.

Pendant que je donne les derniers ordres pour compléter notre branle-bas de combat, arrive le cheikh du village suivi de ses serviteurs : il commence alors une charge à coups de bâton sur ses administrés, qu'il met en fuite, puis se retire. Nous sommes tous à rire de l'issue de cette affaire qui avait commencé d'une manière si inquiétante, quand nous voyons revenir Mohammed-el-Kalil, qui a accompagné le cheikh de Kharbet-Gazaleh et qui nous annonce qu'il a posé à son collègue, en notre nom et au sien, l'ultimatum suivant : qu'il ferait bâtonner l'instigateur de toute cette affaire, et que lui-même, suivi des notables du village, viendrait, avant trois heures du Moghreb (neuf heures du soir), nous faire réparation de la tentative dirigée contre nous; faute de quoi, lui, cheikh de Bosrah, assisté de ses parents et de tous leurs cavaliers, viendrait régler cette affaire bis seif (par le sabre). La menace a produit son effet, car, pendant que nous sommes à dîner, nous voyons arriver une espèce de députation composée du cheikh et de son fils accompagnés de deux hommes. C'est le cheikh qui prend la parole, et, après une longue suite de malédic-

tions entassées sur la tête du derviche fanatique, il nous dit que nous sommes les premiers Européens qu'ait jamais vus la population de Gazaleh. Et, comme je lui fais expliquer que cette flamme qui flotte sur le campement indique notre qualité de Français et de sujets du sultan Bounaparthe : Soulthan-Kebir, s'écrie-t-il avec un geste de profond respect. Là-dessus je congédie le cheikh et sa suite, puis nous ne tardons pas à aller nous reposer, tout en gardant près de nous nos revolvers, car nous sommes, en ce moment, campés sur la route du Hadj, où le fanatisme des habitants est sans cesse entretenu par le passage des pèlerins de la Mekke.

LUNDI 14 DÉCEMBRE.

Dès ce matin la pluie menace, les nuages se sont amoncelés cette nuit ; tout nous présage donc une rude journée.

Pendant que nos tentes s'abattent, nous nous promenons au milieu des groupes formés par les habitants de Kharbet-Gazaleh qui assistent à nos préparatifs de départ. Il paraît que notre fermeté dans la scène d'hier a produit un bon effet. De tous les côtés nous recevons des marques de respect ; il y a bien de ci de là quelques visages renfrognés, mais la flamme flotte toujours fièrement sur notre tente. Nous avons donc eu le dessus dans toute cette affaire, grâce à notre énergie et surtout, car je ne me fais aucune illusion à ce sujet, à celle de notre ami Mohammed-el-Kalil.

Il est neuf heures cinq minutes quand nous montons à cheval et que nous nous mettons en marche ; au départ, notre route est nord.

A neuf heures quinze minutes nous rangeons à notre droite quelques ruines sans importance situées au pied d'un monticule conique en basalte ; elles se nomment Katebé ; dix minutes plus loin nous traversons un petit ouad que les Arabes nomment Elmeh : il vient du nord et se dirige vers les ruines du qasr Pharaoun, que nous apercevons sur notre gauche à une heure environ. Bientôt notre marche ouest s'infléchit au nord-ouest sous un angle de 325 degrés, puis de 320 degrés ; nous coupons ensuite un grand ouad rempli d'eau et autour duquel se voient de nombreuses traces de sangliers. Depuis une heure environ la pluie tombe par torrent, et la terre commence à se détremper ; aussi nos pauvres chevaux enfoncent-ils d'une manière qui rend notre marche très-fatigante, d'autant plus qu'une bise infernale nous fouette la pluie glacée à la figure. C'est aujourd'hui pour nous le passage de la Bérésina, s'est écrié Delbet en coupant le dernier ouad, où plusieurs de nos mulets se sont abattus dans l'eau avec leurs charges. Il a, ma foi, raison, car il nous faut faire des efforts inouïs pour ne pas nous débander. Aussi devient-il absolument impossible de continuer à prendre des notes, et nous nous voyons forcés, bien à contre-cœur, de rentrer nos carnets.

A une heure, nous atteignons Cheikh-Saïd, espèce de monastère musulman où habitent des derviches africains. Ils sont d'un noir d'ébène, tout vêtus de blanc et

la tête couronnée d'un énorme turban ; il y a sept frères et quinze novices ; plusieurs sont malades de phthisie, et ils nous disent que, chaque année, cette maladie enlève plusieurs d'entre eux et qu'ils ne peuvent s'habituer à la température rigoureuse du plateau du Djolan. Les maisons qu'ils habitent sont couvertes en roseaux, qui croissent en abondance dans les ouads environnants ; un oualy en ruine élève au-dessus du hameau sa coupole blanchie à la chaux, et, à l'entour, quelques arbres et des cactus rabougris entourent des jardins assez mal cultivés.

Après cinquante minutes employées à déjeuner et à nous essuyer tant bien que mal, nous nous remettons en marche et nous cheminons à l'ouest, sous un angle de 280 degrés ; nous rangeons bientôt à notre gauche des ruines du Bas-Empire que domine encore une arcade fort pittoresque ; mais par le temps qu'il fait nous ne songeons guère à nous arrêter. Puis nous apercevons, à environ une demi-heure sur notre droite, un cône volcanique, au sommet duquel existe évidemment un cratère. Bientôt, à notre gauche, nous voyons un second tell volcanique ; d'ailleurs le terrain sur lequel nous cheminons est une immense plaine couverte d'affleurements basaltiques ; à droite, nous ne tardons pas à apercevoir, à environ une heure et demie du premier, un autre tell volcanique plus élevé que les précédents. Nous arrivons à deux heures quarante-cinq minutes à un village nommé Tseïl, d'où le tell Edemoun, le second que nous avons vu, fait un angle de 60 degrés dans le nord-

est; le plus grand, le tell el-Fares, un angle de 310 degrés.

Une demi-heure de chemin au delà de Tseïl, nous trouvons un beau pont romain, malheureusement fort endommagé par les tremblements de terre : il était jeté sur un petit marais, où nous faisons lever des canards sauvages. Puis nous nous enfonçons dans un district pierreux où toutes traces de culture disparaissent; le basalte est à nu partout. Nous trouvons sept grandes bornes milliaires antiques réunies en un seul point avec des pierres taillées; l'aspect général, bien que moins tourmenté, nous rappelle presque le Ledja. Nous cheminons sur ce terrain jusqu'à quatre heures quarante minutes, moment où nous coupons un grand ouad nommé ouad el-Kakad, au fond duquel coule un beau ruisseau que traverse un pont arabe de six arches ogivales. En ce moment l'horizon s'est un peu éclairci, et sur une zone de vieux ciel, du côté du couchant, nous apercevons une montagne d'un aspect imposant qu'éclairent les derniers rayons du soleil. Djebel-et-Thour, s'écrient nos Arabes. C'était le mont Thabor; nous sommes en pays de connaissance, mais il est loin encore et nous ne l'atteindrons qu'après-demain matin. Comme nous voyons rôder quelques Arabes d'assez mauvaise mine aux abords de l'ouad, nous prenons la précaution de couronner les deux rives, afin d'éviter toute surprise, pendant que notre bagage traversera le ravin.

A partir de cet ouad, nous commençons à descendre rapidement. Le plateau rocheux qui le précède et que

nous venons de trancher me paraît le point le plus élevé que nous ayons traversé dans notre route aujourd'hui. Nous continuons à suivre l'ouad qui coule dans une profonde déchirure creusée dans le basalte. Un quart d'heure de chemin plus loin, nouvel ouad ; puis nous nous engageons dans une vaste plaine. Il ne pleut plus, mais la nuit vient grand train. A chaque instant, Cheikh-Mohammed-el-Kalil m'interpelle par un enté Mabsouth : Es-tu content? Je lui réponds par un Mabsouth-Ktir, auquel il ajoute Koulo-Mabsouth ; nous sommes tous contents.

Cette marche de nuit est assez lente, attendu que nous sommes dans un pays peuplé d'Arabes errants, et nous ne pouvons quitter les mulets, parce qu'un coup de main est bientôt fait. Nous apercevons dans le lointain les feux de campement des Arabes, et les aboiements de leurs chiens, excités par les grelots de nos mulets, arrivent jusqu'à nous. Enfin, vers neuf heures et demie, nous touchons aux premières maisons de Redjoum-el-Akbar, le grand Monceau ; c'est ici que nous mettons pied à terre, à la porte du cheikh, beau vieillard à barbe blanche, dont la désinvolture toute militaire rappelle assez les types des vieux grognards que nous a laissés le crayon de Charlet. Après l'échange des compliments obligés, j'examine curieusement, à la lueur du feu qui brûle au milieu du medhafeh, le beau profil du cheikh de Redjoum-el-Akbar, Seif Tahieb. C'est un bon sabre, me dit Abdallah, qui est couché à mes pieds, s'efforçant, comme nous tous, de se sécher au feu qui, comme

d'habitude, nous enfume plus qu'il ne nous réchauffe. Enfin l'on vient nous avertir que notre campement est prêt.

Le vieux cheikh veut nous conduire lui-même aux tentes, et, comme la pluie a recommencé, nous l'engageons à donner à un Arabe la lanterne qu'il porte et à ne point se faire mouiller. « Vous êtes des étrangers que Dieu m'envoie, nous répondit-il; je dois tout faire pour vous. » La pluie a complétement détrempé le sol, de sorte que nos lits enfoncent dans la terre; quant à l'eau que nous buvons, c'est une solution de boue fort concentrée; il est près de minuit quand nous avons fini notre dîner. Nous voyons alors notre vieux cheikh qui vient fumer une pipe avec nous; il nous dit qu'à Redjoum-el-Akbar il y a cinquante-cinq maisons, dont sept chrétiennes, plus dix tentes d'Arabes de diverses tribus.

MARDI 15 DÉCEMBRE.

Ce matin, le temps s'est un peu levé et nous fait espérer une meilleure journée qu'hier, mais d'abord nous devons nous séparer de notre excellent cheikh de Bosrah, pour lequel nous avions conçu un véritable attachement. De son côté, il témoigne un vif regret de nous quitter; aussi est-ce le cœur serré que nous échangeons une cordiale accolade avec ce Mohammed, digne émule de celui que nous emmenons avec nous.

A huit heures et demie nous sommes à cheval et nous recommençons à cheminer en plaine; mais aujourd'hui

notre marche a je ne sais quoi de gai qui nous faisait complétement défaut hier, et je crois que la perspective d'aller camper ce soir au bord du Jourdain y est bien pour quelque chose. Au bout de vingt minutes nous atteignons le petit village d'Haëbn, dont les maisons sont en terre desséchée, supportée par un clayonnage d'osier. A onze heures enfin, nous arrivons à Fik, d'où nous embrassons d'un seul coup d'œil tout le bassin du lac de Tibériade. Notre cheikh de Redjoum-el-Akbar, qui nous accompagne jusqu'à Samak en se rendant à la Tibériade, nous fait faire halte chez son confrère de Fik, avec lequel il a à régler une affaire, et qui tient à honneur, dit-il, de nous offrir la diffa. Aussi sommes-nous contraints de nous laisser faire, et, comme nos bagages ont continué vers Samak, nous en prenons vite notre parti.

A une heure vingt minutes, nous remontons à cheval jusqu'à trois heures; nous traversons le plateau qui doit nous mener à la hauteur de Samak. Il est trois heures quand nous nous engageons dans la descente assez roide qui doit nous amener au fond du Rhor ou vallée du Jourdain. Au bout de quarante-cinq minutes, nous faisons une petite halte devant Rhor ruiné, et à quatre heures quinze minutes nous atteignons enfin le fond de la vallée. Nos chevaux sont en belle humeur; aussi, oubliant les fatigues passées, sont-ils devenus presque fringants, et c'est au galop que nous traversons la plaine qui nous sépare de Samak, où s'élève notre campement.

Comme désormais notre itinéraire sera sans intérêt pour le lecteur, je dirai seulement que nous passâmes le

Jourdain le 16 au matin et que, dans le courant de la journée, nous arrivâmes à Nazareth, où nous séjournâmes le 17. J'y trouvai, chez les religieuses françaises, des lettres de ma mère, dont j'étais privé depuis si longtemps. Nous fîmes aussi connaissance avec toute la famille de notre bon Mohammed, au milieu de laquelle nous reçûmes un accueil qui nous fit oublier que nous étions à plus de 800 lieues des nôtres. Trois jours après, nous étions à Jérusalem, où nous retrouvions nos excellents amis le Père Marie-Alphonse Ratisbonne et le prince Lubomirski, qui tous deux n'étaient pas sans inquiétude sur notre sort, car, depuis le passage de MM. de Carrière et de Bonneval, ils étaient complétement sans nouvelles de nous.

VOYAGE

AUX

BORDS DE LA MER MORTE.

Le prince Lubomirski se décide enfin à nous accompagner dans la campagne que nous allons entreprendre ; nous sommes revenus de la dernière, malgré les sinistres prédictions qu'on nous a faites à Beyrouth et à Damas. Notre petite caravane va donc s'augmenter de deux personnes, le prince et son drogman, nommé Georgi, qui est le beau-frère de notre Antonio.

Les derniers jours que nous passons à Jérusalem sont employés à compléter la mise sur pied de campagne de notre nouveau compagnon.

MERCREDI 6 JANVIER.

Après une nuit passée à écrire et une matinée employée à d'ennuyeux emballages, nous faisons nos adieux

au père Ratisbonne et nous montons à cheval à midi vingt-cinq minutes. Nos bagages ont pris les devants, sous l'escorte d'un Bédouin ; nous les retrouverons ce soir à Saint-Saba. Les abords de la porte de Jaffa sont aujourd'hui très-animés, car les pèlerins grecs reviennent en foule de Bethléem, où ils ont célébré la fête de Noël pendant la nuit dernière.

Nous suivons, en descendant, la vallée de Hinnom, laissant à notre droite le petit aqueduc arabe qui la traverse, ainsi que le magnifique birket qui en est voisin. Bientôt nous apercevons à gauche Siloam, dont les maisons nous apparaissent comme suspendues aux rochers. Nous entrons alors dans la vallée de l'*Ouad-en-Nar* (le Cédron). Nous marchons *est-sud-est* sous un angle de 120 degrés environ, sans dévier sensiblement de cette direction, jusqu'à Saint-Saba.

Nous ne rencontrons plus que de rares oliviers, encore ne tardent-ils pas à disparaître. Partout, sur les pentes qui nous entourent, se montrent d'étroits gradins formés par des espèces de sables calcaires. Du reste, bien qu'il n'y ait pas d'arbres, tous les points qui présentent une surface de quelque étendue et un peu de terre sont cultivés.

Çà et là, particulièrement à notre gauche, se montrent sur les hauteurs quelques roches siliceuses, mais elles sont isolées en général, ou du moins en masses peu considérables.

Nous quittons un instant la vallée du Cédron pour franchir, à sa base, un promontoire qu'elle contourne.

Aussitôt après, nous redescendons dans le lit de l'ouad pour ne plus le quitter. Ici la vallée devient moins abrupte qu'aux environs de Jérusalem, et, au lieu de cheminer sur la rive gauche du torrent, nous nous tenons presque constamment au fond.

Sur ce point je remarque que ces affleurements de calcaire, que nous avons précédemment observés, disparaissent brusquement. Les montagnes cessent d'être anguleuses, leurs formes s'arrondissent et leurs sommets forment des mamelons. Sur quelques gradins elles paraissent formées de craie assez semblable à celle qu'on trouve dans les plaines de la Champagne.

Les eaux agissent puissamment sur ces pentes dénudées qu'aucune roche solide ne soutient. De grandes ravines sillonnent le flanc des mamelons, et en plus d'un endroit il est survenu des éboulements qui ont rendu ces pentes presque perpendiculaires.

Notre escorte se compose de trois cavaliers et d'un homme à pied. Mais la bizarrerie de l'itinéraire que nous suivons est au moment d'amener une querelle entre nos conducteurs, dont les uns sont Fellahïns et les autres Arabes. D'après un ancien usage, ils se partagent le droit d'escorter les voyageurs se rendant à la mer Morte. Comme nous nous rendons à Aïn-Feschkah, chacun prétend nous escorter seul. Enfin la querelle s'anime tant et si bien, que le cheikh arabe Naser, ne pouvant décider le cheikh fellah à se retirer, pique son cheval en annonçant qu'il va revenir le mettre à la raison avec

cinquante cavaliers. Mais Mohammed intervient et réussit à arranger les choses à l'amiable.

A midi, nous avons sur la gauche un grand campement d'une tribu ; ce sont des Arabes cultivateurs qui paraissent être, avec le couvent de Saint-Saba, dans les mêmes rapports que les serfs de Pologne avec leurs seigneurs.

Ces Arabes, du reste, semblent cultiver tout ce qui est susceptible de l'être, aussi bien les terres jaunâtres où se trouve de l'argile que les terres blanches crayeuses, beaucoup moins fertiles. En marchant dans le lit du torrent qui occupe le fond de la vallée, nous remarquons que le sol est de beaucoup exhaussé par les terres arrachées aux mamelons calcaires qui sont venues s'y accumuler. Dans tous ces mamelons nous voyons des couches de silex singulièrement tourmentées et dont la couleur brune tranche sur la terre blanchâtre et uniforme que présente tout ce qui les entoure.

A deux heures quinze minutes nous sommes sur un point où la vallée du Cédron reçoit un affluent considérable, et un peu au delà commence tout à coup la vallée de Saint-Saba. Soudain l'ouad pénètre entre deux grandes murailles calcaires qui forment une véritable fissure de 200 mètres de profondeur sur 36 mètres de large, dans les flancs de laquelle s'ouvrent des grottes à différentes hauteurs.

La route longe le sommet de l'escarpe de rive droite de l'ouad; le couvent y a fait exécuter des travaux qui en font le plus beau chemin de la Palestine.

Ici, comme dans le reste de notre route d'aujourd'hui, nous remarquons que les pentes tournées au nord et sur lesquelles se trouve tant soit peu de terre végétale commencent à se couvrir d'un gazon verdoyant, mais peu épais.

A un détour du chemin, nous apercevons Saint-Saba accroché au flanc du précipice; il présente le coup d'œil le plus étrange; ce qui nous reporte, par la pensée, aux temps où les Esséniens remplissaient les grottes qui nous environnent.

On pénètre dans le couvent par une porte basse en fer, qui ne s'ouvre que sur la présentation d'une lettre de recommandation du couvent grec de Jérusalem. Comme nos bagages nous ont précédés, la porte nous est ouverte dès que nous avons mis pied à terre.

Nous sommes reçus dans le salon des étrangers. C'est une jolie pièce à quatre fenêtres qui domine le lit du Cédron; c'est là que nous sommes installés et que nous passerons la nuit. Comme il n'est guère que trois heures, nous visitons de suite le couvent. On nous montre d'abord la grotte de saint Saba, dont le corps a été transporté à Rome au temps des croisades. On nous fait voir aussi le tombeau de saint Jean Damascène, puis des amas de crânes des anachorètes mis à mort par les Perses, lors de leurs invasions en Palestine.

L'église, admirablement tenue, est trop richement ornée. De nombreuses lampes d'argent et des peintures byzantines à fond d'or, cadeaux de la Russie, ornent le sanctuaire. Après une promenade sur les terrasses du

couvent, durant laquelle les moines nous font admirer leurs jolis merles à ailes jaunes, et les cloches dont la Russie vient de faire présent au couvent, nous allons chasser dans le lit du Cédron. Puis, après dîner, ayant ouvert le *Voyage autour de la mer Morte* de M. de Saulcy, nous trouvons qu'il y a juste aujourd'hui sept ans que le célèbre voyageur a passé la nuit ici, à son départ pour les bords du lac Asphaltite, que nous allons aussi étudier. Puisse cette coïncidence nous porter bonheur, et plaise à Dieu que nous réussissions, dans nos études, comme notre cher devancier! Enfin, après une longue discussion sur les textes de Josèphe relatifs aux Esséniens, nous allons nous reposer. A demain donc, au bivouac d'Aïn-Feschkah.

JEUDI 7 JANVIER.

Ce matin le soleil est radieux et nous promet une journée magnifique.

A huit heures nous montons à cheval et nous ne tardons pas à nous séparer de nos bagages, qui prennent la route de Riha pour venir nous rejoindre au campement de ce soir, car le chemin que nous allons suivre serait complétement impraticable pour des mulets chargés. Nous reprenons notre belle route d'hier en remontant le Cédron.

A huit heures trente minutes nous sommes au point où la gorge de Saint-Saba commence si brusquement.

Nous descendons jusqu'à l'endroit où est le confluent

de l'ouad *el-Bakoub*, ayant laissé le Cédron au nord-ouest, nous remontons l'ouad qui vient de l'est. Tout autour de nous s'élèvent des mamelons calcaires blanchâtres. A droite, la rive est fort escarpée, et, à gauche, un long filet de silex décore, comme un long ruban, la hauteur qu'il suit sans grande inflexion sur une étendue assez considérable.

Dans cette vallée, comme dans toutes les autres parties de notre trajet d'aujourd'hui, nous remarquons la différence d'aspect des pentes tournées au sud et de celles qui regardent le nord. Les premières sont ravinées et sans végétation ; les autres, au contraire, sont arrondies et commencent à se couvrir d'un léger gazon.

A neuf heures nous arrivons à un point d'où nous dominons un vaste plateau tourmenté qui se nomme *Merdj Béqâa*. C'est de là que, pour la première fois, nous apercevons une grande étendue de la mer Morte. Sa surface est immobile et resplendissante sous le soleil; mais son aspect ne me paraît nullement différer d'un lac ordinaire.

Jusqu'à neuf heures quatorze minutes, nous marchons directement au nord, descendant une série de pentes assez rapides, sans rencontrer d'autres roches que des fragments de calcaire tendre et feuilleté, dont les débris composent presque tout le sol. A ce moment nous passons près d'un puits nommé Bir-Hamra. Nous reprenons alors notre direction nord-est, à travers un terrain toujours aussi accidenté.

Enfin, à neuf heures cinquante-cinq minutes, en fai-

sant notre entrée dans le Merdj, nous marchons sur une pente douce; la terre résonne sous les pieds de nos chevaux de telle manière que nous en sommes tous frappés Le sol est-il creux, je ne le crois pas; il est plus probable que cela doit tenir à son degré de cohésion. Nous mettons dix minutes à traverser le terrain qui présente cette sonorité étrange.

A dix heures vingt-huit-minutes, près d'un cours de l'ouad qui traverse le Merdj, nous trouvons un grand arasement de murailles suivi de plusieurs autres; ce sont, nous dit-on, les jardins d'*Abou Tabak* (mot à mot) du père des Paillassons, dont on nous montre la grotte un peu plus loin. Cette grotte, évidemment, a été creusée de main d'homme; elle est encombrée de pierres et paraît être quelquefois visitée par les Arabes.

Nous avons mis pied à terre pour examiner cette excavation. Il est dix heures quarante minutes quand nous reprenons notre route. Après avoir marché quelques instants, nous rencontrons, dans la partie la plus basse du Merdj, le lit d'un petit ouad indiqué par une ligne de verdure; c'est l'ouad Ghoumran, que nous suivons pendant quelque temps pour prendre ensuite à gauche.

Nous commençons alors à gravir le dernier escarpement qui nous sépare de la mer Morte. Il est onze heures vingt-cinq minutes quand nous atteignons le sommet. A 600 mètres environ en contre-bas, nous apercevons un petit plateau blanchâtre qui domine encore de 200 mètres, à peu près, la plage de la mer. C'est là qu'est le

birket Ghoumran, nous dit-on; nous devons y parvenir.

En passant par le Nakb Ghoumran, affreux précipice qui s'ouvre à notre gauche, et dans lequel se précipite l'ouad Ghoumran, nous mettons pied à terre et nous laissons partir nos chevaux, qui bientôt disparaissent dans les détours d'un sentier qu'un chien hésiterait à prendre; je crains bien que les pauvres bêtes ne roulent jusqu'en bas. Enfin nous nous engageons à notre tour dans ce casse-cou! Nous sommes dominés par des rochers dans lesquels se trouve une grotte signalée par M. de Saulcy. Elle paraît avoir été habitée, car on y voit encore un mur; mais comment y arrivait-on, c'est ce qui nous paraît à tous un problème insoluble.

Après vingt minutes de descente, nous arrivons à un point où le rocher est complétement à pic. Nous tournons à gauche et, à onze heures cinquante-cinq minutes, nous sommes sur un plateau beaucoup plus élevé que le lit de l'ouad. Ce plateau est une espèce de terrasse formée de débris calcaires que les eaux ravinent de tous côtés. Sur ce plateau, à cinq minutes de la falaise, sont quelques ruines près desquelles nous nous arrêtons pour déjeuner. Sitôt après, nous nous mettons à étudier le plateau; il est jonché de débris de poterie. Un petit birket et divers arasements de mur constituent ces ruines auxquelles les Arabes donnent le nom de *Kharbet Ghoumran;* ce nom est commun aux ruines beaucoup plus considérables que nous rencontrâmes sur la plage, mais n'anticipons pas. Pendant que j'examinais le birket,

Delbet me fait remarquer, à notre droite, une multitude de petits tas de pierres qui ont tous l'aspect de tombes arabes. J'interpelle le cheikh qui nous accompagne, et à la question (Chou-ada) qu'est-ce que cela? il me répond sans hésiter Fih kébour (ce sont des tombeaux)! Une chose nous frappe tout d'abord, c'est l'extrême régularité et la méthode avec laquelle ces tombes sont rangées. Mohammed me fait alors observer que ces tombes ne sont certainement ni musulmanes ni chrétiennes; car, contre l'usage général, elles ont leur axe du nord au sud et non de l'est à l'ouest. Elles sont encore au nombre de huit cents environ, quoique les ravines qui rongent les flancs de la terrasse paraissent en avoir détruit beaucoup.

En bas de la falaise commence une plaine marécageuse qui s'étend jusqu'au rivage dont nous sommes éloignés de 1 kilomètre environ, mais les marais nous en séparent. Nous marchons au sud et nous commençons à rencontrer quelques débris vagues de constructions. A deux heures dix minutes nous traversons le lit de l'ouad Ghoumran, et presque aussitôt après se montre, à notre gauche, l'arasement d'un gros mur séparant le terrain solide du marécage, qui se couvre de grands roseaux très-fourrés. Au bout de vingt minutes, ce mur cesse ou plutôt disparaît dans le marais, qui semble avoir fait des progrès de ce côté. Nous traversons ensuite une portion de terrain desséché qui règne au pied même de la montagne.

Un peu avant d'arriver au campement, un nouveau

mur se montre toujours à notre gauche ; peut-être est-ce la continuation du premier. Il est deux heures cinquante minutes quand nous mettons pied à terre à l'endroit où l'on dresse nos tentes, à 200 mètres environ de l'Aïn Feschkah. Nous avons une telle hâte de toucher l'eau de la mer Morte et d'étudier à notre tour les bords de ce lac fameux, qui a soulevé tant de discussions parmi les savants depuis quelques années, que nous montons à cheval presque immédiatement et que nous dirigeons notre course vers l'étroite langue de terre qui nous sépare du Ras-Feschkah.

Nous suivons d'abord la lisière des roseaux qui couvrent la plage et au milieu desquels se jouent de jolis oiseaux.

Mais le fourré se rapproche de plus en plus de la base de la montagne, qui est elle-même encombrée de rochers détachés de son sommet. Au bout de quinze minutes nous devons renvoyer nos chevaux au campement et nous aider des pieds et des mains pour franchir le véritable chaos de rochers entassés au pied de la falaise. Delbet nous devance tous, le fusil en main. Cet excellent docteur rêve la rencontre d'un gibier imaginaire, et, pendant qu'il escalade comme une chèvre ces falaises du Ras-Feschkah, le prince Lubomirski et moi sommes réduits à nous ouvrir un passage à coups de sabre à travers les roseaux. Enfin nous sommes sur la zone blanchâtre que nous prenions pour une grève de sable, mais qui n'est autre chose qu'un dépôt formé par une concrétion calcaire fort semblable à celle de la

source Saint-Alyre, près de Clermont en Auvergne. Pendant que nous examinons ce curieux phénomène, le docteur nous rejoint en suivant le bord de l'eau, et nous montre une tige de roseau desséchée complétement recouverte de calcaire. A l'aide de notre marteau de géologue, je détache un échantillon d'un véritable banc de poudingue formé par des galets englobés dans cette concrétion. Nous revenons vers le campement en suivant la plage sur laquelle sont échoués une foule de troncs d'arbres déracinés sans doute par le Jourdain. Nous voyons cependant, entre autres, un assez grand nombre de troncs de palmiers qui certes n'ont pas été amenés ici par le fleuve Sacré. Peut-être plus tard trouverons-nous quelle est leur provenance. Mais il faut se hâter, et il est presque sept heures quand nous rentrons au campement, où le dîner nous attend.

Dans le courant de la soirée, nous entendons chanter nos Arabes et nous sortons pour assister à la danse du sabre; vu au feu du bivouac, ce serait un sujet digne du crayon de Decam que celui de ces Arabes demi-nus brandissant leurs sabres et se balançant en cadence au chant d'un rhythme sauvage, mais plein d'énergie.

VENDREDI 8 JANVIER.

Ce matin, dès que nous sommes sur pied, nous nous mettons en quête des ruines mentionnées par M. de Saulcy. Nous retrouvons vite le Kharbet-el-Yaoud en tout point conforme à la description qu'en a donnée le savant

académicien ; les murs ont environ 1 mètre d'épaisseur et sont construits avec des pierres brutes sans ciment ; nous trouvons, en outre, un assez grand nombre d'autres arasements, en parcourant les massifs de broussailles qui s'étendent au nord du Kharbet-el-Yaoud. Tous présentent le même mode de construction et me semblent appartenir à une époque antérieure aux édifices cyclopéens. Or, depuis hier que nous parcourons ces ruines, tous les Arabes sont unanimes pour les appeler Kharbet-Feschkah et surtout Kharbet-Ghoumran. M. Isaac, après avoir tant contesté, est obligé de reconnaître leur existence, bien qu'il traite M. de Saulcy de visionnaire et qu'il prétende qu'il a pris dans son imagination l'identification de ces ruines avec celles de l'ancienne Gomorrhe.

Quant à M. Van-de-Velde, dans sa nouvelle carte de Syrie, il indique ces ruines ; mais il a grand soin de ne point mettre leur nom (1).

A neuf heures vingt minutes nous montons à cheval, pendant que nos bagages reprennent la route que nous avons suivie hier ; nous les rejoindrons ce soir à Er-Riha. En attendant, nous appuyons à droite et nous regagnons à travers les marais la plage de la mer Morte, où nous

(1) Depuis mon retour en France, les belles photographies de notre savant ami M. Graham ont fait justice des dénégations acharnées de certains détracteurs de M. de Saulcy, à qui je dirai, en passant, que ce n'est point lui qui, le premier, a fait mention de ces ruines, mais que je les ai trouvées indiquées, ainsi que celles de Sdoum, dans les cartes manuscrites de Guillaume de l'Isle, conservées au dépôt des cartes de la marine impériale de France, et qui sont de près de trois siècles antérieures à l'exploration du savant académicien.

nous livrons à de nouvelles observations sur le phénomène d'incrustation calcaire si remarquable en cet endroit. Dans un espace de 20 mètres carrés, nous en voyons des échantillons à tous les degrés : les uns, à peine formés et encore en partie sous l'eau, sont plus blancs; les autres, exposés depuis plus longtemps à la radiation solaire, sont jaunâtres. Enfin nous trouvons des poudingues déjà durcis et d'autres qui forment de véritables roches tellement dures que nos marteaux n'en peuvent avoir raison.

Nous suivons ensuite la plage, observant avec soin les atterrissements du lac, la végétation de ses bords que M. de Saulcy et l'abbé Michon ont déjà décrite, et les traces de ses crues qui ont formé de véritables étages.

A dix heures dix minutes nous nous éloignons de la rive en nous dirigeant au nord-nord-ouest. Nous marchons alors sur un atterrissement de la mer Morte composé de débris calcaires. Presque tous les troncs d'arbres que nous rencontrons sont blancs et ne présentent que rarement l'apparence charbonneuse signalée par plusieurs voyageurs.

Nous avons en vue le redjoum Louth, espèce d'îlot couvert de ruines, mais relié à la terre par un bas-fond en ce moment à sec. Nous commençons à contourner la pointe nord du lac en appuyant à l'ouest. En ce moment nous apercevons près du redjoum un groupe de cavaliers, et, pendant qu'un de nos Arabes va le reconnaître, tous nos hommes font de la fantasia, pour le cas où ce seraient des ennemis. Mais nous ne tardons pas à reconnaître que ce sont tout simplement des tou-

ristes anglais récemment arrivés à Jérusalem. Enfin, à onze heures vingt minutes, nous sommes sur l'isthme qui réunit le redjoum Louth à la terre ferme. Aussitôt les Anglais partent en nous souhaitant bon succès dans notre course transjordaine.

A midi, nous nous éloignons de la plage en gravissant une petite falaise en terre de 3 à 4 mètres. Nous arrivons sur un terrain calcaire couvert d'efflorescences salines et d'apparence assez meuble; notre marche est au nord-est.

A douze heures quinze minutes nous gravissons une petite pente et nous arrivons sur un plateau un peu plus élevé que le précédent, mais dont le terrain paraît présenter plus de consistance. C'est ce que l'on nomme Soukket-el-Bahar. Enfin, à une heure, nous atteignons le Jourdain et nous déjeunons sur ses bords.

Comme nous repasserons par ici demain, je ne m'étendrai pas sur notre marche des bords du fleuve Sacré au bord Er-Riha, au pied duquel sont dressées nos tentes et où nous attend notre nouvelle escorte, ainsi que les cheikhs Abd-er-Rhazy et Gablan.

SAMEDI 9 JANVIER.

Ce matin, le ciel est sans nuages et le soleil se lève derrière les montagnes de Moab, qui sont encore dans l'ombre, éclairant de ses premiers rayons les montagnes de la rive droite du Jourdain. A huit heures trente minutes nous partons et nous nous dirigeons à travers les massifs

de sugals, au milieu desquels sont situées les cultures de friche qu'irriguent les eaux de la fontaine d'Elysée que nous allons visiter ce matin avant de traverser le Jourdain. Aussi n'avons-nous emmené que deux cavaliers et un Arabe de tribu nommé Hassan qui nous accompagne depuis Saint-Saba. Notre escorte est restée avec les bagages qu'on a dû arranger aujourd'hui avec un soin tout spécial afin qu'aucune charge ne vînt à tourner. Nous les retrouverons au point où nous avons déjeuné hier et que nous avons choisi pour effectuer ce passage.

A neuf heures, nous sommes près de petits tells couverts de débris; nous voyons les restes de moulins et d'aqueducs en ogive; ce sont les *Tawahin es Sukkar*. C'est au bas de ces tells que se trouve l'Aïn-es-Sultan, ou fontaine d'Élysée. Son volume d'eau est fort abondant, il paraît même qu'autrefois elle donnait naissance à deux ruisseaux dont l'un se dirigeait au sud et l'autre au nord-est, ainsi que semblent l'annoncer les restes d'un barrage. Nous nous arrêtons un instant pour goûter de ces eaux qui sont d'une grande limpidité.

A neuf heures trente minutes nous quittons cette fontaine et nous continuons vers le nord pour contourner les massifs de sugals en suivant le cours d'un canal d'irrigation tracé au pied de la montagne. Il y eut là un aqueduc dont nous apercevons quelques arasements.

A neuf heures quarante-cinq minutes nous quittons l'aqueduc qui continue au nord, et franchit un torrent voisin sur un pont que nous apercevons; ce pont se nomme Qasr-el-Houraĕimet, et est formé de trois arches

ogivales. Nous tournons alors à l'est et continuons à cheminer dans cette direction, en descendant vers le Rhor. Nous avons toujours à notre gauche l'ouad Houraeimet; dans son lit règne une assez grande végétation arborescente, en dépit de la température qui n'a certainement rien de tropical. A notre droite s'étendent toujours les cultures de Jéricho qu'arrosent des canaux dérivés de l'Aïn-es-Sultan.

Enfin, à dix heures, nous sortons des bouquets d'arbres. Pendant quelques instants encore, nous traversons un terrain assez uni, où çà et là se montrent quelques lambeaux de terre cultivée, à peu près dans la proportion de 1 hectare sur 0,50.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous touchons à un monticule ou, pour mieux dire, à une crête de terre blanche sur laquelle tous les Arabes qui passent ont l'habitude de jeter une pierre. Ce lieu se nomme *Mouhak Naby-Mousa* ou le repos du prophète Moïse. En cet endroit la route suit les ravines formées par les eaux qui descendent des hauteurs dans le Jourdain et qui, en ce point, ont tellement bouleversé le terrain, qu'il n'y a plus qu'une vaste étendue de mamelons et de ravines blanchâtres où brillent au soleil des cristaux de sel, des paillettes de mica. Nous ne pouvons nous lasser de considérer les formes bizarres qu'ont prises ces mamelons sous l'action des eaux.

A onze heures sept minutes, le ravin dont nous avons suivi le cours débouche par une pente assez douce sur les rives mêmes du Jourdain que bordent des fourrés de

tamariscs et d'arbres du genre populus dont les feuilles sont toutes desséchées.

Nos bagages achèvent de passer, et on décharge les mules sur l'autre rive pour leur laisser prendre quelques instants de repos. C'est là que notre déjeuner nous attend. En avant donc ; nos chevaux sont tenus en main par des Arabes Rhaouarnas, qui font métier d'aider au passage du gué. Le Jourdain paraît assez profond en ce point, car l'Arabe qui tient mon cheval a de l'eau presque jusqu'aux épaules. Au bout de dix minutes nous étions tous sains et saufs sur l'autre rive, foulant cette terre de Moab que nous avions tant à cœur d'explorer.

A midi quarante minutes, nous nous remettons en marche, et, au sortir de la lisière d'arbres qui borde le cours du Jourdain, nous nous engageons dans une plaine fort unie où nous voyons un assez grand nombre de champs fraîchement labourés. Devant nous, à trois quarts d'heure de marche, nous apercevons le Rhor-Kefrein qui est à cette extrémité de la mer Morte et qui paraît avoir, à peu près, la même étendue que le Rhor-Safieh situé à la pointe sud. Il est deux heures moins un quart, quand nous mettons pied à terre au milieu d'une clairière qu'entourent des tentes perdues au milieu des massifs d'arbrisseaux épineux. C'est pour le moment le forum des Adouans campés en ce lieu pour la saison d'hiver, et ce campement se nomme Kefrein. Pendant que nos tentes se dressent, nous examinons les figures de nos hôtes. Ce sont, pour la plupart, de beaux hommes ; tous ont dans les yeux un certain air de dureté

qui leur sied assez. Car de leur ceinture nous voyons sortir tout un arsenal de kangiars, de pistolets, et ils ont même de petits tromblons suspendus à leur côté. Il est, dans notre escorte, un jeune cheikh que je n'ai fait que nommer; c'est le cheikh Gablan, neveu d'Abd-er-Rhazy par sa mère. Il a été récemment élevé à la dignité de cheikh par suite de ses exploits dans la dernière rencontre des Adouans et des Beni-Sakkars. Dans un seul combat il a tué de sa main trois de ces derniers et leur a enlevé deux chevaux de sang, l'étalon que monte Abd-er-Rhazy, que nous avons déjà admiré, et une jument que nous verrons demain. Gablan est la terreur des drogmans, des rares Européens qui se hasardent à franchir le Jourdain. A entendre Giorgi, le drogman du prince, qui a eu affaire à lui du côté de Tibériade, ce serait un brigand de la pire espèce. Pourtant il ne m'en fait pas du tout l'effet, il me paraît plutôt chevaleresque, et peut-être la suite nous montrera-t-elle que les deux Européens qui ont eu des désagréments avec lui se les sont attirés par leur faute, ou plutôt par celle de leurs drogmans.

Je m'informe près d'Abd-er-Rhazy qui nous a amené ses petits enfants, s'il n'y a pas quelques ruines dans les environs. Il me répond qu'à une heure de distance est Kharbet-er-Ram. En voilà plus qu'il ne faut pour m'affriander, et aussitôt je fais seller les chevaux, et Delbet, le prince et moi, suivis de Giorgi et d'un Arabe, nous partons à trois heures cinq minutes. Nous marchons au sud-est sous un angle de 160 degrés. Nous

rencontrons d'abord un monticule de décombres près duquel se trouve un petit campement de sept ou huit tentes. Nous traversons, environ dix minutes après notre départ de Kefrein, un joli ruisseau d'eau vive qui paraît descendre des montagnes de Moab. C'est l'ouad Kefrein que bordent de beaux roseaux. A trois heures vingt-quatre minutes nous arrivons aux ruines d'un moulin arabe le Tawahin-Ram qu'alimentait un aqueduc dont nous voyons encore les restes près de nous. Sous un angle de 230 degrés se trouve un monticule de décombres. Tout l'espace compris entre ce tertre et un autre monticule que nous apercevons à un quart environ devant nous se nomme, nous dit-on, Kharbet-er-Ram.

Nous nous acheminons donc vers le second monticule que surmonte un tombeau. A mesure que nous nous en approchons, nous trouvons des vestiges de plus en plus incontestables de constructions antiques, des pierres de taille de fort bel appareil, des arasements de mur, et même un assez grand nombre de fûts de colonnes. Il est trois heures quarante quand nous atteignons le sommet du tell qui se nomme tell er-Ram. Le tombeau qui le surmonte est celui d'un cheikh des Adouans nommé Dhaher et parent d'Abd-er-Rhazy. Il est entièrement construit avec des matériaux antiques. A sa base, du côté sud, je vois des fûts de colonnes, je m'empresse d'y courir, et je trouve encore des bases de colonnes en place sur un arasement de mur et plusieurs fûts gisant au milieu des arbrisseaux qui forment, à travers ces ruines, des fourrés assez épais et, soit dit en passant, fort épineux.

En contournant ce tell, je trouvai à l'est, servant de cippe à une tombe arabe, un magnifique fût de colonne d'une seule pièce de granit rose d'Egypte que les Bédouins ont dû trouver en ce lieu ; car, à coup sûr, ce ne sont pas eux qui l'y ont amené. Or que devons-nous en conclure, sinon qu'il y a eu là une ville ancienne d'une assez grande importance ? Cherchons donc si le nom moderne de ces lieux ne peut nous aider à identifier ces ruines à quelque ville de l'époque romaine. Or la localité antique, dont la position semble coïncider le mieux avec celle que nous cherchons, est l'ancienne Beitharam qu'Hérode embellit et nomma Livias en l'honneur d'Auguste. Elle est située vis-à-vis de Jéricho au delà du Jourdain, à 7 milles du Phogor et à 15 d'Hesban. Or l'ouad Hesban s'ouvre dans les flancs des montagnes de Moaba, environ à 6 kilomètres d'ici, et le nom de Kharbet-er-Ram me semble une altération bien simple de Beitharam. Car la traduction de Kharbet-er-Ram est : ruines de Ram. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que le nom de Livias ait complétement disparu, puisque, dans le Haouran, nous avons trouvé des localités antiques dont les noms ne répondent nullement à ceux qui leur avaient été imposés par les Romains ; ces derniers ayant disparu avec la domination qui les avait créés.

Il est quatre heures douze minutes, quand nous quittons le tell, et en moins d'une demi-heure nous avons regagné notre campement. La soirée se passe, comme d'habitude, à travailler, sans aucun événement digne de remarque ; à demain donc.

DIMANCHE 10 JANVIER.

La journée paraît devoir être magnifique, mais le vent, qui s'était apaisé vers minuit, s'est élevé de nouveau ce matin, et, comme il vient du nord-est, nous l'aurons dans la figure, car c'est dans cette direction que nous marchons.

Nos tentes sont grandes et notre bagage plus considérable que jamais. Nous avons trois mulets chargés d'orge, attendu qu'au delà de Salt nous ne rencontrerons aucun village, et qu'il faut emporter les provisions nécessaires pour tout notre séjour à Djerasch. Nos Bédouins d'escorte sont autour de nous; les uns, déjà à cheval, font de la fantasia en attendant le départ; d'autres fument gravement leur tchibouk. Toute la population masculine du campement est là. C'est un superbe répertoire de types de Bédouins digne du crayon de Marilhat, de si regrettable mémoire.

Parmi les curieux qui nous viennent visiter, il n'y a pas de femmes : elles se contentent de nous regarder de loin en passant à travers le feuillage. Deux jeunes filles seulement s'approchent pour nous voir partir ; elles sont vraiment jolies avec leurs grandes robes de cotonnade bleue, et elles sourient en se cachant un peu la figure.

A huit heures cinquante-cinq minutes, nous sommes à cheval et nous marchons au nord-ouest à travers les massifs qui composent le Rhor; de toutes parts, des clairières cultivées s'offrent à nos regards.

A neuf heures douze minutes nous atteignons la limite du Rhor et nous entrons dans une plaine assez unie qui s'élève insensiblement vers le pied des montagnes. Sur notre droite, à quelques minutes dans la direction du sud-est, nous remarquons le tell el-Charab. Nous allons le reconnaître et nous trouvons que les roches calcaires qui constituent sa face sud-ouest sont percées d'un assez grand nombre de grottes informes. Sur ses pentes se voient quelques arasements à fleur de terre.

A neuf heures vingt-cinq minutes, nous quittons le tell et nous ne tardons pas à reprendre notre route au nord-est dans l'ouad Ghaslanié, par le lit duquel nous entrons dans les montagnes. Les premières pentes de celles-ci sont des mamelons calcaires assez dénudés.

A neuf heures cinquante minutes nous avons atteint la naissance de cet ouad et, après avoir franchi une crête, nous descendons dans un bassin beaucoup plus large et plus profond ; c'est l'ouad Meharrat.

La vue d'ensemble de ce large bassin est agréable. Le fond et les pentes nord commencent à se couvrir d'une végétation herbacée, tandis que les pentes sud restent brûlées et nues. Nous ne tardons pas à trouver des traces de campements arabes ; ce sont des ronds de pierres dont l'ensemble forme un ovale allongé : de loin le site nous fait présumer qu'il dut y avoir là des habitations dans l'antiquité. A peine descendus, nous apercevons des arasements de mur ; ce mur paraît très-long et nous le suivons, car il remonte, parallèlement à notre route, le côté ouest de la vallée. Ce fut sans doute un aqueduc

destiné à l'irrigation des terres que nous venons de traverser.

A dix heures nous avons à notre gauche, sur le penchant de la montagne qui borne de ce côté notre vue, des roches violacées qui s'étendent sur une longueur de 500 mètres au moins. Un petit ouad a amené, jusque sur notre chemin, des fragments de ces rochers; c'est du calcaire coloré par de l'oxyde de manganèse ; la montagne sur laquelle se trouve cette terre se nomme Keber-Ali.

Il est dix heures trente minutes quand nous arrivons à l'entrée d'un petit défilé. Deux rochers siliceux, dont les couches sont relevées et presque droites, semblent en garder l'entrée. C'est le lit d'un ouad dont nous atteignons la source à dix heures quarante-huit minutes. Nous ne tardons pas à descendre dans un autre bassin assez vaste : c'est l'ouad Cheriah ; nous le remontons. Il est alternativement assez large, puis plus resserré. En nous élevant un peu, nous réapercevons nos grandes taches violettes sur la pente sud-est des montagnes situées à notre gauche. Partout, dans ces vallées, nous voyons des traces de campements. C'est ici que stationnent les Arabes Adouans au printemps, quand ils quittent le Rhor pour regagner les hauts plateaux supérieurs après la moisson faite.

A onze heures vingt-huit minutes l'ouad devient plus étroit et l'herbe est plus abondante. Sur ses pentes quelques arbres commencent à se montrer, et au-dessus d'une petite cascade formée par le torrent nous voyons

un vieux figuier. En ce point nous commencons à trouver un filet d'eau au fond de l'ouad.

A onze heures trente minutes nous mettons pied à terre à la fontaine d'Aïn-Cheriah. Pendant la halte nous remarquons que tous nos Arabes mangent les feuilles d'une plante qui croît en abondance. Nous étions au début de notre déjeuner, lorsque Mohammed arriva avec une botte de cette crucifère, dont le goût est assez agréable et stimule l'appétit.

Il est midi douze minutes quand nous quittons Aïn-Djeriat. Nous continuons à monter et même un peu plus rapidement; déjà nous nous apercevons qu'il fait ici beaucoup plus frais que dans le Rhor. Partout où nous ne sommes pas abrités du vent, la sensation du froid se fait sentir. La végétation herbacée est plus riche, et les arbres se multiplient. Nous trouvons quelques chênes verts, et beaucoup plus de chênes ordinaires, dépouillés de leurs feuilles, qui paraissent former une vraie forêt sur les hauteurs de droite. Les champs présentent çà et là quelques traces de cultures. Nous rencontrons un Arabe Fellah occupé à labourer, et, peu après, des pasteurs gardant un beau troupeau.

A une heure quinze minutes, nous atteignons le sommet de l'ouad Cheriah, mais immédiatement s'ouvre devant nous l'ouad Chakra, où il nous faut descendre par une pente tellement roide, que nous sommes tous contraints de mettre pied à terre et d'abandonner nos montures à elles-mêmes.

Au fond de la vallée, le paysage prend un aspect plus riant; il y a là de gros arbres, de la verdure et de nombreux bouquets de tamariscs au port élégant.

A une heure trente minutes, nous atteignons le fond de l'ouad, et presque aussitôt nous gravissons la pente opposée qui forme une espèce de promontoire entre la vallée que nous venons de traverser et une autre beaucoup plus grande et plus profonde, dont nous commençons à suivre la rive gauche. Son aspect est plus riant encore que celui de la vallée que nous venons de quitter. L'herbe est abondante, et nous rencontrons de nombreux troupeaux.

A une heure cinquante minutes, au moment où nous descendons dans la vallée, nous traversons un petit plateau situé à mi-côte. Au milieu de quelques tombes arabes qui s'y trouvent placées nous en remarquons une fort simple, mais plus grande que les autres, et entourée d'un double mur en pierres sèches, tout autour duquel sont déposés des bâts de mulets, des charrues et autres objets. Ce tombeau est celui de Naby-Schaëb (le beau-père de Moïse, d'après une tradition arabe), et les objets qui l'entourent sont des *ex-voto*, auxquels personne ne s'aviserait de toucher, tant les Bédouins sont superstitieux et craindraient d'attirer sur eux la colère du Prophète.

Autour de cette tombe la terre est couverte de beaux asphodèles à haute tige garnis de fleurs, de crucifères et d'autres plantes verdoyantes. Le fond de l'ouad, que nous apercevons enfin, est rempli de beaux arbres au

milieu desquels nous entendons le murmure d'un ruisseau.

Il est alors deux heures. Après avoir remarqué quelques traces d'anciennes terrasses, nous traversons l'ouad sous un épais ombrage de magnifiques lauriers-roses formant littéralement une voûte au-dessus de ses eaux. Çà et là d'énormes platanes élèvent leurs troncs rugueux. Que de fraîcheur il doit y avoir ici en été! Jamais nous n'avons rencontré de site aussi charmant. Au delà, nous nous élevons assez rapidement sur les pentes opposées de l'ouad. Au milieu d'une nature toujours aussi riante, le gazon est émaillé d'anémones rouges en fleur.

A deux heures quarante-cinq minutes, nous contournons une vaste fente de rochers peu profonde, il est vrai, nommée ouad Kafrak. Sur ses bords, de vieux oliviers dominent un fourré assez épais de broussailles.

A trois heures nous sommes au fond de l'ouad qui ne forme point de ravines et qui est cultivé. Jusqu'à présent la vallée était restée fort encaissée et les sommets des deux pentes étaient couronnés de forêts, mais voici qu'elle s'élargit, et sur les bords de l'ouad nous apercevons un moulin vers lequel plusieurs Arabes conduisent des ânes chargés de grains.

Il est trois heures cinq minutes quand nous atteignons des ruines considérables qui couvrent la pente gauche de l'ouad; c'est le Kharbet-es-Souk. De face, sur l'autre bord de l'ouad, se trouve taillé, dans le flanc d'un rocher à pic, une espèce de *columbarium* à niches triangulaires. Après un moment de halte consacré à l'examen de ces

ruines, nous reprenons notre route, et à trois heures trente minutes, à un détour de la vallée, nous apercevons Salt, que nous touchons presque. Nous traversons d'abord de très-belles plantations de grenadiers et d'oliviers, puis nous arrivons devant une fontaine magnifique qu'entourent des figuiers, des orangers. Salt s'élève devant nous en amphithéâtre sur les flancs d'une colline isolée que dominent les restes d'un château qu'Ibrahim-Pacha fit sauter. A trois heures cinquante minutes, nous établissons nos tentes sous un bouquet d'oliviers.

Nous n'avons trouvé aucun document historique sur Salt au moyen âge; nous lisons seulement, dans Makrizi, qu'en 1263 Malek-Daher-Bibars fit venir de Salt des échelles d'escalade pour attaquer Karak.

A peine avons-nous mis pied à terre, que nous nous mettons à escalader les terrasses plantées de vignes qui sont au sud-est de notre campement, pour aller visiter des grottes sépulcrales taillées dans le rocher, et dont l'une surtout se fait remarquer par son entrée monumentale. Il fait ici un vent épouvantable, et la terre, durcie par la gelée, craque sous nos pieds. Aussi, après trois quarts d'heure de recherches qui n'amènent aucune trouvaille intéressante, nous rentrons au camp. Comme il fait, ce soir, un froid extrêmement vif, nous nous enfonçons de bonne heure dans nos sacs de campement.

LUNDI 11 JANVIER.

Ce matin, au moment où l'on abat nos tentes, nous voyons descendre deux femmes de la ville portant des corbeilles. Ce sont des marchandes, pensons-nous d'abord, qui viennent offrir à nos moukres quelques provisions à acheter. Mais nous nous sommes trompés, ce sont des femmes chrétiennes qui, comme coreligionnaires, viennent nous apporter en présent des poires cuites sous la cendre, des raisins et des fromages desséchés remplissant trois grandes corbeilles, afin d'exercer, en quelque sorte, envers nous les droits de l'hospitalité. Ces égards nous touchent profondément de la part de gens qui ne nous connaissent point, mais qui, par cela même que nous sommes chrétiens et étrangers, envoient vers nous leurs femmes et leurs filles chargées de provisions. Nous nous installons donc autour de la corbeille de raisins secs à laquelle nous faisons honneur incontinent.

A huit heures cinquante minutes, nous montons à cheval, non sans laisser un bakhchichh à nos visiteuses, dont l'une est, par parenthèse, d'une remarquable beauté; puis nous nous engageons dans une vallée qui s'ouvre à notre droite. Notre marche est alors nord-est, et nous avons le vent en face, ce qui ne laisse pas que d'être extrêmement désagréable.

Il est neuf heures trente minutes quand nous atteignons le haut de la vallée; dix minutes plus loin, nous traversons l'emplacement où étaient campés les

Adouan et leurs alliés, lors de leur récente guerre avec les Beni-Sakhar. Une légère dépression de terrain nommée ouad Mnosa, que nous allons traverser, les séparait du campement ennemi. Ce fut donc le théâtre de ce combat acharné dont nous parlent sans cesse nos Arabes. Nous nous engageons ensuite sur un plateau que nous traversons en marchant d'abord à l'est; mais bientôt notre route s'infléchit au nord-est. A ce moment nous sommes à la hauteur d'un mamelon nommé le tell Abou-Tema, un peu au delà duquel nous voyons s'étendre, devant nous et à droite, une grande vallée.

Le plateau que nous venons de traverser paraît être un point culminant d'où plusieurs ouad descendent dans diverses directions.

Le grand bassin dans lequel nous marchons est orienté du nord au sud, et paraît avoir 1 lieue de large sur 2 de long; sa profondeur est de 150 mètres environ. Au moment où nous l'atteignons, le vent nous tourmente de telle sorte, que nous sommes contraints de mettre pied à terre. A mi-côte nous observons la présence de grès violacés.

Au fond de la vallée nous rangeons successivement à notre droite Kharbet-el-Moudmor qui domine Aïn-el-Bacha, puis Kharbet-Metonohir.

A midi quinze minutes, nous sommes à l'extrémité de la vallée dont nous gravissons la pente nord, pour nous engager dans un petit vallon ombragé par de beaux chênes à écorce lisse, dépouillés de leurs feuilles. Deux petits cerisiers en fleur attirent notre attention et nous

prouvent que la température de cette partie de l'Adjloun est à peu près celle de nos climats.

A midi quarante-six minutes, nous sortons de cette petite vallée pour descendre dans une autre plus grande et plus belle encore. Ses flancs sont couverts de térébinthes énormes et de massifs de peupliers et de sumacs.

Le fond de cette vallée présente même çà et là quelques champs cultivés. Nous atteignons enfin une jolie source qui sort au pied d'un rocher; des femmes arabes de la tribu des Beni-Hassan, chez qui nous sommes en ce moment, sont occupées à y remplir des outres qu'elles chargent sur des ânes. Toutes sont vêtues de la longue robe bleue qu'elles relèvent en l'attachant à leur ceinture, de façon à rendre complétement libre le mouvement des jambes.

Ce lieu se nomme Aïn-es-Roumman, et nous nous y arrêtons pour déjeuner.

A deux heures quarante minutes, nous remontons à cheval, non sans avoir perdu plus d'une demi-heure à courir après le cheval de Delbet, qui a, ce nous semble, l'esprit plus romanesque que son maître, car il s'est enfui avec une belle pouliche appartenant à l'un de nos cavaliers. Enfin nous avons repris les deux fugitifs, et, après quelques minutes de marche le long de la crevasse de rocher dans laquelle s'écoulent les eaux d'Aïn-es-Roumman, nous rencontrons, à deux heures cinquante-huit minutes, une petite source nommée Aïn-Omm-Rabia, près de laquelle se trouvent deux belles Bédouines qui donnent à boire à nos cavaliers. Car, chose digne de

remarque, l'Arabe ne passe jamais dans un endroit où il y a de l'eau sans boire. A partir de ce point, nous descendons pour traverser obliquement un petit ouad ; mais, dès que nous avons gravi le revers opposé, nous apercevons une profonde vallée que nous allons traverser et au fond de laquelle coule une belle rivière ; c'est l'ouad Zerka, le Jabock de l'Écriture. Après avoir été tourmentés toute la matinée par un vent glacial, nous sommes tentés maintenant de nous plaindre du soleil qui commence à nous paraître bien chaud. Le paysage est enchanteur, la terre est émaillée d'innombrables jacinthes, et de beaux lauriers-roses balancent devant nous leurs aigrettes de fleurs.

A quatre heures, nous sommes au fond de la vallée, et nous traversons la rivière. Ses eaux sont limpides, et nous apercevons quelques poissons qui s'y jouent. Le courant est peu rapide, et bientôt toute notre caravane se trouve réunie sur l'autre rive. Nous nous engageons dans un labyrinthe de vallées que nous traversons. Mais la nuit arrive grand train, et nous sommes contraints de nous hâter, puisque nous voulons camper à Djerasch ce soir.

J'ai pris l'avant-garde avec Mohammed et deux Arabes Adouan, et nous arrivons à Djerasch un peu avant la nuit. Je mets mon cheval au galop, et je puis prendre une idée à peu près complète des ruines avant la venue de mes compagnons. Dès que les bagages sont arrivés, je fais dresser ma tente de photographie. Abd-er-Rhazy me paraît craindre fort quelque surprise des Beni-

Sakhar, ce dont je ne me préoccupe guère. Mais enfin, comme je crois que nous n'aurons que bien peu de temps à passer ici, il faut l'utiliser le mieux possible. Je prépare, en conséquence, tout le papier que je pense pouvoir employer demain, et je ne vais me reposer qu'assez avant dans la nuit, et après avoir inspecté tous nos postes, attendu qu'ici nous sommes obligés de nous bien garder.

MARDI 12 JANVIER.

La nuit a été des plus fraîches ; il a même gelé blanc. Mais un soleil magnifique éclaire ce matin les ruines, qui présentent le plus imposant coup d'œil que j'aie jamais vu en ce genre. La ville est séparée en deux par le lit d'un petit ruisseau nommé le Nahr-Djerasch, qui coule en murmurant au milieu des lauriers-roses. C'est sur la rive droite que sont situés les principaux édifices au milieu desquels nous sommes campés. Une longue rue de colonnes commençant à la porte nord traverse la ville dans le sens de sa longueur pour aboutir à un forum en hémicycle, entouré de magnifiques colonnes d'ordre ionique, presque toutes encore debout et surmontées de leur entablement. Les fûts des colonnes sont en calcaire marmoriforme rose, avec des chapiteaux et des bases en marbre blanc. Au fond de la place un mamelon supporte un beau temple périptère dont la salle et une seule colonne restent encore debout, et à droite on remarque un vaste théâtre où nous avons compté trente rangs de gradins,

possédant encore à peu près intact l'étage inférieur de la scène, qui est orné de niches, de frontons et de colonnes.

Vers le milieu de la grande rue et la dominant, se trouve l'édifice principal de Djèrasch. Je veux parler du grand temple qui s'élève majestueusement au milieu des débris du peribolus qui l'environnait comme d'un immense parvis, et que précédaient encore des propylées qui semblent restés inachevés et qu'une inscription, dont les fragments jonchent le seuil de la porte, paraît faire remonter au règne d'Antonin. Ces fragments avaient été copiés, avant moi, par mon prédécesseur M. Jules de Bertou.

THPIA.......OKPATO................ANTΩNEI

ΔIC........OY AΔP......ANOV.......TOVKAITΩN

HKAIAYP.....HΛIOVKA.......TOVKAIIEPA

KAI TOVC. . .YNΠANTO.......TOΠPOΠYA

·ΔHMO......YPΩMΛI.........OPNHAI

CTOA.....ΛΦIEHΩ..........

TICT........EAPΦ.........

...OIPYCΩ......

...ΩNHΠ........

....CEN.........

...OYAN........

Devant cette porte, un pont, garni de colonnade, était jeté sur le Nahr-Djerasch, et un arc de triomphe y

donnait accès. A l'époque où le temple fut transformé en forteresse, durant les guerres du moyen âge, le pont fut coupé, et l'arc de triomphe à demi renversé, pour servir à un ouvrage de fortification, fut noyé dans la maçonnerie arabe. Nous avons retrouvé les deux pieds-droits extérieurs des petits arcs de la porte, ainsi que le piédestal et la base de l'une des colonnes. Une enceinte, flanquée de tours, environnait la ville ; elle paraît avoir été réparée à l'époque arabe. A l'extrémité sud de la ville et en dehors des murailles, se trouvent un arc de triomphe et une vaste naumachie qui paraît avoir possédé cinq rangs de gradins.

Un théâtre plus petit que celui qui domine l'hémicycle ionique se remarque au nord du grand temple. Presque en face, de l'autre côté de la rue principale, se trouvent des restes de thermes assez considérables. Sur la rive gauche du Nahr-Djerasch, on voit les débris d'une autre construction semblable, mais tellement ruinée, qu'il est impossible, aujourd'hui, d'en faire un plan détaillé.

On ne sait à peu près rien de l'histoire de Djerasch. Son nom antique fut Gerasa ; d'après Pline, elle faisait partie de la décapole. Ptolémée la place par 68 degrés 15 minutes de longitude et 31 degrés 45 minutes de latitude. Le célèbre géographe allemand Carl Ritter cite une tradition suivant laquelle le nom de Gerasa aurait eu pour origine le mot γεραιων par suite des colonies de vétérans laissées par Alexandre. Mais cette origine me

paraît peu concluante. Cette ville est fréquemment mentionnée par Josèphe comme l'une de celles où les Juifs furent persécutés. Cet auteur nous apprend encore qu'une partie de la population de Gerasa fut massacrée durant le siége de Jérusalem par Titus.

A l'époque des croisades, un château fut élevé par les musulmans au milieu de ses ruines, et Baudouin, roi de Jérusalem, dut faire une expédition pour s'en emparer.

Voici ce que Guillaume de Tyr nous dit de cette campagne : « Le roi, qui sa gente avait assemblé, ne les vit pas plutôt en mouvement, qu'il s'avança jusqu'à une ville nommée Djerasch, et qui est sise près du fleuve Jourdan au pied du mont Galaad. Il trouva que cette cité avait été longtemps déserte et inhabitée. Mais en l'an devant Dodéquinus y était venu et en la forte partie de la ville, il avait fermé un château avec beaucoup de grandes pierres qui abondaient en ce lieu, de tout l'avait bien muni. Le roi l'ayant assiégé et vigoureusement assailli, les défenseurs le lui rendirent sous garantie d'avoir la vie sauve et, ayant consulté les barons s'il la garderait, tous furent unanimement d'avis de le détruire comme impossible à garder, étant trop éloigné des autres cités chrétiennes. »

Je passe donc toute ma journée à photographier, tandis que Delbet, aidé du prince, fait le lever du grand temple, et, quand la nuit vient nous surprendre, il nous reste encore à terminer bien des choses que nous nous

voyons forcés de renvoyer à demain. Pendant toute la nuit on ne dort guère sous notre tente, car j'ai de nombreuses épreuves à révéler.

MERCREDI 13 JANVIER.

Au soleil levant, nous sommes debout afin d'utiliser le peu de temps que nous avons encore à passer à Djerasch. Nous travaillons au plan topographique de l'ensemble de la ville. La rive gauche du Nahr-Djerasch est la plus accidentée, et de ce côté l'enceinte fortifiée qui, en plusieurs points, paraît dater du moyen âge, couronne des pentes assez escarpées. Là se trouvent aussi les ruines d'une fort belle église qui, par sa forme, me paraît dater, à peu près, du temps de Justinien et autour d'une belle fontaine d'eau vive, nous voyons les restes d'une construction monumentale où nous remarquons des traces de niches destinées, sans doute, à recevoir des statues. Nous trouvons aussi quelques inscriptions chrétiennes, mais toutes sans intérêt.

Depuis quelque temps nous voyons de nombreux troupeaux pénétrer dans les ruines de Djerasch, par la porte nord; ils sont suivis de chameaux chargés d'un assez grand nombre d'hommes et de femmes.

Il est alors dix heures et demie. Du haut des terrasses du temple nos Adouan nous rappellent à grands cris, et Mohammed vient même au-devant de nous jusqu'auprès du pont. Nous ne comprenons pas encore grand'-chose à tout ce tapage, qui vint si mal à propos nous

troubler. Nous nous dirigeons donc vers le camp, où nous apercevons qu'on commence à abattre les tentes.

J'y arrive le premier et j'apprends que c'est la fraction des Beni-Hassan qui était campée en avant de Djerasch qui fuit en ce moment devant les Beni-Sakhar. L'avant-garde de ces derniers est en marche sur nous et suit à petite distance les cavaliers qui forment l'arrière-garde des Beni-Hassan. Aussi, depuis une heure, Abd-er-Rhazy et ses cavaliers ne songent-ils plus qu'à partir au plus vite. En effet, il n'y a pas de temps à perdre, car, si nous n'avons pas repassé ce soir le Zerka, nous pouvons avoir d'un moment à l'autre trois ou quatre cents cavaliers sur les bras. Je fais prévenir mes compagnons, et, pendant que je donne les ordres pour la retraite, j'admire l'étrange tableau que présentent les ruines animées par les nombreux troupeaux et les longues files de chameaux du douar que nous allons accompagner jusqu'au campement de ce soir.

Il est une heure quand, après avoir pris à la hâte quelques dernières mesures, nous montons enfin à cheval. Nous suivons, cette fois encore, le même chemin par lequel nous sommes venus et que je ne décrirai pas de nouveau; mais ce n'est pas sans un profond regret que nous jetons un dernier regard d'adieu aux ruines de cette Djerasch que nous n'avons, pour ainsi dire, pu qu'entrevoir, à ses longues avenues de colonnes, à ses théâtres, à ses temples et à sa naumachie.

A deux heures vingt minutes, après avoir franchi une crête assez élevée, nous commençons à descendre vers

le Zerka. Il est deux heures cinquante minutes quand nous atteignons la rivière. Tous nos bagages passent devant; Mohammed, Delbet et moi nous restons avec une partie de nos Arabes sur l'autre rive, en attendant que tout notre convoi soit engagé dans la montée que nous avons dû suivre lors de notre premier passage. Là, tout est en sûreté, car il ne serait guère possible aux Beni-Sakhar de nous attaquer avantageusement dans des sentiers tellement étroits, qu'un cavalier ne pourrait dépasser celui qui le précède. Il est trois heures vingt minutes quand nous rentrons dans ce pays boisé. Nous avons en ce moment à notre droite les principaux sommets du Djebel-Adjloun, qui sont couverts de magnifiques forêts. A quatre heures vingt-cinq minutes nous nous arrêtons à Aïn-es-Roumman, puis nous appuyons dans une petite vallée latérale placée sur la droite; c'est là que se dressent nos tentes, entre deux campements des Beni-Hassan. Nous sommes en nombre et préparés à faire une bonne réception aux Beni-Sakhar s'ils sont tentés de venir nous faire visite, ce dont je doute fort.

JEUDI 14 JANVIER.

Le vent a soufflé toute la nuit de manière à abattre notre tente si nous n'eussions pas été abrités par un mamelon.

Nous apprenons enfin, ce matin, le nom de la petite vallée où nous avons campé; elle se nomme l'ouad Kharbet-es-Roumman. Il est huit heures cinquante-cinq

minutes quand nous montons à cheval, et, après avoir franchi le repli de terrain qui nous a abrités toute la nuit, nous reprenons le chemin que nous avons déjà précédemment suivi et qui nous ramène, à dix heures quinze minutes, à l'entrée de la grande vallée de la Bekaa. Cette fois nous ne suivons plus le côté sud-ouest de la Bekaa, mais nous la traversons en diagonale; notre marche est alors sud-est. A peine étions-nous engagés dans cette vallée, que nous avons fait la rencontre d'une famille ou petite tribu qui changeait de campement. Comme toujours, c'est un pêle-mêle de gens et de bêtes s'agitant et criant à qui mieux mieux. Ici une cage contenant des poules est tombée de dessus un chameau, et les volatiles se sont échappés; aussi trois ou quatre femmes s'efforcent-elles de rejoindre les fugitives. Ailleurs c'est un âne qui s'est débarrassé de sa charge et se livre à des gambades désordonnées, poursuivi par tous les chiens du douar qui, redoutant ses ruades, n'osent l'approcher et se dédommagent en poussant des hurlements épouvantables. Nous avons depuis longtemps perdu de vue bêtes et gens, que nous sommes encore assourdis de ce vacarme.

A onze heures dix minutes, nous passons à Kharbet-el-Madmor; ce sont des ruines cyclopéennes auxquelles je n'hésite pas à assigner une date fort ancienne. De ces ruines partait une avenue de pierres droites en tout point semblable aux routes moabites observées par M. de Saulcy et ses compagnons, durant leur excursion dans la Moabitide. Nous suivons pendant assez long-

temps cette ligne de pierres dressées, mais elles deviennent ensuite de plus en plus rares, et nous ne sommes pas encore sortis de la Bekaa, que nous en avons complétement perdu la trace.

Il est midi quand nous atteignons l'extrémité du bassin dans lequel nous marchons depuis près de deux heures. Les pentes, de ce côté, sont garnies de chênes verts, et nous nous engageons dans un petit ouad qui en descend. Son lit est rempli de rochers et de beaux chênes verts qui lui donnent un aspect fort pittoresque; ce site rappelle fort les montagnes de la Kabylie. Nous ne tardons pas à traverser de petits plateaux marécageux où les pluies de l'hiver donnent naissance à quelques sources; nous y remarquons des tiges de fenouil fort élevées. Vers midi vingt-cinq minutes, nous atteignons la naissance de l'ouad, et nous ne tardons pas à nous engager dans une autre vallée extrêmement pittoresque; le fond en est cultivé, mais les pentes sont couvertes de rochers, au milieu desquels croissent des arbrisseaux assez élevés. Nous remarquons alors plusieurs cavernes de forme ovale; elles me semblent beaucoup trop étroites pour avoir jamais pu servir d'habitation, car l'ouverture principale paraît originairement avoir existé au sommet. Nous comptons huit de ces grottes, dont aucune n'est intacte; la partie tangente à la face extérieure du rocher est toujours en partie brisée. Quelle put être leur destination? Étaient-ce des silos ou des citernes? C'est ce que je ne me charge point de décider.

A une heure cinq minutes, la vallée que nous suivons

s'infléchit brusquement à l'ouest; nous commençons donc à gravir l'une de ces pentes, car notre direction est toujours sud-sud-ouest; les roches que nous y remarquons sont d'un calcaire très-friable et ressemblant fort à de la craie.

Après avoir franchi la naissance d'un nouvel ouad, nous nous trouvons au milieu de terres récemment défrichées. A notre droite, nous apercevons le village d'el-Fouhoïs, vers lequel plonge rapidement un ouad assez profond.

El-Fouhoïs est situé sur un petit monticule au point de jonction de deux vallées. D'après Burckhardt, c'est là que les habitants de Szalt viennent, suivant l'usage oriental, habiter sous la tente durant les chaleurs.

Au fond de l'ouad qui descend vers le village roule un petit filet d'eau; mais le vent souffle avec tant de violence, qu'il nous est impossible d'y faire halte pour le déjeuner.

Au delà, nous marchons toujours sur le flanc des collines que coupent ces allées de pierres dressées qui formaient les routes du pays de Moab. Nous traversons une contrée parfaitement boisée; l'essence dominante paraît être le chêne; pourtant çà et là nous apercevons des massifs d'un arbre de l'espèce des lauriers, dont le vert brillant produit l'effet le plus agréable. Du point où nous sommes en ce moment, la vue est admirable. Nous embrassons d'un seul coup d'œil presque tout le bassin de la mer Morte et la plus grande partie du cours du Jourdain. Plus près de nous, à droite, nous avons la

belle vallée de l'ouad Schaïb, sur les pentes duquel nous pouvons suivre des yeux la route que nous avons parcourue il y a quelques jours.

Il est une heure cinquante minutes quand nous atteignons l'Aïn-el-Maaz, jolie source qui s'échappe du pied d'un rocher calcaire. C'est là que nous nous arrêtons pour déjeuner. La fontaine est ombragée par un beau chêne vert qui a pris racine dans une fissure de cette aride montagne, et par des lianes entrelacées festonnant le rocher de capricieuses arabesques. A quelques pas de là, se trouve un petit plateau couvert d'arasements de murs ; nous y remarquons surtout plusieurs beaux débris de construction ancienne en magnifiques pierres de taille.

Il est deux heures quarante minutes quand nous remontons à cheval. A dater de ce moment, nous ne cessons plus de rencontrer des traces de chemins bordés de pierres dressées. Le sentier que nous suivons est fréquemment coupé par des arasements de murs fort épais et en tous points semblables à ceux que, par la suite, nous rencontrerons dans le lit de l'ouad-ez-Zouera. Il nous paraît être un ancien chemin moabite d'après les nombreuses pierres droites qui serpentent sur le flanc de ces collines boisées, d'où nous dominons toujours de mieux en mieux le bassin de la mer Morte. Les pentes sur lesquelles nous cheminons présentent elles-mêmes un coup d'œil très-varié et très-pittoresque avec leurs rochers et leurs fourrés de chênes verts. Çà

et là quelques-uns de ces arbres sont énormes, mais peu élevés.

Vers quatre heures, après une longue marche dans ces mêmes sites, nous quittons le pays boisé. Auparavant, nos moukres ont soin de charger de bois plusieurs ânes, car nous allons camper ce soir à Aïn-Djeriat, où le combustible fait complétement défaut. Nous rentrons dans le lit de l'ouad Djeriat, où nous rencontrons çà et là des laboureurs arabes qui s'arrêtent pour nous regarder. Nous ne tardons pas à voir un premier campement d'Adouan. Ce spectacle va se renouveler souvent, car, à partir de ce moment, nous ne trouvons plus un repli de terrains sans apercevoir le campement de quelque douar.

C'est l'heure de la rentrée des troupeaux qui reviennent des pâturages ; aussi règne-t-il une animation extrême autour de ces tentes.

Il est cinq heures vingt-cinq minutes quand nous arrivons à l'Aïn-Djeriat, où nous avons déjeuné il y a peu de jours.

Nous retrouvons ici la douce température du Rhor, et c'est avec bonheur que nous nous reposons sur l'herbe pendant que l'on dresse nos tentes.

Notre soirée s'écoule comme d'habitude, et nous nous endormons ravis de penser que demain nous serons aux bords de la mer Morte que nous nous disposons à étudier.

VENDREDI 15 JANVIER.

Avant midi nous avions rejoint à Kefferein le campement où nous nous étions arrêtés ces jours derniers.

Après les premières heures données par nos cheikhs au plaisir de se retrouver en famille, Mohammed a entrepris la négociation de la grande affaire qui nous préoccupe tant depuis quelques jours ; je veux parler de notre voyage sur la rive orientale de la mer Morte, rive si peu explorée jusqu'à ce moment et où, peut-être, nous pourrons trouver Machéronte, cette forteresse si souvent mentionnée par Josèphe. Nous avions donné rendez-vous ici au fils d'Hamdan, le cheikh des Thâmera, qui, par ses relations avec les Arabes Beni-Hammid, pouvait nous faciliter beaucoup cette course aventureuse. Mais il paraît qu'il n'a pas cru devoir se déranger. Nous voilà donc forcés d'entreprendre cette expédition avec des Adouans ; par conséquent, c'est une invasion qu'il nous va falloir tenter sur les terres des Beni-Sakhars.

Dès que Mohammed aborde ce sujet délicat, Abd-er-Rhazy se récrie et déclare que ni lui ni aucun de ses cavaliers ne peuvent se risquer dans une tentative aussi hasardeuse. Heureusement que le cheikh Gablan, qui passe pour une espèce de Roland furieux parmi les tribus du Rhor, s'empresse de saisir cette occasion de contredire son oncle, et déclare à Mohammed que, par amitié pour nous, il entreprendra cette course, mais qu'il doit nous prévenir d'avance que nous ne pourrons dépasser le Zerka-

Maïn. L'affaire du bakhchichh à donner aux hommes d'escorte se règle vite entre Mohammed et notre jeune cheikh : quelques centaines de piastres feront l'affaire ; nous voilà donc, du moins, certains d'accomplir une tentative sérieuse, et qui, peut-être, sera couronnée de quelque succès. Car nous n'avons pas encore perdu tout espoir de parvenir jusqu'à la vieille forteresse judaïque.

Pendant toutes ces négociations, nous passons notre temps à chasser dans les fourrés de lentisques qui entourent le campement. Vers le soir, le temps se met à la pluie, et le vent, qui est passé au sud-ouest, ne nous laisse pas sans inquiétude pour notre journée de demain.

SAMEDI 16 JANVIER.

Durant toute la nuit les averses se sont succédé sans interruption. Dès que nous sortons des tentes j'aperçois Gablan, que j'interpelle en lui demandant si nous n'allons pas bientôt partir. Il se contente, pour toute réponse, de me montrer les gros nuages qui couvrent les montagnes de Canaan, et me dit que, peut-être, nous pourrons partir vers midi si le temps se lève.

Enfin l'horizon s'éclaircit un peu, et, profitant d'une embellie, nous montons à cheval à une heure cinquante-cinq minutes, et nous nous éloignons de Kefferein en suivant le chemin qui conduit aux ruines d'*Er-Ram*. Nous revoyons les lieux déjà visités, et nous remontons sur le petit mamelon que couronne le tombeau du cheikh Dhaher.

Nos bagages cheminent sous l'escorte de Gablan et de dix-huit cavaliers ou fantassins, pendant que l'un de nos Arabes, nommé Abil, nous guide à travers des fourrés inextricables, pour nous montrer les silos de la tribu. Ils sont creusés dans les flancs d'un petit tertre ; l'intérieur est garni de pierres maçonnées ; l'ouverture est bouchée avec une espèce de treillis en bois couvert de boue. Un peu plus loin, nous voyons quelques tombes, et sur l'une d'elles sont attachées à des piquets de nombreuses tresses de cheveux de femme. Dans ce lieu, qui se nomme Haider (Élysée ou lieu sacré), se trouvent encore des ruines et un grand nombre de pierres taillées et de fûts de colonnes. Peut-être fut-ce la nécropole de Livias.

A deux heures vingt-cinq minutes, nous sortons des fourrés et nous entrons dans une plaine nue, qui nous semble s'étendre jusqu'à la mer. Notre marche est directement au sud, dans un angle de 180 degrés environ.

La plaine dans laquelle nous sommes engagés paraît très-peu fertile ; elle est sillonnée de nombreux ouads. A deux heures trente minutes et à deux heures quarante-cinq minutes, nous en traversons deux fort considérables.

Il est trois heures quand nous atteignons des ruines bien reconnaissables, mais dont nous ne pouvons savoir le nom : le sentier que nous suivons est, en ce point, assez bien tracé et passe entre deux monticules où se remarquent de nombreux fragments de poterie ; et, un peu plus loin, nous apercevons les restes d'une enceinte en pierres debout.

A trois heures vingt-cinq minutes, nous atteignons les premiers massifs de roseaux qui entourent l'Aïn-es-Soueïmeh, où nous ne tardons pas à arriver. Nous y faisons un moment de halte. L'eau est un peu tiède et répand une légère odeur sulfureuse. Une construction paraît avoir autrefois couvert la fontaine, car elle coule encore aujourd'hui dans un bassin de bel appareil antique, et est entourée d'arasements en pierres de taille.

Vers trois heures trente-cinq minutes, nous quittons l'Aïn-es-Soueïmeh et marchons à travers un marécage à fond solide, en tout point semblable à celui d'Aïn-Fechkah.

A quatre heures, nous passons un grand ouad sans nom.

A quatre heures douze minutes, nous coupons la base d'un cap très-prononcé formant une anse que nous allons côtoyer. Nous marchons alors sur une grève composée de sable et de cailloux roulés.

Vers quatre heures quarante-cinq minutes, nous cheminons sur un terrain assez uni, où nous remarquons des arasements construits en gros blocs. Gablan nous apprend qu'autrefois ce terrain était cultivé par les Arabes, ainsi que l'attestent de nombreux tas de pierres. Nous ne tardons pas à déboucher sur un vaste delta de torrents, au milieu duquel coule un petit ruisseau d'eau vive dont le cours est bordé de tamariscs et de roseaux gigantesques. Ce ruisseau sort d'une fente de rocher de quelques mètres de large à peine, mais dont les parois à pic sont d'une hauteur effrayante. C'est l'Aïn-el-Rhoucir (la source du petit Marais).

Il est quatre heures cinquante-cinq minutes quand nous mettons pied à terre sur la rive droite du ruisseau. C'est ici que nous devons passer la nuit. Comme nous sommes en pays ennemi, nous prenons quelques précautions pour le cas d'une attaque. Notre campement s'établit au pied d'une falaise inaccessible, de telle sorte que nous ne pouvons être pris à revers.

Nous employons ce temps à faire la reconnaissance complète des lieux qui nous environnent, et quand, le dernier, je rentre aux tentes, notre bivouac présente le coup d'œil le plus pittoresque; car le site d'Aïn-el-Rhoueir eût été digne du pinceau de Salvator Rosa.

Le dîner a été très-gai, attendu que nous sommes tous fiers d'être campés en ce lieu, où aucun Européen ne nous a précédés. Nous allons inspecter nos postes, et nous trouvons tous nos hommes prêts à prendre les armes au moindre indice de l'approche d'un ennemi.

Durant toute la première partie de la nuit, nous n'avons eu qu'une alerte insignifiante. Aussi, vers onze heures, nous sommes-nous jetés tout armés sur nos lits.

Mais, à deux heures et demie du matin, une fusillade très-vive éclata subitement. Au premier coup de feu, nous étions hors de la tente. Si l'attaque avait été vive, la riposte ne le fut pas moins, et, à deux ou trois assaillants près, qui, plus téméraires que les autres, tentèrent de pénétrer dans le camp, tout le reste jugea plus prudent de prendre la fuite. En un clin d'œil, Mohammed et Gablan furent à cheval à la tête d'une partie de nos hommes, pour faire une charge sur la droite, tandis

qu'avec Delbet et tous nos fantassins je me disposais à débusquer ces tirailleurs arabes du milieu des roseaux et des tamariscs où ils s'étaient établis.

Enfin le bruit a cessé ; tous nos cavaliers sont rentrés après avoir déchargé quelques coups de pistolet sur les derniers fuyards.

Nous nous comptons ; personne ne manque à l'appel. Nos pertes se bornent à un de nos chevaux, qui a reçu une balle dans la tête.

Le coup d'œil que présente alors le campement est des plus animés. De toutes parts nos hommes déchargent leurs armes. Quelques cavaliers sont remontés à cheval et vont se placer en grand'garde. Tout ce monde s'agite et vocifère à tue-tête des malédictions arabes contre les ennemis. Cette scène est éclairée par nos feux, que des rafales, venant de la mer, abaissent par moments de manière à tout plonger dans l'obscurité. Mais les flammes se relèvent ensuite tout à coup, et le Rhor semble illuminé par des feux de Bengale.

Nous passons le reste de la nuit à fumer et à causer des événements qui viennent d'avoir lieu.

DIMANCHE 17 JANVIER.

Vers six heures, on abat les tentes et nous renvoyons à Aïn-es-Soueïmeh nos bagages sous la garde d'une partie de notre escorte. Ils seront là sous la protection des Beni-Anakni, petite tribu amie des Adouan, qui est en ce moment campée près de cette source.

A sept heures vingt minutes, nous partons pour notre aventureuse expédition vers l'ouad Zerka. Le soleil, déjà levé, éclaire des teintes les plus douces les montagnes de Canaan, et le ciel est d'une pureté admirable.

Nous marchons très-vite dans cette course, malgré les grandes difficultés de la route. Nous remontons d'abord l'escarpement qui forme la rive gauche de l'ouad El-Rhoueir; toute la pente est couverte de gros blocs de grès. Entre le pied de la montagne et la mer il y a une plage de 400 mètres d'abord, mais qui va toujours en se rétrécissant; cette plage est formée de plusieurs étages successifs de cailloux roulés et de bois rejetés par la mer.

A sept heures trente-cinq minutes, nous coupons un petit ouad dont le lit est creusé entre deux murailles de débris. Bientôt nous avons à franchir une espèce de petit cap, et à sept heures cinquante minutes nous atteignons l'ouad Manchallah, divisé en deux branches que sépare l'une de l'autre une espèce de delta fort étroit. C'est là que nous apercevons les premiers palmiers; ils ombragent le bras de l'ouad que nous traversons d'abord, et deviennent ensuite plus nombreux, de manière à former près de nous un gracieux bouquet. Nous faisons, ici, une assez singulière observation, c'est que les troncs de ces arbres sont noircis du côté de la mer, au point qu'on dirait qu'ils sont carbonisés.

Cinq minutes plus loin, nous franchissons un nouveau lit de torrent encombré de roches de poudingue, dont le ciment paraît être une espèce de travertin.

A huit heures, nous coupons encore un ouad. Les pentes d'où il descend s'élèvent, par plusieurs ressauts, jusqu'au pied du plateau de Moab, qui, en ce moment, nous domine de 1,200 mètres environ.

Il est huit heures dix minutes quand nous parvenons aux bords de l'ouad El-Ahmara (ouad Rouge), ainsi nommé de la couleur des roches qui constituent la falaise sur laquelle nous marchons depuis ce matin; ce sont des grès colorés en rouge et en violet par la présence des oxydes de fer et de manganèse. Le lit de ce torrent est le plus profondément creusé que nous ayons encore rencontré ce matin, et son cours paraît être très-anguleux. Il semble descendre d'entre deux pitons fort élevés, bien qu'ils soient très-inférieurs, comme altitude, au plateau de Moab. Quelques palmiers paraissent suspendus aux flancs du ravin; nous en apercevons quelques autres un peu plus loin, mais nos Arabes nous affirment qu'ils sont dans le lit de l'ouad Ghourban, que nous traversons bientôt après. Nous cheminons sur une pente toute couverte d'énormes blocs de grès rouge, laquelle ne tarde pas à dégénérer en une falaise complétement à pic. Le sentier que nous suivons est entaillé dans le flanc du rocher. Je me trompe fort, ou nous sommes sur les restes d'une voie antique, car, à coup sûr, ce ne sont pas les Arabes qui se sont amusés à tracer ce chemin. Ne serait-ce point la voie qui, jadis, menait de Jéricho à Macheronte et dont parle Josèphe? Cette route est coupée par plusieurs ouads insignifiants et sans noms, que nous traversons d'abord à huit heures quinze

minutes, puis à huit heures et demie et à huit heures trente-cinq minutes.

A partir de ce point, la falaise cesse, la pente recommence, et au sommet de la crête nous apercevons plusieurs palmiers d'une belle venue. Nous rangeons ensuite, à notre gauche, un petit plateau en pente que couvre une véritable forêt de palmiers d'une assez grande élévation.

A huit heures cinquante minutes, nous traversons encore un ouad dont le lit est fort encaissé et au delà duquel nous cheminons au sommet d'une falaise à pic qui n'a pas moins de 50 mètres d'élévation. A notre gauche, la pente de la montagne est littéralement couverte par un véritable chaos de rochers bouleversés, au milieu desquels poussent çà et là quelques palmiers.

Mais, à 100 mètres plus loin, nous sommes soudain arrêtés par une véritable muraille de rochers de 5 à 6 mètres de hauteur. Au delà la falaise s'arrondit en amphithéâtre, laissant une plage assez vaste, à l'extrémité sud de laquelle nos Arabes nous montrent l'embouchure du Zerka-Maïn. Nous n'en sommes éloignés que d'environ vingt minutes ; mais nos chevaux ne pouvant continuer, nous nous empressons tous de mettre pied à terre.

Pendant que Delbet, accompagné de Mohammed et de Gablan, est descendu vers l'embouchure du Zerka, en s'avançant, avec précaution, au milieu des massifs de palmiers nains qui couvrent la plage située en avant de l'hémicycle formé par la falaise, je dessine le paysage

que nous avons sous les yeux. J'ai d'abord le Zerka pour premier plan, puis, au delà, un beau rhor situé au pied du plateau de Moab et où nous apercevons de magnifiques palmiers qui y forment une véritable forêt ; enfin, à l'arrière-plan, les rochers à pic entre lesquels s'ouvre l'embouchure de l'ouad Moudjeb, le torrent biblique si souvent cité dans les livres saints sous le nom d'Arnon.

Durant ce temps, le docteur s'est avancé aussi loin qu'il a pu vers l'embouchure de l'ouad Zerka. Ses deux compagnons ne tardent pas à l'abandonner, ne comprenant rien à son désir de toucher aux bords mêmes du ruisseau. Au milieu des broussailles, Delbet découvre les traces toutes fraîches d'une magnifique panthère. En sa qualité de Nemrod habituel de l'expédition, il se met en quête de l'animal, qui, heureusement, n'est plus à portée de notre intrépide chasseur.

Il est alors neuf heures quarante-cinq minutes, et je viens de terminer mon dessin ; aussi nos Arabes n'ont-ils plus qu'une idée, celle de repartir au plus vite ; chaque buisson leur semblant recéler une embuscade. Ils envoient donc plusieurs d'entre eux au-devant de notre compagnon, qu'ils ne tardent pas à nous ramener, maugréant tout à la fois contre la panthère et contre les folles terreurs de nos guides, qui l'ont empêché de toucher à la rive même du Zerka-Maïn.

Comme nous tenons absolument à emporter des preuves irrécusables de l'existence de palmiers sur la rive orientale de la mer Morte, nous mettons tous le sabre en main et nous en faisons un abatis assez consi-

dérable ; nous remontons ensuite à cheval, une gerbe de palmes attachée en croupe, puis nous reprenons le chemin d'Aïn-el-Rhoueir, où nous nous arrêtons à onze heures trente minutes pour déjeuner. Nous y restons une heure environ ; après cela, nous suivons la même route qu'hier.

Nous remarquons alors pendant cette marche, parmi les roches qui constituent la falaise à pic que nous avons à notre droite, une assez grande masse d'apparence basaltique, ce qui nous porte à croire qu'elles sont d'origine volcanique. Nous avons bientôt atteint Aïn es-Soueïmeh, où Mohammed et nos Arabes nous quittent pour se rendre à notre campement; Gablan seul nous accompagne et nous guide dans la course que nous allons entreprendre pour reconnaître le delta du Jourdain, attendu que nous sommes maintenant en pays ami.

Nous nous engageons d'abord dans des massifs de tamariscs et de soudes arborescentes, où nous faisons lever, à chaque instant, des perdreaux ou des francolins. Nous arrivons enfin à une plage basse et unie, formée de vase desséchée et où l'on voit de toutes parts des troncs d'arbres incrustés dans le terrain : ce sont les alluvions les plus récentes du fleuve. Nous remarquons que, depuis l'époque où les contours de ce delta furent relevés géographiquement par l'expédition du capitaine Linch, de nouveaux atterrissements en ont complétement changé la forme. L'île, notamment, qui est indiquée dans la carte de l'officier américain, a entièrement disparu. Le terrain qui constitue cette plage est meuble,

et les pieds de nos chevaux y enfoncent à chaque pas. Aussi pouvons-nous craindre que notre retour ne soit signalé par quelque accident plus ou moins grave, mais heureusement il n'en fut rien.

A notre arrivée au camp, nous trouvons tous nos hommes en fête, car j'ai dit à Mohammed, en le quittant à Aïn-es-Soueïmeh, de régaler d'un mouton notre escorte pour fêter notre rentrée de la course au Zerka.

LUNDI 18 JANVIER.

Le lendemain, nous franchissons de nouveau le Jourdain et nous allions reprendre notre campement du 8 janvier au pied du Bordj-er-Riha. Nous passons notre soirée à parcourir les environs ; nous remarquons de tous les côtés des traces d'anciennes irrigations, et, à mesure que nous nous rapprochons de la fontaine d'Élysée, de nombreux arasements à fleur de terre nous signalent des restes de constructions. C'est en vain que nous cherchons quelques vestiges de la célèbre forêt de palmiers de Jéricho et de ces baumiers dont il est tant de fois parlé dans la Bible ; tout a disparu, et l'on ne rencontre plus que des massifs de seyal dans les environs.

Là je m'arrêtai sur un petit mamelon d'où je dominais presque entièrement la plaine basse, au milieu de laquelle le Jourdain roule ses eaux rapides vers le lac Asphaltite, et je cherchai à me rendre compte des causes qui ont dû contribuer à amener la dépopulation de cet

Aulôn jadis si fertile. A voir les nombreuses ravines qui, en tous sens, sillonnent la terre sur la rive droite du Jourdain, on ne peut douter que le déboisement complet des collines situées sur cette rive n'ait amené la dévastation de toute cette partie du Rhor, par la formation subite de nombreux torrents à l'époque de la fonte des neiges qui couvrent, pendant l'hiver, les hautes montagnes de la Judée. C'est là, d'ailleurs, une remarque que j'ai pu faire dans toutes les parties de la Syrie que j'ai visitées. Par suite du déboisement, les eaux de pluie enlèvent la terre et laissent le roc à nu. Les sources tarissent ensuite, et un pays fertile se change ainsi, en peu d'années, en un véritable désert. Ici surtout, la présence et les luttes continuelles des petites tribus arabes ont été une puissante cause de destruction pour les forêts, que le pacage a fait déraciner et qui ont été aussi consumées très-souvent par les incendies. ·Sur la rive orientale du Jourdain, où il reste encore de grandes forêts, l'on ne voit point de ces pentes affreusement dévastées par les torrents et à jamais incultivables. Partout où la main de l'homme n'a pas porté ses ravages, nous trouvons que les progrès du temps ont été arrêtés, sinon annulés, par les forces de la nature.

Qu'il me soit permis ici, avant de m'éloigner pour toujours, peut-être, de l'Idumée, de faire part au lecteur d'une observation que nous avons tous été contraints de faire et qui avait déjà frappé nos prédécesseurs, MM. de Saulcy, Belly, etc., etc. La grande majorité des roches constitutives des pays visités par ces messieurs et par

nous, à deux époques différentes, dans la pointe sud de la mer Morte jusqu'à Damas, présente une couleur rouge, rose ou rougeâtre. Tous les grès de la rive orientale de la mer Morte sont colorés en rouge par de l'acide de fer. La chaîne des montagnes d'Adjloun est composée de ce calcaire rose dont sont construits les édifices de Djerasch, aussi bien que dans les champs de ce kharbet de Chobba, dans la plaine de Noukra-el-Haouran. Delbet et moi nous avons été frappés de la couleur rougeâtre de la terre, nous avons remarqué que presque tous les cônes volcaniques du Djebel-Haouran sont formés de scories rouge-brique, et surtout le cône du Kleib. La fréquence des noms d'Ahmar (le rouge), tell Ahmar (la colline rouge), Ouad-el-Ahmara, et cent autres noms auxquels le mot rouge se trouve joint d'une manière quelconque, est un autre fait bien digne de remarque, surtout quand on se rappelle que ce pays portait le nom d'Idumée, nom générique, il est vrai, mais dont l'origine fut Edom (rouge).

Jusqu'à présent, la plupart des auteurs ont été d'avis que l'Idumée devait se trouver confinée au sud du pays de Moab. Mais l'origine de son nom ne serait-elle pas venue de l'étrange aspect que présente ce pays? D'ailleurs, divers auteurs ont déjà indiqué les limites véritables de l'Idumée comme un intéressant sujet d'étude. Je me borne donc, sans exprimer aucune opinion, à faire part, à ceux qui me lisent, d'une remarque qui, je crois, pourra être d'une certaine importance.

Dans la soirée, nous faisons à nos Arabes la distribu-

tion des bakhchichhs. Chacun des cheikhs, outre des vêtements, a reçu deux livres, et les simples cavaliers un keffieh. Aussi tous sont-ils enchantés de notre générosité. La nuit se passe fort gaiement.

MARDI 19 JANVIER.

Ce matin, le temps est toujours admirablement beau, et nous sommes prêts de bonne heure. A huit heures cinquante minutes, nous quittons Riha, et, après avoir marché vers le sud-ouest, nous traversons le petit ruisseau formé par les eaux de la fontaine d'Élysée. Un peu au delà de ce point, nous arrivons au Nahar-el-Kelt, et nous sommes fort étonnés d'apercevoir à notre gauche un grand aqueduc de onze arcades ogivales, qui fait passer l'eau de la fontaine d'Élysée de l'autre côté de l'ouad. Il est entier et paraît servir encore. A 1 kilomètre plus loin sont les restes d'un autre ouvrage du même genre, mais presque complétement ruiné. Ces deux ouvrages me paraissent dater de l'époque arabe à laquelle cette partie du Rhor était encore couverte de riches cultures.

A une faible distance au delà du Nahar-el-Kelt, nous arrivons à un petit ouad torrentiel. C'est là que nous quittent le cheikh Gablan et ses cavaliers, qui sont venus nous reconduire jusqu'ici. Après maints serrements de mains, nous nous séparons assez satisfaits de part et d'autre. Gablan nous conseille, en nous quittant, de nous défier d'un cheikh nommé Diab, qui a passé la nuit à Riha avec plusieurs cavaliers. Comme nos bagages sont

partis, sous la garde des Arabes d'Abou-dis, pour Saint-Saba, où nous les retrouverons ce soir, nous nous occupons fort peu du cheikh Diab. A notre droite, au pied des montagnes, nous apercevons une longue file de chevaux ; c'est une tribu qui change de campement.

A dix heures vingt-cinq minutes, nous entrons dans les montagnes dont nous nous sommes peu à peu rapprochés. Il est dix heures cinquante minutes quand nous commençons à apercevoir Naby-Mousa, espèce de monastère occupé par des derviches et où, d'après la tradition musulmane, se trouve le tombeau du prophète Moïse. Au point où nous l'apercevons, nous remarquons de petits tas de pierres. Mohammed nous apprend que chaque Arabe qui passe par ici ramasse une pierre et la joint à l'un de ces tas aussitôt qu'il aperçoit Naby-Mousa. Nous allons mettre pied à terre et déjeuner à 800 mètres environ, au pied d'une petite koubbeh nommée *Kobr-Raïanbeit-Naby-Mousa*, le tombeau du berger de Moïse. Ce petit ouad est entouré d'un mur à hauteur d'homme. C'est donc en avant de la porte qui donne accès dans cette enceinte que nous étendons notre tapis. Pendant que nous déjeunons, nous voyons déboucher de derrière un mamelon quatre cavaliers, que nous reconnaissons de suite pour les avoir aperçus ce matin à Jéricho, et qui, évidemment, ne nous ont pas suivis avec des intentions bienveillantes ; ce sont des hommes du cheikh Diab. Mais, en un clin d'œil, fusils, revolvers et pistolets sont armés et rangés à portée de la main. Nous attendons donc ces quatre visiteurs sans nous déranger le moins du

monde de notre déjeuner. Il paraît que ces messieurs jugent qu'ils auront à faire à forte partie; aussi, après nous avoir considérés un instant, ils se retirent désappointés.

Après cette petite aventure, nous remontons à cheval vers midi; puis nous nous engageons dans un chemin à peine tracé, au milieu de précipices énormes.

Il est midi quarante-cinq minutes quand nous entrons dans le Merdj-Bégna. Nous revoyons la grotte que nous avons visitée il y a quelques jours, et après cela nous suivons la route que nous avons précédemment décrite et qui nous ramène à Saint-Saba, où nous arrivons à trois heures.

Mohammed a écrit à Abou-Daouk, cheikh des Djahlins, pour lui donner rendez-vous ici. Mais, d'après notre calcul, notre cheikh ne pourra guère être arrivé avant demain soir.

JEUDI 21 ET VENDREDI 22 JANVIER.

Toute notre journée se passe à chasser dans le lit de l'ouad, où nous tuons quelques perdrix. Vers le soir, on nous annonce l'arrivée du très-illustre chef des Djahlins, Dhaïf-Oullah-Abou-Daouk.

Nos conventions sont vite réglées par Mohammed. A demain donc.

Dans cette circonstance, l'influence de Mohammed nous a énormément servi. Nous ne pensions pas pouvoir en être quittes à moins de 5,000 piastres, et il a

arrangé l'affaire pour 2,500. Ce n'a pas été sans peine, car les gens d'Abou-Daouk le traitent de Meidjnoun d'accepter de telles conditions. Mohammed fait sonner haut la qualité d'Iben-Sels dont il m'a affublé, et notre cheikh, par attachement pour mon ancien prédécesseur, les prie de se mêler de ce qui les regarde, les avertissant que ce qu'ils auront de mieux à faire sera de se montrer obéissants, s'ils ne veulent éprouver les effets de sa colère. Enfin tout s'arrange; Abou-Daouk me donne son frère pour escorte, pendant qu'il ira à Jérusalem faire ferrer sa jument et les chevaux de ses cavaliers avec lesquels il viendra nous rejoindre ce soir.

Nous partons à dix heures en traversant le petit ouad qui passe sous les constructions du couvent pour aller se jeter dans le Cédron.

Nous remarquons, en passant sur la crête qui le sépare de l'ouad Hedjour (ou des pierres), quelques restes d'habitations. Après avoir franchi ce torrent, nous descendons par une pente difficile.

A dix heures quarante minutes, nous sommes à la hauteur du point où notre ouad se jette dans le Cédron. Son lit est toujours encaissé entre deux murailles de rochers moins élevés cependant qu'auprès du couvent.

C'est ici que finit la gorge de Saint-Saba, dont nous avons vu ainsi les deux extrémités ; sa profondeur varie de 75 à 100 mètres, sa longueur totale ne dépasse guère 2,000 mètres.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous passons près du Bir-Bega, grande citerne autour de laquelle

nous voyons de nombreuses traces d'un campement récent.

Les filons de silex contournés, que nous n'avions jusqu'à présent aperçus qu'à une assez grande élévation, se montrent ici près de nous.

A onze heures vingt-cinq minutes, nous sommes dans le lit même de l'ouad en-Nar, entre deux croupes d'immenses noyaux de silex à couches imbriquées. On dirait un œuf gigantesque de silex à travers lequel on aurait ouvert un passage. La plus épaisse de ces couches a un mètre environ.

Au delà de ce curieux spécimen géologique, nous entrons dans une grande plaine couverte de mamelons calcaires. L'ouad traverse cette plaine sous un angle de 128 degrés. Les escarpements qui nous séparent de la mer Morte nous empêchent de l'apercevoir, mais nous voyons toute la rive orientale du Rhor et le plateau de Moab. Nous apercevons les sommets de l'Adjloun, vers Djerasch, qui se sont couverts de neige depuis peu de jours.

La plaine que nous traversons en ce moment est limitée au sud par une chaîne de mamelons calcaires que nous contournons à leur extrémité ouest en remontant le lit de l'ouad Lebkea qui en descend, et que nous avons coupé à midi cinq minutes. Le sol est, en ce point, un tuf calcaire d'une étrange sonorité.

A midi vingt-cinq minutes, nous nous arrêtons pour déjeuner au sommet du petit col d'où descend l'ouad Lebkea. Le paysage est d'une tristesse navrante, le

sol est partout blanchâtre et d'une aridité désespérante.

Nous remontons à cheval vers une heure et nous appuyons au sud-ouest en descendant un ouad qui, se réunissant à d'autres, ne tarde pas à former l'ouad Rhoueïr. Nous nous trouvons, peu après, au milieu d'une espèce d'amphithéâtre de montagnes calcaires où prennent naissance presque tous les affluents de l'ouad Rhoueïr.

Il est une heure cinquante-cinq minutes quand, après avoir gravi les pentes assez douces qui sont au sud du bassin, nous arrivons au sommet du col.

A deux heures dix minutes, la vallée qui, jusqu'à présent, se dirigeait au sud s'infléchit au sud-est et devient tellement rapide que nous sommes contraints de mettre pied à terre.

Il est deux heures vingt-six minutes quand nous sortons brusquement du lit de l'ouad que nous suivons depuis quelque temps et qui, en ce point, se réunit à une autre rivière pour former l'ouad Nemchah sur les bords duquel croissent quelques genêts rabougris.

En sortant de la ravine, nous marchons directement au sud, tandis que l'ouad continue de couler à l'est. Nous parvenons à un petit col où se trouvent de nombreux tas de pierres. Ce sont des tombes arabes des Tâala-ed-Daouary, me disent nos Bédouins. Plusieurs de ces amas sont assez considérables, et les pierres sont mêlées de branches de genêts. Quelques pas encore et nous sommes au bord de l'ouad ed-Dahradjeh (l'ouad où l'on roule). Le fait est que, si le nom est peu

rassurant, l'aspect du précipice l'est encore moins. D'ailleurs, M. de Saulcy l'a peint avec tant de vérité, que je crois que ce qu'il y a de mieux à faire pour moi, c'est de renvoyer mes lecteurs à la description qu'a faite de ces lieux mon spirituel devancier.

Nous nous tirons enfin, mais non sans peine, de ce périlleux passage et, au moment où nous arrivons sur l'autre rive, nous voyons venir Abou-Daouk.

Enfin, à quatre heures quarante-cinq minutes, après une heure de ce métier de casse-cou, tous, gens et bêtes, ont traversé cet ouad abominable que nous espérons bien ne jamais revoir de notre vie. Nous cheminons dans une plaine mamelonnée et coupée de ravines peu profondes. A cinq heures, nous débouchons dans une autre plaine large d'environ 1 kilomètre en ce point et limitée par une muraille calcaire dans laquelle nous apercevons, à cinq heures quinze minutes, le Bir-el-Manqouchieh qui est sans eau pour nous comme pour M. de Saulcy. Nous continuons et remontons l'ouad El-Haçaçah, où se trouvent quelques petits arbrisseaux.

A six heures, la nuit commence à tomber. Nous trouvons dans un bir nommé Beit-Djelich une flaque d'eau croupissante. C'est une bonne fortune dont nous nous hâtons de profiter, et c'est là que nous faisons halte pour passer la nuit.

SAMEDI 23 JANVIER.

Nous partons à neuf heures trente minutes, nous re-

montons l'ouad en marchant au sud-ouest d'abord et en appuyant ensuite peu à peu au sud. Les collines qui bordent l'ouad sont peu élevées et formées d'un calcaire blanchâtre. Nous commençons à apercevoir en ce point les jetées de silex signalées par M. de Saulcy. A dix heures, nous traversons un petit ouad qui se réunit à l'ouad El-Haçaçah. Vingt-deux minutes plus loin nous atteignons un petit col où se trouvent quelques monceaux de pierres; c'est le Redjom-en-Noueit. Au delà de ce col nous descendons dans le lit de l'ouad Chekif. A onze heures et à onze heures trente minutes, nouveaux cols et nouveaux ouads à traverser.

Enfin, à midi et demi, nous débouchons sur un petit plateau au milieu duquel s'élève un arbre d'aspect étrange. C'est un gommier, le premier que nous ayons encore rencontré.

Le plateau sur lequel nous sommes s'abaisse rapidement et forme un entonnoir qui, en quelques minutes, nous amène au bord d'un précipice de 400 mètres de profondeur ; c'est le Naqb-Aïn-Djedy (le trou d'Aïn-Djedy). Il nous faut descendre par là dans le bassin de la mer Morte, et bien que cette entreprise nous semble, au premier coup d'œil, moins périlleuse que la descente du Naqb Ghoumran, nous ne pouvons nous empêcher de frémir à l'idée que cette fois nous avons des mulets chargés qui devront accomplir cette promenade par trop acrobatique. Je fais prendre à des hommes les cantines contenant les instruments de physique. Ce qui se profère de malédictions pendant une heure et demie en-

viron contre ces chemins impraticables ne pourrait se compter. Enfin bêtes et cantines sont arrivées au fond du trou sans accident grave.

C'est à nous de descendre maintenant et d'apprécier par nous-mêmes les atroces difficultés de ce chemin. Après vingt-cinq minutes d'une infernale glissade nous arrivons à un premier plateau qui est à 500 mètres environ en contre-bas de notre point de départ; mais il nous reste encore 150 ou 200 mètres à franchir pour atteindre la source que nous apercevons au milieu des massifs de gommiers et d'*asclepias procera*.

Nous y parvenons enfin, et nous nous arrêtons à l'ombre de ces arbres dont l'aspect singulier nous surprend d'abord. A droite de la source nous visitons les ruines d'un moulin arabe signalées par M. de Saulcy. C'est ici que campa le savant académicien. Pour nous c'est au bord de l'ouad Sdeir que nous allons dresser nos tentes.

Ce filet d'eau forme une jolie cascade à 800 mètres environ, sur la droite de la source d'Aïn-Djedy, mais fort en contre-bas avec le point où nous sommes en ce moment. Pendant que les bagages font un détour pour gagner la mer Morte, la grève, en ce point, est large de plusieurs centaines de mètres, et nous y remarquons des traces de constructions nombreuses. Delbet, le prince et moi, nous nous engageons à travers les rochers et les broussailles qui couvrent la pente qui conduit à l'ouad Sdeir. Le prince Lubomirski et moi suivons les restes d'un aqueduc qui conduisaient les

eaux de la source à trois réservoirs étagés que Delbet, qui a appuyé sur la gauche, ne tarde pas à trouver. Mon compagnon et moi revenons alors sur notre droite pour suivre un autre acqueduc également dérivé de la source et qui servait à l'irrigation des cultures en terrasses dont tout ce flanc de la colline était couvert. Delbet, qui ne tarde pas à nous rejoindre, a suivi les terrasses jusqu'au bord de l'ouad Sdeir ; il a même retrouvé intacts plusieurs escaliers qui les faisaient communiquer entre elles. Mais partout ces terrasses ont été ruinées par de véritables avalanches de rochers qui se sont détachés des contre-forts qui les dominent. Durant cette course nous avons dérangé de nombreux serpents, bien que nous soyons en plein mois de janvier. Ces vilains animaux ont l'air aussi dispos qu'en France au cœur de l'été ; ce qui n'a rien d'étonnant, puisque nous jouissons ici d'une chaleur de 30° à peu près.

Tandis que nos tentes se dressent je remonte le cours de l'ouad Sdeir dont j'entends la cascade au milieu d'un fourré de roseaux. Pendant cette promenade j'ai remarqué dans la falaise, à une distance de 10 mètres environ, des rochers à pic formant la rive gauche de l'ouad Sdeir, des caves sépulcrales avec des ouvertures, les unes carrées, les autres cintrées au sommet. Prenons acte de cette découverte qui ne sera peut-être pas dénuée d'intérêt.

Le premier nom d'Aïn-Djedy fut Hasasoun-Tamar ou ville des Palmiers, ou construite en palmes. Ici comme à Jéricho, qui avait reçu le nom d'Aïn-han-Thé-

moüm (la ville des Palmiers) (Deutéron., XXXIV, 3 et suivants), cet arbre a complétement disparu, mais le nom d'Hasasoun a été parfaitement identifié par M. de Saulcy avec les noms du Belad et de l'Ouad-el-Haçaçah, que nous avons traversés hier.

Cette ville est fréquemment mentionnée dans la Bible.

Moïse en parle en racontant l'expédition des rois ligués avec Kadirléeûmr : « Puis ils retournèrent à Aïn-Michfout, qui est Kadech, et ils saccagèrent tout le pays d'Amalek, ainsi que celui du peuple amorhéen, qui habitait Hasasoun-Tamar. » Ces événements sont antérieurs au cataclysme de la Pentapole. Dans les Chroniques (II, xx, 2) : « On vint annoncer à Josaphat, savoir: une multitude considérable vient contre toi d'au delà de la mer d'Aroun, et voici qu'ils sont à Hasasoun-Tamar, qui est Aïn-Djedy. »

Dans le Cantique des cantiques (1-14), nous trouvons encore : « Mon bien-aimé est pour moi une grappe de kifer dans les vignes d'Aïn-Djedy. »

Cet arbrisseau existe-t-il encore à Aïn-Djedy? c'est ce que je ne saurais affirmer. Nous y avons trouvé des gommiers, des asclépias, des solanum, des althæa, etc. Quant aux palmiers, ils ont complétement disparu ainsi que les bananiers. Pour les vignes, Cohen, le savant traducteur de la Bible, affirme que leur existence s'est prolongée jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, et je suis bien convaincu que nous en avons retrouvé les traces sur la pente que nous avons parcourue pour

venir de la source d'Aïn-Djedy à l'ouad Sdeir; j'en donnerai pour preuves l'importance des travaux qui existent encore aujourd'hui, l'épaisseur des murs du birket que le prince et moi avons visité, et qui n'est pas moindre de 7 mètres, enfin la beauté de l'appareil des murs de soutenement de terrasses encore debout.

DIMANCHE 24 JANVIER.

Nous quittons Aïn-Djedy à neuf heures quarante minutes. Nous traversons durant vingt minutes environ le delta formé au pied des falaises. A dix heures quarante-cinq minutes, en passant au pied d'une espèce de golfe, nous constatons l'existence d'une odeur sulfureuse très-sensible, signalée par M. de Saulcy, et attribuée par le savant académicien à la présence de quelque source thermale émergeant au-dessous du niveau du lac.

Après avoir longtemps cheminé sur la grève, fort large en ce point par suite des nombreux deltas de torrents, nous rencontrons, à onze heures trente minutes, les restes d'une route antique, fort bien conservée en certains endroits. Elle est large de 6 mètres et bordée de pierres de chaque côté. Évidemment nous sommes sur une voie ancienne, qui n'est ni grecque ni romaine, et que je crois pouvoir considérer comme judaïque, et qui se rapporte probablement à l'époque d'Hérode. Car, si je ne me trompe, la route que nous avons en ce moment sous les yeux doit être l'ancienne route d'Engaddi à Masada, aujourd'hui Sebbeh, où nous camperons ce soir.

A onze heures trente-cinq minutes, les traces de la route cessent. La largeur de la plage varie, en ce point, de 1,500 à 2,000 mètres. D'ailleurs notre itinéraire ne présente rien de particulier, et je ne pourrais, en ce point, que copier M. de Saulcy, si je voulais décrire cette rive du lac Asphaltite. A une heure cinquante-cinq minutes, nous sommes au milieu de ces étranges mamelons blanchâtres en forme de table, dont rien ne saurait mieux donner l'idée que certains tableaux de coupes géologiques employés dans les cours de sciences naturelles.

A deux heures trente minutes, nous arrivons à l'enceinte formée par les lignes de Silva; c'est là que se dressent nos tentes. Sans perdre un instant, Delbet et moi nous allons reconnaître la grande redoute du nord-est du plan (1). Je remontai ensuite la partie des lignes qui, en suivant l'escarpe de l'ouad es-Seyal, va s'appuyer à l'escarpement du rocher, et j'aperçus les traces d'un chemin bordé de pierres et visible sur l'espace de 1 kilomètre environ. Il n'y a pas à s'y méprendre, c'est bien là qu'aboutissait la route d'Aïn-Djedy à Masada, dont nous avons aperçu les restes ce matin. Je crois aussi avoir retrouvé là le chemin signalé par les officiers de l'expédition de Lynch; ses traces cessent, en effet, d'être visibles auprès d'une caverne indiquée par ces messieurs et près de laquelle nous passerons demain pour commencer notre ascension. Redescendant alors à la re-

(1) Voir planche 26.

doute, je commençai le lever des lignes de circonvallation de Silva, que je suivis jusqu'aux ouvrages établis pour commander le passage de l'ouad Sebbeh et qui consistent en deux branches, construites dans le lit même de l'ouad, fortifiées par trois redoutes carrées placées l'une sur la rive gauche et les deux autres sur la rive droite. De celle de ces deux redoutes la plus rapprochée du flanc de la montagne part un rameau de ligne, mais qui ne tarde pas à s'arrêter, en s'appuyant à une ligne d'escarpements à pic. Je voulus commencer alors le lever topographique de l'ouad Sebbeh, mais après avoir tenté de cheminer dans son lit, qui est plutôt celui d'une cascade, avec des marches de rochers de 10 pieds de hauteur, je ne tardai pas à renoncer à cet exercice par trop acrobatique, en pensant que, du plateau supérieur, je n'aurai qu'à baisser les yeux, en suivant ses contours, pour en faire le plan le plus commodément du monde. A sept heures, nous étions tous réunis dans notre tente, où nous dînions, en causant de notre ascension du lendemain. Après avoir passé nos croquis à l'encre, chacun de nous va se reposer, car, demain, il faudra devancer le jour.

LUNDI 25 JANVIER.

Dès cinq heures tout le monde est debout; en quelques minutes notre déjeuner accoutumé est expédié, et chacun s'arme des instruments qui doivent lui servir pendant la journée, laissant, contre notre habitude, tout

notre attirail de guerre au camp, que garde notre fidèle Mohammed. Enfin, à cinq heures quarante minutes, toutes nos carnassières étant remplies d'albums, de boussoles, d'éclimètres, etc., etc., sans oublier les provisions pour la journée, nous nous mettons en marche. Notre expédition se compose de Soliman, fils d'Abou-Daouk, et d'un autre Arabe, qui nous servent de guides, du prince Lubomirski, de Delbet et de moi; Georgi, domestique du prince, est aussi de la partie. Après avoir franchi l'ouad es-Seyal et repassé devant la grotte que nous avons déjà observée hier, nous commençons à prendre par un chemin en lacets tracé dans la pierraille roulante, ce qui ne le rend pas plus viable. A six heures nous atteignons enfin plusieurs lacets qui sont portés sur des rampes en pierre et par lesquels nous arrivons à une première plate-forme, par laquelle nous débouchons, en franchissant une marche de rochers, sur le plateau de Leuké. Il est alors six heures quarante-cinq minutes; nous traversons une ligne de retranchements qui se détache du camp de Sylva, placé à notre droite, pour aboutir au précipice de l'ouad es-Seyal, de manière à former, avec la partie de lignes qui s'étend de la redoute du nord-est à l'escarpement de l'ouad es-Seyal, ce que l'on nomme un passage de lignes.

Nous nous arrêtons pour reprendre haleine au pied de l'immense amas de terre blanchâtre qui forme la jetée de Sylva.

Sur le flanc du rocher tourné vers Leuké, nous avons aperçu tout à l'heure les traces fort reconnaissables d'un

chemin qui monte en lacets, sous le commandement d'une tour située à environ 150 pieds en contre-bas de la pointe nord de Masada et qui vient aboutir à une pente taillée dans le roc. Tout ce flanc de la montagne est criblé d'ouvertures qui rappellent fort celles du rocher de Gibraltar.

Nous gravissons ensuite la base de la jetée, et, cheminant sur la crête, nous voilà accrochés aux flancs mêmes de Masada; enfin, après quinze minutes, nous arrivons à la porte ogivale, par laquelle nous débouchons sur le plateau, que nous commençons immédiatement à parcourir en tous sens.

Le plateau de Masada mesure environ 600 mètres de long sur une largeur qui varie de 200 à 280 mètres. Sur tout le pourtour règnent des traces de murs, ou tout au moins de parapets; mais le côté occidental paraît avoir été surtout fortifié avec soin; on y voit des tours prenant entrée dans les bâtiments qui y étaient adossés, comme le dit Josèphe (1).

Voici la description que nous donne de cette forteresse l'historien des Juifs, *Bell. Jud.*, VII, 8 :

« Des vallées tellement profondes que l'on n'en peut apercevoir le fond entourent de toutes parts un énorme rocher fort long et fort élevé, inaccessible aux animaux,

(1) M. de Saulcy ayant traduit en entier tous les passages de Josèphe relatifs à Masada, je n'intercalerai dans mon récit que ceux qui me sont indispensables, et je les donnerai dans l'ordre qui me paraît s'accorder le mieux avec la forme de cette étude, toute consacrée à l'examen de la planche 26.

et au sommet duquel on ne peut parvenir que par deux chemins, l'un, à l'orient, du côté du lac Asphaltite, l'autre, du côté de l'occident, par où l'on arrive plus promptement. Le premier se nomme la Couleuvre, à cause de la ressemblance de ses replis avec ceux d'un serpent ; il est taillé sur le bord même de précipices à pic, et il s'élève peu à peu, revenant toujours sur lui-même. En le gravissant, il faut cheminer pas à pas avec la plus grande précaution, car de toutes parts s'ouvrent des abîmes qui glacent d'effroi les plus audacieux. Quand on a monté de la sorte 30 stades, ce qui reste est à pic ; mais le rocher ne finit pas en pointe, et au sommet se trouve un plateau. Le grand prêtre Jonathas y éleva une forteresse, à laquelle il donna le nom de Masada. Dans la suite, Hérode résolut d'y construire une forteresse ; il entoura le plateau, sur tout son pourtour, d'un mur de pierre blanche qui avait 7 stades et qui était flanqué de trente-huit tours prenant accès dans les édifices adossés sur tout le pourtour des murs, car le roi voulut qu'on réservât le centre du plateau à la culture, afin que, si on venait à ne plus pouvoir se procurer de vivres à l'extérieur, ceux qui seraient venus chercher un abri dans la forteresse n'eussent point à en souffrir. En outre, il bâtit vers la montée occidentale un palais dans l'intérieur des murailles de la forteresse et tourné vers le nord. Les murs du palais étaient d'une grande élévation, ayant aux angles quatre tours de 60 coudées d'élévation ; à l'intérieur étaient de vastes salles diversement décorées, des portiques, des bains ; des colonnes monolithes suppor-

taient les voûtes, et les pavages étaient formés de riches mosaïques. A chaque maison, au-dessus et autour du palais, on avait formé de grands réservoirs, sans compter les puits taillés dans le rocher, afin d'avoir autant d'eau, là où elle faisait complétement défaut, que s'il se fût trouvé des fontaines. Un chemin couvert conduisait du palais au sommet de la forteresse; mais les voies praticables n'étaient elles-mêmes guère accessibles aux ennemis, car, comme nous l'avons dit, le chemin de l'orient est infranchissable, et une tour commande celui de l'occident. A une distance d'environ 1,000 coudées, ce passage ne pouvait être ni forcé ni enlevé; l'accès en était difficile à celui qui avançait sans obstacle. Qu'aurait-ce été pour celui qui eût été assailli par ceux qui étaient dans le château?

« On devait admirer la masse et la conservation des provisions. Au dedans, on avait déposé une très-grande quantité de vivres, etc., etc. »

Devant nous, à 50 mètres environ, s'élève un édifice déjà décrit et complétement étudié par mes devanciers, MM. de Saulcy et le comte de Vogué : c'est el-Qasr (le palais), me dit Soliman. Relativement à cet édifice, je ne puis que me ranger complétement à l'opinion de M. de Saulcy; suivant toute probabilité, ce fut une salle de bains de l'époque d'Hérode. Nous recueillons quelques échantillons de la mosaïque qui en forme le pavage.

Nous nous dirigeons ensuite vers la pointe nord, où se trouvent les principaux édifices, qui me paraissent avoir

été des casernes. Ce sont de longues chambres ou, pour mieux dire, des galeries de 10 mètres de long sur une moyenne de 4 de large. Ces constructions sont séparées, par un mur, de quatre petites pièces pavées en mosaïque et situées à l'extrême pointe nord du plateau. Je ne doute nullement que cet ensemble n'ait constitué le palais d'Hérode dont parle Josèphe, qui, d'après cet historien, était au nord, et qui fut incendié par Éliaz, le dernier survivant des défenseurs de Masada. Aussi, de toutes parts, trouve-t-on, au milieu des ruines, les traces de l'incendie qui fut le dénouement du grand drame dont Masada fut le théâtre. C'est au pied d'un mur voisin des quatre petites pièces pavées en mosaïque que j'ai retrouvé le fragment de moulure en stuc, aujourd'hui déposé au musée de Terre-Sainte de M. l'abbé Michon.

Les édifices situés à l'ouest, dans le voisinage de la porte, et qui semblent avoir supporté toute l'attaque de Sylva, me paraissent bien avoir été des magasins. Nous y remarquons une de ces tours dont parle Josèphe, prenant entrée sur les bâtiments qui y étaient adossés.

A quelques pas seulement se trouve la porte ogivale, sous laquelle nous sommes passés il y a un moment. Je ne saurais ici partager l'avis de M. de Saulcy, qui attribue cette porte au temps d'Hérode. Pour moi, je la crois d'une époque relativement moderne, c'est-à-dire de l'époque arabe. Cette opinion est aussi celle de MM. de Vogüé et de Boisgelin. D'ailleurs la différence d'appareil entre les matériaux ne peut laisser aucun doute à ce sujet. Aussi j'attribuerai plutôt l'erreur dans laquelle paraît

être tombé le savant académicien à celui de ses compagnons qui s'était chargé de l'étude et du lever de cette porte.

Les autres édifices répandus çà et là sur le plateau me paraissent avoir été, pour la plupart, des casernes. Au sud-est, un escalier de trente-quatre marches donne accès dans une cave taillée dans le roc, et qui me semble être un de ces magasins dont parle Josèphe, et où se conservaient si merveilleusement les provisions de toute espèce. Cette cave est éclairée par deux fenêtres taillées dans le flanc du rocher, au-dessus de l'ouad Sebbeh, d'où j'ai lieu de conclure que toutes les ouvertures semblables que l'on remarque à la partie occidentale du rocher de Masada, et que j'ai indiquées dans la Pl. XV, 2e sujet, croquis pris de Leuké, devaient être éclairées et former des magasins semblables. Dès lors le récit de Josèphe, relativement aux approvisionnements de tous genres accumulés dans cette place par Hérode, en prévision d'un siége, n'a rien d'exagéré.

Nous revenons à la pointe nord et, nous couchant à plat ventre, nous allongeons la tête au-dessus de l'abîme pour examiner cette tour, signalée par tous nos prédécesseurs, mais qui, pour nous comme pour eux, devait demeurer inaccessible. De guerre lasse, j'en fais un croquis cavalier, puis je me mets à étudier l'ensemble des travaux de siége de Sylva.

Voici en quels termes l'historien des Juifs décrit, avec une scrupuleuse exactitude, les ouvrages des légions romaines :

« Le proconsul romain s'avançait, à la tête de son armée, contre Éléazar et les sicaires, qui occupaient Masada, et, ayant aussitôt investi la place, il fit occuper par ses troupes tous les points qui lui parurent favorables. Il entoura la forteresse d'un mur de circonvallation qu'il garnit de postes, afin de ne laisser aucune chance de fuite aux assiégés ; et il vint de sa personne camper au lieu le plus favorable pour l'attaque, là où le rocher de la forteresse se reliait à la montagne voisine. Mais ce lieu était fort incommode pour le transport des choses de première nécessité. Il fallait non-seulement y apporter les vivres à grand'peine (et c'étaient les prisonniers juifs qui étaient chargés de ce soin), mais encore apporter l'eau de très-loin. Car près de ce lieu il ne se trouve aucune fontaine d'eau douce. Ayant ainsi pris ses dispositions, Sylva se prépara à commencer le siége, qui demandait une extrême habileté et d'immenses travaux.

« Quand donc Sylva, général des Romains, eut enveloppé ce lieu tout entier d'un mur, comme nous l'avons dit ci-dessus, et qu'il eut apporté le plus grand soin à ce que personne ne pût s'échapper, il commença les travaux, dès qu'il eut trouvé un lieu favorable d'où il pût diriger l'attaque. Car en arrière de cette tour, qui fermait la route du palais et de l'occident, existait une vaste esplanade de rochers inférieure d'environ 300 coudées à Masada, et que l'on nommait Leuké. Dès que Sylva l'eut occupée et s'y fut établi, il ordonna à ses soldats de former un amas de terre qui, par suite de leur entrain et de

leur ardeur au travail, eut bientôt 200 coudées d'élévation. Et, comme il ne paraissait ni assez large ni assez solide pour y établir les machines, il fit construire au sommet une plate-forme en pierres, haute et large de 50 coudées, sur laquelle on installa des machines semblables à celles dont Vespasien et Titus s'étaient servis pour le siége des villes. »

Toutes les lignes sont encore intactes et flanquées de tours engagées. Partout où une ravine, une anfractuosité de rochers a pu donner quelque chance de succès à une sortie, nous trouvons les lignes fortifiées d'une ou plusieurs redoutes. Ainsi prenons pour point de départ de notre étude la grande redoute située au nord-est de la place et que nous avons visitée hier à notre arrivée ; elle commande le lit de l'ouad es-Seyal.

Cette redoute est isolée et a pu être occupée par trois cents hommes environ, et le rameau de ligne qui s'en détache n'est flanqué que de deux tours. En effet, le plateau de Leuké étant occupé par Sylva et son campement étant établi sur le bord même de l'ouad es-Seyal, il était évident qu'une sortie tentée de ce côté aurait eu peu de chances de succès. Une longue suite de travaux se dirigeant du nord au sud réunit cette grande redoute aux travaux qui commandent le lit de l'ouad Sebbeh et qui consistent en trois redoutes. La première est située sur la rive gauche de l'ouad. A la hauteur de l'angle sud-est de cette redoute, la grande ligne de circonvallation s'infléchit brusquement et suit, sur une étendue de 30 mètres environ, la crête de l'ouad, puis s'arrête vis-

à-vis de la seconde redoute, située sur la rive droite. Le lit du torrent est barré en ce point par un passage de ligne fermé par deux tronçons, avec ouverture pour le passage des eaux. L'angle nord-ouest de la même redoute sert de point de départ à une autre branche de la ligne de circonvallation, qui ne tarde pas à s'arrêter au pied des escarpements de la rive droite de l'ouad Sebbeh, qui, d'ailleurs, est commandée par une cinquième redoute placée à peu près à égale distance des ouvrages que nous venons de décrire et du camp de Sylva, que nous voyons encore intact sur le plateau de Leuké et qui est muni d'une espèce de réduit en forme de losange.

En avant du camp, les lignes de circonvallation reprennent, s'appuyant, au nord, à l'ouad es-Seyal, et venant aboutir, au sud, à l'ouad Sebbeh. En avant de ces lignes et au pied même du rocher de Masada s'élève un énorme amas ou, pour mieux dire, une véritable colline de terre blanchâtre, dont la crête conduit sur le plateau même de Masada. C'est ce qui reste de la jetée élevée à bras d'homme et sur laquelle Sylva établit ses machines. Le tassement qui a dû s'opérer à la longue a fait tomber dans les précipices béants qui sont à droite et à gauche les pierres qui formaient la plate-forme de 50 coudées dont parle Josèphe; puis, la pluie et le temps aidant, il n'est plus resté qu'un amas de terre informe, dernier vestige de l'un des travaux les plus gigantesques qu'il ait été donné à la main de l'homme d'exécuter.

Tout le reste de la journée se passe à dessiner et à prendre des mesures. Vers six heures, au moment où Delbet et moi achevons la grande caserne, un malencontreux coup de vent enlève le croquis du docteur, que nous ne tardons pas à perdre de vue dans la direction de la mer Morte. Comme il se fait déjà tard, après avoir maugréé quelques instants contre ce déplorable accident, nous reprenons le chemin du camp, où nous arrivons vers sept heures et demie. Demain donc nous recommencerons l'escalade de Masada.

MARDI 26 JANVIER.

Le fatal coup de vent qui a emporté hier le croquis auquel Delbet travaillait avec moi nous oblige à remonter à Masada.

Delbet seul gagne le plateau supérieur, tandis que je m'arrête à Leuké pour y étudier en détail le campement de Sylva et toute cette partie des travaux de siége. Ce travail me prend trois heures environ et, vers dix heures, je rentre au camp, ou, pour mieux dire, à la place où s'élevaient nos tentes, car toutes nos bêtes de somme sont déjà parties pour Maïet-Embarrhek. J'y trouve le prince assis en compagnie de Mohammed. Comme une faim d'enragé s'est emparée de nous, le déjeuner est vite servi et sitôt expédié, tout en réservant pourtant la part de notre cher docteur, qui me paraît s'oublier sur la montagne, où je finis par l'envoyer chercher par un de nos Arabes. Pendant ce temps, je repasse dans ma mémoire les noms

de ceux qui nous ont précédés dans l'exploration de la forteresse judaïque, et ce n'est pas sans un certain orgueil national que je trouve que nous autres, Français, formons la majorité.

MM. Wolcott, missionnaire américain, et Tipping, peintre anglais, explorèrent les premiers les ruines de Masada le 15 mars 1842.

MM. Dale, Anderson et Bedlow, de l'expédition du capitaine Lynch, escaladèrent le plateau de Masada le samedi 29 avril 1848.

Ce fut le 11 janvier 1851 que, pour la première fois, ces ruines furent visitées par un Français, M. de Saulcy, qui alors accomplissait son fameux voyage sur les bords de la mer Morte. Étant venu camper au pied de la montagne de Sebbeh, il gravit, au point du jour, les escarpements de l'ouad es-Sayal, en compagnie de MM. Édouard Delessert, Belly et de Rothschild, et consacra quelques heures à une reconnaissance générale de la forteresse et des travaux de siége.

A la fin de l'année suivante, M. Van de Velde y faisait une halte sans grands résultats pour la science.

Le 28 novembre 1853, les échos de la forteresse hérodienne répercutaient de nouveau les sons de la langue française : MM. le comte Melchior de Vogué (1), de Boisgelin et Anisson-Duperron y passèrent une journée et esquissèrent des dessins d'une exactitude merveilleuse.

(1) Il est fort à regretter pour la science que M. Vogué n'ait pas publié cette partie de ses voyages.

Nous étions donc les sixièmes à visiter ces lieux, théâtre d'un épisode peut-être unique dans les annales du monde. Puissent nos travaux ne pas paraître complétement dénués d'intérêt après ceux de tant de savants et d'artistes.

Enfin Delbet nous rejoint, et nous partons à une heure vingt-cinq minutes, pressés par Abou-Daouk, qui ne cesse de nous menacer de dangers que nous nous plaisons à croire imaginaires, ou tout au moins singulièrement exagérés.

A une heure cinquante-cinq minutes, nous traversons l'ouad Sebbeh, comme nous l'explique Abou-Daouk.

A gauche, la plage est toujours couverte de ces étranges mamelons blanchâtres.

Il est deux heures quand nous atteignons les premières ravines de l'ouad el-Haffaf. A partir du pied de la montagne, il coule dans un lit très-profond, creusé dans un amas de calcaire blanchâtre. Pour le traverser, nous sommes obligés de nous rapprocher de la mer en suivant les petites ravines latérales qui sillonnent l'immense delta formé par l'ouad el-Haçaçah et d'autres ouads. Dans leurs lits nous apercevons çà et là des gommiers, des tamariscs, des genêts et d'autres arbrisseaux.

Comme la plage que nous suivons en ce moment a été admirablement décrite par M. de Saulcy, dont le travail et les levers topographiques sont incontestablement ce qui a encore été fait de meilleur sur la rive occidentale du lac Asphaltite, nous faisons de la fantasia et nous nous

mêlons au simulacre de combat qui se livre entre Mohammed et Abou-Daouk.

Nous passons ainsi, à trois heures vingt-cinq minutes, le Rabath-el-Djamous; puis, vers quatre heures trente-cinq minutes, le Redjoum-es-Senin, espèce de promontoire séparant deux petites anses. Sur le flanc de la montagne, et à quelques mètres seulement du niveau de la mer en ce point, la carte de M. de Saulcy indique une coulée de lave; ce que nous voyons à notre gauche en a bien toutes les apparences. La selle de Delbet a tourné, et, pendant que le docteur s'arrange, nous avons atteint le Qalâat-Embarrhek, petit fort romain qui domine la plage. A 100 mètres plus loin nous trouvons nos tentes installées dans la charmante vallée de Maïet-Embarrhek.

Nous venons de mettre pied à terre, quand le docteur nous rejoint et me montre plusieurs échantillons de la coulée de lave que nous avons aperçue tout à l'heure, et dont il a détaché quelques fragments avec son marteau de géologue. Une chose nous frappe tous les deux. Cette lave, tout en ressemblant, à s'y méprendre, à un produit volcanique, ne saurait cependant en être un, car elle contient des fossiles de roseaux et de coquilles d'eau douce. Nous retournons donc sur les lieux, et nous constatons que toute cette formation géologique est due à la présence d'une source pétrifiante.

De retour au campement, nous nous sommes mis à parcourir la vallée, ou, pour mieux dire, la fissure de rocher de Maïet-Embarrhek, que je ne saurais mieux faire connaître au lecteur qu'en le renvoyant à la des-

cription qu'en a faite M. de Saulcy (1). Je dirai seulement que nous avons trouvé le mot de l'énigme pour ces murs isolés qui avaient tant intrigué notre savant prédécesseur. J'ai constaté à leur sommet la présence d'un canal d'aqueduc amenant l'eau de la source au Qalâat-Embarrhek.

Le soir, nos Arabes nous donnent le spectacle de la danse du sabre.

MERCREDI 27 JANVIER.

Il est neuf heures quand nous quittons le campement. Jusqu'à dix heures, nous suivons le bord de la mer. La plage sur laquelle nous cheminons est composée de galets unis par ce même sédiment calcaire que nous avons observé à Aïn-Fechkhah. De temps à autre, nous remarquons des points d'où s'exhale une odeur sulfureuse semblable à celle que nous avons déjà constatée entre Aïn-Djedy et Sebbeh.

A dix heures cinq minutes, nous sommes à la hauteur de l'ouad ez-Zouera; c'est en ce point que le rivage commence à s'infléchir pour fournir la grande baie située à la pointe sud du lac Asphaltite.

Vingt minutes plus loin, nous atteignons le trou du Chameau. Mais, ayant mis pied à terre, nous ne tardons pas à nous convaincre, par un examen attentif, que ce soi-disant précipice était tout simplement une citerne an-

(1) *Voyage autour de la mer Morte*, t. Ier, p. 237 et suiv.

tique dont la voûte s'est effondrée. Nous appuyons à droite, car Abou-Daouk nous annonce que les pierres que nous apercevons sur les deux mamelons situés à notre droite sont les ruines de Sodome. Dès que nous avons atteint le point que nous indique le cheikh arabe, nous voyons parfaitement plusieurs arasements en gros blocs et de nombreuses rangées de pierres, indices certains d'habitations antiques.

Au delà des mamelons, sur lesquels nous sommes en ce moment, s'élève à pic la falaise du Djebel-el-Meleh (la montagne de sel) ou Djebel-Esdoum.

Nous suivons la côte, rangeant à notre droite cette gigantesque falaise de sel, et à onze heures nous atteignons le Redjoum-el-Mezorrhel. Comme nous comptons nous y arrêter en revenant de la grotte d'El-Morharrat, nous mettons nos chevaux au galop pour atteindre au plus vite ce dernier point où nous arrivons vers midi. C'est là que nous faisons halte pour déjeuner. Nous quittons ce lieu à midi et demi, et à une heure vingt-cinq minutes, nous sommes de retour au Redjoum-el-Mezorrhel où Delbet procédait à une observation barométrique, tandis que j'examinais au point de vue archéologique cette ruine, que je n'hésite pas à considérer comme contemporaine du cataclysme qui anéantit la Pentapole. En en faisant le tour, je fus assez heureux pour découvrir dans un angle deux assises de blocs encore en place; j'avais donc là de quoi réfuter victorieusement l'opinion émise par certain auteur, que

ce n'était qu'un amas de pierres n'ayant jamais appartenu à aucune construction.

Il est une heure cinquante-cinq minutes quand nous quittons la plage de la mer Morte. Nous traversons l'emplacement de Sodome et contournons le Djebel-el-Meleh, nous dirigeant vers l'ouad ez-Zouera. Tant de discussions se sont élevées sur la cité de Sodome et sur l'identification que M. de Saulcy a faite des ruines qui nous entourent avec celles des villes de la Pentapole, que je crois devoir citer le passage suivant de la traduction de la Bible par Cohen, et d'après lequel il est bien positif que jamais Zoar n'a pu être situé sur la rive gauche du lac Asphaltite.

« Sitôt que l'aube du jour parut, les anges pressèrent Loth en disant : Allons ! prends ta femme et tes deux filles qui se trouvent présentes; tu pourrais être enveloppé dans le désastre de la ville.

« Comme il tardait encore, les hommes prirent sa main, celle de sa femme et celle de ses deux filles, parce que Dieu avait pitié de lui, le firent partir et le déposèrent hors de la ville.

« Après qu'ils les eurent fait sortir, l'un dit : Sauve ta vie; ne regarde pas derrière toi; *ne t'arrête pas dans tout le circuit;* sauve-toi vers la montagne pour que tu ne périsses pas.

« Loth leur dit : Oh non, mon maître.

« Ton serviteur a trouvé grâce à tes yeux, et tu as signalé ta miséricorde envers moi jusqu'à me conserver

la vie; je ne puis m'échapper vers la montagne; le malheur pourrait m'atteindre et je périrais.

« Voici une petite ville proche, on peut y fuir; elle est peu importante, permets que je m'y échappe. Puisqu'elle est si peu importante, au moins je pourrais me conserver la vie.

« L'autre lui dit : Je veux aussi t'accorder ceci et ne pas bouleverser la ville dont tu as parlé.

« Dépêche-toi; fuis vers la ville, car je ne puis rien faire jusqu'à ce que tu y sois arrivé. C'est pourquoi l'on appelle cette ville Zoar.

« Comme le soleil se levait sur la terre, Loth arriva à Zoar.

« Sa femme, ayant jeté un regard en arrière, devint une colonne de sel. »

A 1 kilomètre au delà du Gebel-el-Meleh, nous rencontrons, sur la rive droite de l'ouad, le Kharbet-ez-Zouera parfaitement reconnaissable. Après un moment d'arrêt employé à l'examen de ces ruines, nous traversons l'ouad à deux heures vingt-cinq minutes, et, à deux heures cinquante-cinq, nous arrivons à un point où son lit est commandé par deux ouvrages militaires déjà décrits par MM. de Bertou et de Saulcy. L'ouvrage principal, qui est un fort carré, se nomme Kharbet-ez-Zouera.

Le ciel a été couvert toute la journée, et une brume assez épaisse remplit le bassin de la mer Morte; mais, à mesure que nous nous élevons, le brouillard dégénère

en pluie, si bien qu'en arrivant sur le plateau de Canaan nous sommes assaillis par une véritable tempête.

La soirée promet d'être rude, car la tourmente va toujours croissant. Aussi, depuis longtemps, avons-nous cessé tout travail, quand, vers huit heures et demie, nous atteignons nos tentes, qui ont été dressées au fond d'un ravin.

C'est en vain que nos gens ont pris cette précaution, car il paraît qu'il est écrit que cette nuit nous recevrons notre tente sur le dos.

Au jour, l'horizon est loin de s'éclaircir, aussi Abou-Daouk nous conseille-t-il d'abandonner notre bagage à la garde de Soliman, son fils, et de gagner Hébron sous sa conduite, en pressant l'allure de nos chevaux. Je ne dirai rien de cette marche, sinon que nous atteignons Hébron harassés de fatigue, mouillés jusqu'aux os, et aveuglés par la neige, qui est aussi venue se mettre de la partie vers le milieu de la journée. Nous sommes descendus chez le mandataire d'Abou-Daouk. Le lendemain, 20 janvier au soir, nous étions rentrés à Jérusalem.

Le commencement de notre journée avait été signalé par un incident que nous ne pouvons passer ici sous silence, attendu qu'il montrera une fois de plus à quel degré de corruption en est venue l'administration turque en Syrie. Nous venions de quitter Hébron où nous laissions Abou-Daouk et son fils qui nous avait ramené dans la nuit tout notre bagage. Tout à coup, à la sortie

de la ville, nous sommes rejoints par un cavalier d'Abou-Daouk, qui nous prévient qu'à peine le mutselim d'Hébron nous a su hors de la ville, il a fait arrêter Abou-Daouk et Soliman son fils, en leur disant qu'il ne les remettra en liberté qu'autant qu'ils lui abandonneront, à lui mutselim, la solde de nos cavaliers que nous avons remise ce matin à Abou-Daouk.

M. le gouverneur espérait, sans doute, ne plus avoir à faire à nous. Il avait pensé que, une fois hors de la ville, nous ne nous occuperions plus de nos braves Arabes, auxquels mon bouïourdi accordait protection française. Malheureusement pour lui, il avait compté sans nous, et avait cru à tort pouvoir se conduire en voleur de grands chemins avec des hommes qu'il n'aurait pu même regarder en face, hors d'Hébron ou de Jérusalem. Je crus donc devoir intervenir et délivrer nos cheikhs. J'envoyai aussitôt Antonio, porteur du bouïourdi, notifier au mutselim que, si les prisonniers n'étaient pas remis sur l'heure en liberté, je serais avant dix minutes dans Hébron, et que je les délivrerais les armes à la main. Le mutselim eut le bon sens de capituler incontinent, jugeant bien que toute résistance serait impossible avec des gens qui parlaient tout simplement de le fusiller, lui et sa garnison, ce qui, par parenthèse, n'eût pas été difficile, car elle était de quatre hommes et nous étions plus d'une douzaine. Dès que je vis mes cheikhs hors de ses mains, je repris le chemin de Jérusalem.

C'est ici que s'arrêtera mon itinéraire, notre séjour à

Jérusalem étant complétement dénué d'intérêt pour le lecteur. Quant à notre retour à Beyrouth, en suivant la côte de Phénicie, je n'en parlerai pas. Je réunirai les observations faites à Césarée, etc., etc., aux travaux de la nouvelle campagne que je suis sur le point d'entreprendre.

Si le récit de notre course aux bords de la mer Morte paraît trop succinct à certaines personnes, je leur ferai observer que, après le travail si complet de M. de Saulcy, j'ai dû m'appliquer surtout à éclaircir quelques points qui m'avaient été désignés comme devant être plus spécialement étudiés, et j'espère que la nouveauté de la plupart de mes observations compensera aux yeux des lecteurs leur petit nombre.

FIN DU VOYAGE.

HISTOIRE

DE

L'ART ÉGYPTIEN D'APRÈS LES MONUMENTS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'À LA DOMINATION ROMAINE

PAR M. PRISSE D'AVENNES.

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE S. EXC. M. A. FOULD
MINISTRE D'ÉTAT.

Deux volumes in-folio de planches et un volume in-quarto de texte.

Cet ouvrage se publie en 40 livraisons renfermant 160 planches grand raisin in-plano, exécutées en chromo-lithographie par les meilleurs artistes.

Le premier volume est consacré uniquement à l'architecture polychrome des Égyptiens.

Le second volume est consacré à la peinture, à la sculpture et à l'art industriel de ce peuple, qui a précédé tous les autres dans la carrière des arts.

L'*Histoire de l'art égyptien* paraît par livraisons; chacune se compose de quatre planches, deux d'architecture et les deux autres de sculpture, de peinture ou d'art industriel. Quelquefois, cependant, la livraison embrasse la monographie entière d'un édifice.

Pour donner une idée de la beauté des monuments rehaussés d'éclatantes couleurs, il n'y avait d'autre moyen de les reproduire que par les procédés dispendieux de la chromo-lithographie. L'auteur les a employés, et l'ouvrage que nous présentons au public ne contiendra que des planches polychromes soigneusement exécutées par les artistes les plus habiles, d'après les dessins de M. Prisse ou ceux des hommes les plus compétents. La majeure partie des planches a exigé de huit à douze pierres ou impressions de tons différents, afin de rendre avec la plus grande précision l'ensemble et les détails des dessins.

Le volume de texte, de 5 à 600 pages grand in-4°, orné de nombreuses vignettes, forme une histoire complète de l'art égyptien, qui est mis en parallèle, à l'aide de planches, avec l'art assyrien, hindou, éthiopien et grec. L'histoire égyptienne est ainsi rattachée à celle des civilisations contemporaines, et le lecteur peut suivre la filiation et le développement de la pensée artistique chez les différentes races de l'ancien monde.

Ce volume se publie en quatre livraisons comprenant, chacune, une division complète.

EN VENTE, LES DOUZE PREMIÈRES LIVRAISONS.

PARIS. — IMP. DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 5.